

LORD ALGERNON.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

EN VENTE :

Les Péchés mignons.	5 vol. in-8
Médine.	2 vol. in-8
La marquise de Candeuil.	2 vol. in-8
Les derniers Kerven.	2 vol. in-8

SOUS PRESSE :

Un ami diabolique.

La chasse aux millions.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LORD

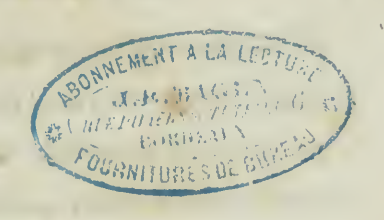
ALGERNON

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1849



I

Environ quatre ans après les évènements qui terminent la première partie de cette histoire, c'est-à-dire vers le milieu de mai 1838, deux personnes parcouraient en calèche découverte la grande avenue des Champs-Élysées : il pouvait être quatre heures de l'après-midi.

Ces deux personnes, que nos lecteurs connaissent déjà, étaient la baronne de Chantepie et le comte de Malveaux.

La baronne relevait d'une longue maladie, pendant laquelle Malveaux lui avait rendu des soins vraiment touchants. Ce n'est pas qu'il l'aimât beaucoup, mais son salon lui était devenu nécessaire parce qu'il y jouissait d'une espèce de crédit qu'il eût vainement cherché à acquérir ailleurs. La mort de la baronne lui aurait enlevé une prôneuse, perte très grande pour tout le monde, et à plus forte raison pour un homme qui ne jouissait des sympathies de personne.

Madame de Chantepie était encore très pâle, très faible : c'était à peine si on l'entendait parler. Toutefois, il y avait une de ses facultés que la maladie avait respectée ou n'avait pu détruire, c'était sa méchanceté, et comme elle s'était forcément reposée pendant quelques semaines, la baronne, pour la remettre en haleine, avait prié Malveaux de l'accompagner lors de sa première sortie en voiture.

Il y a déjà une heure qu'ils sont ensemble, et nous croyons pouvoir affirmer que cette heure a été admirablement employée par eux. Le printemps, cette année-là, avait été fécond en scandales qui n'étaient pas parvenus à l'oreille de la baronne, et que Malveaux venait de lui débiter avec tous les commentaires et les exagérations dont il possédait le secret mieux que personne : on l'a vu à l'œuvre lors du prétendu duel de lord Algernon et du comte du Hallier.

— Vraiment, monsieur de Malveaux, disait madame de Chantepie, nous vivons dans un temps bien extraordinaire : où nous conduira cette horrible démoralisation?

— A une nouvelle révolution, Madame, répondit Malveaux d'un ton capable.

— Perspective peu gaie pour ceux qui ont vu la première, reprit la baronne.

— Vous échapperez à celle-ci.

— Mais, enfin, êtes-vous bien sûr de cette dernière histoire ?

— Parfaitement sûr, Madame.

— Je n'ai jamais fait beaucoup de fond sur la vertu de madame de Candor, mais il y a loin de quelques légèretés dont je l'aurais crue parfaitement capable, à la situation avilissante dont vous venez de me parler; aussi, par respect pour la mémoire de sa pauvre mère, qui était ma meilleure amie, je vous demanderai vos preuves si vous en avez.

Nous mentionnerons en passant qu'une des prétentions de madame de Chantepie était d'avoir été liée avec une foule de femmes recommandables qui, n'existant plus, ne pouvaient lui donner un démenti... Madame de Navaillac, la mère de Jeanne et du comte du Hallier, son fils d'un premier mariage, s'était toujours défendue des avances de la baronne, qui mentait

parfaitement lorsqu'elle disait l'avoir eue pour intime amie.

Revenons à Malveaux, à qui madame de Chantepie avait demandé des preuves touchant une situation avilissante dans laquelle se trouvait, selon lui, madame de Candor.

— Vous vous rappelez sans doute, dit-il, qu'il y a quatre ans à peu près, lord Algernon quitta Paris sous prétexte d'aller faire un voyage en Italie.

— Je me rappelle cela très bien, dit la baronne.

— Vous vous souvenez probablement aussi que peu de mois avant ce départ, madame de Candor était venu passer quarante-huit heures à Paris, pendant lesquelles elle n'avait vu que lord Algernon, reprit Malveaux.

— Il me semble bien que vous me l'avez dit, mais quand je suis allée aux informations, je n'ai rien pu apprendre de positif à cet égard.

— Je vous donne ma parole d'honneur que rien n'est plus vrai, répondit Malveaux d'un ton piqué.

— Soit ; passons.

— Eh bien! presque au même moment où lord Algernon quittait Paris sans prévenir personne, en donnant l'ordre chez lui qu'on dise qu'il allait passer quelques mois en Italie, madame de Candor, à peine remise d'une maladie qui avait mis ses jours en danger, madame de Candor, que son frère avait soignée jour et nuit pendant trois mois de la façon la plus touchante, disparaissait de Nice avec son enfant et ses domestiques, et nul n'a su depuis ce qu'elle était devenue.

— Vous vous trompez, mon cher comte, son frère et madame d'Ussel m'ont dit qu'elle s'était retirée dans un couvent en Piémont.

— Histoire faite à plaisir ; j'ai su d'un employé supérieur des affaires étrangères que

tous nos ambassadeurs et tous nos consuls avaient reçu des instructions secrètes pour découvrir madame de Candor.

— Ceci commence à devenir intéressant; cependant, mon cher comte, je ne vois là rien de plus que matière à conjectures. Il est probable, il est possible qu'ils se soient réunis après être partis séparément, mais enfin personne n'en a la certitude.

— C'est ce qui vous trompe, madame la baronne; cette certitude quelqu'un l'a.

— Ah! voyons.

— Vous connaissez Gaspard d'Ernemond?

— Qui revient d'Orient, à ce que j'ai entendu dire.

— Lui-même. Eh bien! l'année dernière, à peu près à cette époque-ci, il visitait l'intérieur de la Sicile, où les touristes vont peu, comme vous savez. Surpris par un orage, dans une contrée assez déserte, il alla demander l'hospi-

talité dans la seule maison qu'il aperçût à quelque distance. Il appela assez longtemps avant de pouvoir se faire entendre ; enfin une espèce de domestique vint, et jugez de la surprise de d'Ernemond quand il reconnut dans cet homme un ancien grenadier du régiment de la garde dans lequel il a été capitaine, lorsque M. de Navaillac le commandait, lequel grenadier il savait au service de madame de Candor.

—Ce pauvre garçon, continua Malveaux, parut terrifié en reconnaissant à son tour son officier. Il aurait bien voulu lui fermer la porte au nez, mais le respect l'en empêcha, et il se borna à lui dire que ses maîtres ne recevaient personne, et que son propre père fût-il là il ne le laisserait pas entrer; puis il lui montra du doigt une maison cachée dans les arbres à peu de distance et l'engagea à se diriger de ce côté. D'Ernemont remonta sur son mulet, et quand

il eut fait cinquante pas dans un petit sentier conduisant au lieu qu'on lui avait indiqué, il se trouva face à face avec deux femmes qui donnaient la main à une petite fille de cinq ou six ans, belle comme les anges ou les amours, à votre choix. D'Ernemont regarda ce groupe qui était charmant, et dans l'une de ces deux femmes, il put reconnaître et saluer en passant la comtesse de Candor, fille de son ancien colonel.

— Mon intérêt et ma curiosité sont excités au plus haut point, dit madame de Chantepie ; continuez de grâce, mon cher comte, je vous écoute avec un extrême plaisir.

— La maison que l'ancien grenadier avait indiquée à d'Ernemont était inhabitée : on avait voulu tout bonnement se débarrasser de lui. Il eut d'abord la pensée de retourner d'où il venait, mais il fit la réflexion que l'on n'entrait pas chez les gens malgré eux, et comme le

temps semblait un peu moins menaçant, il se décida à continuer sa route. Il y avait à peine une demi-heure qu'il avait pris cette résolution, lorsqu'il fut croisé de nouveau, mais cette fois par un homme à cheval, et cet homme à cheval, c'était lord Algernon, qui revenait au gîte, probablement aussi poussé par l'orage, car il courait à toute bride... Eh bien! madame la baronne, tout cela vous semble-t-il suffisamment clair ?

— Ils sont mariés.

— Qui les empêcherait dans ce cas de revenir à Paris et de reparaître dans le monde? Madame de Candor n'est pas femme à se priver de la grande position que lui donnerait son mariage avec lord Algernon, si elle avait le droit d'en jouir ostensiblement ; vous qui la connaissez mieux que moi, vous devez être de mon avis, madame la baronne.

— Pauvre femme ! je la plains bien, dit ma-

dame de Chantepie avec une affectation de sensibilité dont Malveaux ne fut pas dupe un seul instant.

— Je suis sûr qu'elle est horriblement maltraitée, ajouta-t-il aussitôt. Ce lord Algernon est un homme infâme.

— Heureusement pour elle qu'il s'en dégoûtera bien vite... ces sortes de liaisons ne durent jamais bien longtemps.

— Le plaisir d'opprimer les prolonge quelquefois.

— Mon Dieu, on se dégoûte de cela comme d'autre chose, répondit madame de Chantepie, et alors que deviendra-t-elle ?

— Ce que deviennent toutes celles qui font ce qu'elle a fait ; elle tombera toujours plus bas.

— Pensez-vous que son frère et ses amis soient au fait de tout ce que vous venez de m'apprendre ? demanda la baronne avec une vivacité qui contrastait avec la faiblesse de son

organe, et l'épuisement de tout son corps, depuis longtemps usé.

— Comme d'Ernemont, qui n'a fait que traverser Paris, ne m'a pas demandé le secret, j'ai raconté toute cette histoire à quelques personnes qui auront pu l'ébruiter; mais si vous voulez que je vous dise le fond de ma pensée, j'ai la conviction que le comte du Hallier sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les désordres de sa sœur, et qu'il s'en arrange parce que sans lord Algernon, sa sœur et sa nièce seraient à sa charge, et...

— Cependant, interrompit la baronne, ces démarches faites au ministère des affaires étrangères...

— N'ont eu pour but, interrompit à son tour Malveaux, que de se procurer les moyens de fermer la bouche aux gens qui seraient tentés d'accuser un jour le comte du Hallier d'une honteuse complicité.

— Ce que vous dites là est affreux, mais n'est malheureusement pas impossible dans le temps où nous vivons. Mais je commence à être un peu fatiguée, continua la baronne, si vous le permettez, mon cher comte, je vais vous descendre ici pour ne pas vous priver de l'heure élégante de la promenade; puis je rentrerai chez moi...

Malveaux accepta; il venait d'apercevoir, assis dans la grande allée, cinq ou six jeunes gens à la mode, au milieu desquels il n'était pas fâché de se montrer.

Boislary, *qui durait toujours*, comme disait ses amis, était au nombre de ces jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient aussi Guy de Vateilles et César de Milly.

Malveaux fut accueilli par de nombreux brocards, ce qui ne l'empêcha pas de prendre une chaise et de se faufiler dans les rangs de ce

groupe, peu empressé cependant de le recevoir.

— Eh bien ! oui, Messieurs, dit-il en répondant à tout le monde, je me promène avec une vieille femme, mais cette vieille femme est la personne la plus spirituelle de tout Paris.

— Ajoutez, et la plus méchante, répondit Boislary; une véritable peste!

— Elle ferait cependant bien d'être indulgente pour les autres, reprit Guy de Vateilles, car elle a plus d'une vilaine affaire dans son sac.

— Messieurs, Messieurs, n'exagérons rien, interrompit Malveaux en affectant une attitude chevaleresque; depuis que madame de Chantepie n'est plus jeune, je n'ai jamais entendu lui reprocher qu'une seule chose; monsieur de Vateilles a donc tort de parler au pluriel.

—Ajoutez que cette chose en vaut mille, repartit Boislary ; je ne l'ai plus bien présente, mais

je crois qu'il s'agit d'un testament supprimé.

— Erreur encore ! s'écria Malveaux du ton d'une personne qui proteste contre un fait faux ; je suis parfaitement au courant de cette affaire : il ne s'agit pas d'un testament supprimé, mais d'un testament supposé.

— Ce que vous appelez peut-être une circonstance atténuante, dit César de Milly.

— Vous avez une singulière manière de défendre vos amis, reprit Boislary ; quand on les accuse d'un délit vous les accusez d'un crime. Mon cher Malveaux, je vous prie de ne jamais vous mêler de me justifier si on m'attaque devant vous.

— Messieurs, avant tout la vérité... il y a eu d'ailleurs quelque chose de très touchant, de très respectable dans la conduite de madame de Chantepie : c'est l'amour maternel qui l'a égarée.

— Contez-moi cela, dit le jeune vicomte de

Sériguy, provincial nouvellement établi à Paris, et comme tous ses pareils fort curieux de connaître la chronique scandaleuse de la *grand' ville.*

— C'est déjà une vieille histoire, répondit Malveaux avec une mollesse qui prouvait qu'il mourait d'envie de la débiter. Je suis sûr que tous ces messieurs la savent.

— Fort mal, comme vous avez pu en juger tout-à-l'heure, répliqua Boislary.

— Eh bien ! voici ce que c'est : madame de Chantepie n'était pas riche et elle avait une fille à marier. Cela lui rappela qu'un vieux parent de son mari habitait dans une petite ville de Bretagne, et qu'il passait pour avoir trente ou quarante bonnes mille livres de rente. On ne s'était pas soucié du barbon depuis vingt ans. Tout d'un coup madame de Chantepie annonce que cet oncle, dont elle n'avait jamais soufflé mot à personne, est malade et qu'il réclame sa

présence. Comme on la savait gênée, les amis viennent à son aide pour lui faciliter ce voyage qui peut être utile : l'un lui prête de l'argent; l'autre met à sa disposition une calèche; enfin la baronne arrive en Bretagne. Elle trouve un pauvre diable paralysé de tout le corps, mais ayant encore le cerveau sain et l'estomac excellent. Elle se met en tête de lui plaire et elle lui plait : elle lui contait les histoires les plus folles, le faisait manger, car ses mains lui refusaient le service depuis cinq ou six ans ; bref, elle fut parfaite pour lui, au grand chagrin d'autres parents plus rapprochés, et qui devaient forcément hériter du paralytique si celui-ci ne faisait pas de dispositions. Il meurt ! on fouille dans son secrétaire, comme cela se pratique, et l'on trouve un *testament olographe* dont la date remontait bien à une époque antérieure à celle où madame de Chantepie était arrivée chez lui, mais était postérieure à celle où la paralysie

était venue lui rendre visite. Grand bruit, comme vous pouvez penser, Messieurs! la justice est instruite, les pièces sont communiquées à des avocats; on se demande avec raison comment un homme qui ne pouvait manger son potage qu'avec l'aide d'autrui, avait pu couvrir trois pages de l'écriture qu'il avait avant sa maladie. La baronne heureusement avait des amis; ils vinrent à son secours, et obtinrent que moyennant une transaction, qui consistait à partager la fortune en litige, l'affaire serait étouffée. Vous voyez donc bien, Messieurs, qu'il ne s'agit pas d'un testament supprimé.

— Malheureusement pour la baronne, dirent à la fois deux ou trois des assistants.

— Êtes-vous très lié avec elle? demanda le vicomte de Sérigny.

— On ne saurait plus, répondit Malveaux : je la vois au moins une fois tous les jours ; mais pourquoi cette question?

— Parce qu'il me semble que vous ne la traitez guère en ami.

— Bah ! elle n'épargne pas davantage les siens : Du reste, je n'ai rien inventé ; et ce que j'ai dit, beaucoup de gens le savent aussi bien que moi.

La conversation continua encore quelques instants sur ce ton, c'est-à-dire que Malveaux ne ménagea pas plus deux ou trois autres personnes, qu'il ne venait de le faire pour madame de Chantepie ; et cependant ces personnes le recevaient dans leur intimité, et Malveaux tenait à leur bienveillance ; mais la rage de parler sans cesse, l'insatiable besoin de paraître toujours mieux informé qu'un autre, et par-dessus tout une nature méchante et basse, l'entraînaient sans cesse à sacrifier jusqu'aux gens pour lesquels il paraissait avoir le plus d'affection. Ce caractère est-il une monstruosité ou un type ? nous ne déciderons rien à cet égard,

aimant mieux laisser cette responsabilité à nos lecteurs.

Maintenant, pour savoir si réellement Malveaux était ingrat, nous rejoindrons madame de Chantepie qui, au lieu de retourner chez elle, avait donné l'ordre à son cocher de la conduire chez madame d'Ussel.

II

La duchesse rentrait justement de la promenade quand la voiture de madame de Chantepie s'arrêta devant le péristyle de son hôtel; elle redescendit donc quelques marches du perron qu'elle venait de monter, et s'avança à la rencontre de la baronne avec l'empressement le plus affectueux.

— Quelle aimable surprise! lui dit-elle en

lui tendant les deux mains; je ne vous croyais pas encore assez bien pour sortir.

— Vous avez ma première visite, ma chère duchesse, répondit la baronne; mais je ne m'en fais pas un mérite, car j'avais un extrême désir de vous voir. Voulez-vous être assez bonne pour faire fermer votre porte? j'ai à causer avec vous sérieusement et confidentiellement.

Madame d'Ussel dit quelques mots à voix basse à un valet de pied qui se tenait derrière elle, puis elle offrit le bras à la baronne, et toutes deux rentrèrent dans la maison, en échangeant quelques phrases banales dans lesquelles la politesse cherchait à singer l'intérêt.

Hâtons-nous d'ajouter que ce n'était pas fausseté de la part de madame d'Ussel; mais en entendant madame de Chantepie lui demander un entretien particulier, ce qu'il y avait eu de sincère dans son gracieux accueil, avait soudain fait place à un sentiment de défiance que

nos lecteurs trouveront peut-être très naturel.

Quand elles furent arrivées dans le petit salon de la duchesse et établies sur un moelleux divan, madame de Chantepie, après s'être recueillie un moment, pour raffermir sa voix un peu fatiguée par la marche, et peut-être aussi pour composer son visage, prit vivement la main de madame d'Ussel et lui dit d'un ton pénétré :

— Je viens d'apprendre que vous aviez de grands sujets de chagrins, et j'ai pensé que vous me sauriez gré d'accourir, malgré ma faiblesse, pour m'affliger avec vous.

La duchesse était veuve et n'avait pas d'enfants; de plus elle avait vu dans la matinée toutes les personnes qui lui étaient particulièrement chères, de sorte que les paroles de madame de Chantepie, quelque alarmantes qu'elles fussent, ne lui causèrent pas une grande émotion.

— Je vous jure, chère Madame, répondit-elle sans la moindre hésitation, que je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire; ainsi, si quelque malheur m'est arrivé, je l'ignore tout-à-fait.

— Pourquoi ce mystère avec moi? je sais tout... tout, entendez-vous bien, ma chère duchesse?

— Je persiste à soutenir que si je dois me désoler il faut que vous me disiez pourquoi.

— Je vais donc agir comme si je vous croyais : Avez-vous des nouvelles de lord Algernon?

— Il ne m'a écrit que deux fois depuis près de quatre ans qu'il a quitté Paris, et sa dernière lettre a au moins dix-huit mois de date. Lui serait-il arrivé quelque malheur? Ce ne serait pas un grand chagrin pour moi; mais cependant j'en éprouverais de la tristesse, parce que j'a-

vais de l'amitié pour lui, en dépit des nombreux inconvénients de son caractère.

— Et d'où était datée sa dernière lettre ?

— De Naples.

— Il l'aura envoyée à la poste dans cette ville, pour vous cacher que c'est en Sicile qu'il s'est établi.

— Et pourquoi me cacherait-il qu'il habite la Sicile ? demanda madame d'Ussel avec le plus candide étonnement. Je n'ai pas plus le droit de blâmer que d'approuver ses actions ; et pour le dire en passant, chère Madame, vous ne m'avez jamais semblé dans le vrai à cet égard.

— Je conviens que j'ai eu tort de croire à un intérêt direct de votre part... tandis que...

— Je vois que vous allez aborder un sujet qui me sera pénible, interrompit la duchesse avec une gravité mélancolique ; permettez-moi de vous prier de ne pas continuer.

— Alors vous êtes instruite. Effectivement si

cela est, il n'y a aucune nécessité que je vous en dise davantage. Je vous demanderai seulement si le comte du Hallier est instruit des désordres de sa sœur, et si vous, ma chère Duchesse, vous savez que le monde l'accuse de les favoriser ?

— Mais encore une fois, Madame, s'écria la duchesse, dont le visage subit une prompte et profonde altération, encore une fois je ne comprends pas un seul mot de ce que vous me dites, et...

— Alors pourquoi m'avez-vous arrêtée tout-à-l'heure quand vous avez compris que j'allais vous parler de madame de Candor ? interrompit à son tour madame de Chantepie.

— Parce que c'est la personne que j'aime le plus au monde, et que je ne vous ai jamais trouvée juste pour elle.

— Eh bien ! cette personne qui vous est si chère, savez-vous où elle est et ce qu'elle fait ?

— En supposant que je l'ignorasse, repartit madame d'Ussel avec un léger tremblement dans la voix, il est de ces inquiétudes que je n'aurais jamais à son sujet.

— Tout ce qui tient à la conduite, par exemple, riposta la baronne en attachant sur madame d'Ussel un regard d'une maligne et profonde pénétration.

— Précisément, Madame, dit la duchesse d'un ton sec, et rien ne m'enlèvera cette conviction.

— Écoutez, ma chère, reprit la baronne de la voix la plus insinuante, si j'ai été quelquefois sévère, injuste même pour votre petite amie, je n'en ai pas moins toujours eu pour elle un très grand fond d'affection : Vous savez que sa mère était ma meilleure amie ?

— Je n'ai jamais su cela, Madame.

— C'était à une époque où vous n'alliez pas encore dans le monde, répondit madame de

Chantepie avec un léger embarras; mais peu importe, je suis très attachée à sa fille, et je venais m'entendre avec vous sur les meilleurs moyens à employer pour la retirer de l'abîme.

Quelque grande que fut la confiance de madame d'Ussel dans le caractère de son amie, nous devons convenir que l'assurance qu'elle montrait n'éait pas aussi complète qu'elle voulait le faire croire, et malgré elle des terreurs qu'elle ne s'expliquait pas encore s'étaient élevées dans son esprit. Elle crut donc qu'il était de son devoir de chercher à s'éclaircir en dissimulant toutefois ses inquiétudes.

— Vous parlez de désordres, d'abîme, Madame, dit-elle avec autant de calme qu'il lui fût possible d'en montrer, achevez donc, je vous prie, afin que je puisse vous rassurer.

— Mais d'abord savez-vous bien où est madame de Candor?

— Dans un couvent en Piémont avec sa fille,

répondit la duchesse avec une légère hésitation qui n'échappa point à madame de Chantepie.

— Eh bien! vous êtes dans l'erreur, ma chère Duchesse.

— C'est possible; mais quel que soit l'asile qu'elle ait choisi, je suis sûre qu'il est respectable.

— Même si elle le partage avec lord Algernon?...

— Ceci est une infâme calomnie! s'écria madame d'Ussel, et j'aime à croire, Madame, que vous n'en êtes que l'écho.

— Si vous aimiez véritablement, madame d'Ussel, vous m'écouteriez avec plus de calme. La violence n'a jamais servi personne.

— Continuez, Madame, je tâcherai de vous entendre avec plus de sang-froid : je le dois à celle qui est en cause.

— Je commencerai par vous dire que celui de qui je tiens ce que je vais vous apprendre,

mérite fort peu de confiance ; il est sot, menteur et méchant.

— Vous pouvez maintenant vous dispenser de le nommer.

— C'est M. de Malveaux ; mais dans cette circonstance je crois qu'il a malheureusement dit la vérité.

— Madame de Candor aurait en vérité bien du malheur.

— Je vous l'accorde, ma chère duchesse; vous connaissez Gaspard d'Ernemond ?

— Certainement, il est un peu mon parent.

— Que pensez-vous de lui ?

— J'en fais le plus grand cas, car personne n'est plus loyal ni plus vrai : je sais qu'il a passé vingt-quatre heures à Paris à son retour d'Orient ; mais je ne l'ai pas vu, bien qu'il ait pris la peine de venir chez moi.

— Écoutez donc ce qu'il a dit au comte de Malveaux....

— En supposant qu'il le lui ait réellement dit, interrompit madame d'Ussel.

— Vous le lui demanderez à son retour, ou vous lui écrirez, si la chose vous paraît assez pressante.

Et madame de Chantepie répéta mot pour mot l'histoire racontée par son compagnon de promenade. Seulement elle y mit plus d'adresse, plus de modération, sachant très bien que c'était le seul moyen de faire quelque impression sur l'esprit de madame d'Ussel.

Celle-ci l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre par une seule parole, et sans même trahir par le geste le plus simple, l'affreuse torture morale qu'elle subissait au dedans d'elle-même; l'épreuve fut terrible, mais elle eut la force de la supporter.

— Vous comprenez, ajouta la baronne en terminant son récit, que si cette sotte bête de Malveaux fut venu me conter tout cela sans

m'indiquer la source à laquelle il l'avait puisé, je n'aurais attaché aucune importance à ses paroles, et surtout je me serais bien gardée de vous les rapporter ; mais il cite un homme parfaitement honorable, il permet qu'on s'informe auprès de lui de l'exactitude de son dire, tout cela m'a paru grave, je ne saurais vous le dissimuler ; et j'ai cru de mon devoir d'en conférer avec vous, au risque de voir mes intentions méconnues, comme cela ne m'est arrivé que trop souvent dans le cours de ma vie. Maintenant, ma chère duchesse, si vous êtes bien sûre que madame de Candor soit dans un couvent en Piémont ; si d'un autre côté vous avez des raisons de croire que lord Algernon soit partout ailleurs qu'en Sicile, nous devrons supposer ou que Malveaux a menti suivant son habitude, ou que Gaspard d'Ernemond, qui ne ment jamais, a été dupe d'une de ces ressemblances extraordinaires... cependant là, comme

il dit avoir reconnu quatre personnes, trois au moins, cela tiendrait au prodige.... Voyez, réfléchissez, avisez : quant à moi, si j'étais en mesure comme vous d'en parler au comte du Hallier, je vous déclare que je n'hésiterais pas. Néanmoins je ne vous donne pas de conseil ; votre cœur et votre esprit sont les meilleurs guides que vous puissiez prendre ; ils ne vous égareront pas.

Madame d'Ussel était trop pénétrante et connaissait d'ailleurs trop bien la baronne pour se laisser prendre à la fausse modération dont elle faisait preuve depuis quelques instants ; mais il y avait dans l'histoire qu'elle venait d'entendre un caractère de vérité que n'altérait même pas la pensée que cette histoire, pour arriver jusqu'à elle, avait passé par la bouche plus que suspecte du comte de Malvaux. Plus d'une fois, depuis que Jeanne avait quitté Nice sans dire où elle allait, et que lord Algernon s'était éloi-

gné de Paris, d'étranges soupçons s'étaient élevés dans son esprit, et si elle les avait toujours combattus victorieusement, elle ne se sentait plus aussi sûre de les vaincre maintenant que des probabilités venaient les fortifier. Elle crut aussi se rappeler que l'aversion du comte du Hallier pour lord Algernon était plus vive depuis quelques mois, et elle en conclut que les craintes vagues qu'elle avait ressenties quelque fois étaient partagées par lui.

Cependant comme elle gardait le silence, la baronne reprit :

— Eh bien ! ma chère duchesse, que pensez-vous de tout ceci ?

— Que c'est de toute manière un bruit bien fâcheux, dont il faut de toute nécessité que M. du Hallier soit instruit. Je vais lui écrire pour le prier de passer chez moi ce soir. Maintenant, madame, ajouta la duchesse, si vous tenez à

ce que je sois bien convaincue qu'en venant m'avertir vous n'avez eu en vue que l'intérêt de ma malheureuse amie, promettez-moi que vous ne parlerez à personne de cette douloureuse affaire...

—Oh! de tout mon cœur! interrompit la baronne.

— D'abord, reprit madame d'Ussel, j'en doute encore; puis, quand elle serait vraie, il me semble que nous devrions la cacher le plus longtemps possible. Nous obtiendrons facilement le silence de M. d'Ernemont, et quant à M. de Malveaux, nous avons la chance que personne ne le croira, tout le monde le connaît.

— Voulez-vous toujours que je lui recommande de se taire? demanda madame de Chantepie avec une obligeance dont nos lecteurs apprécieront la sincérité.

— Au nom du ciel, gardez-vous-en bien! s'écria avec terreur madame d'Ussel : ce serait

lui donner une arme dont il ne manquerait pas de tirer parti d'une manière terrible.

— Au fait vous avez raison, dit négligemment la baronne. J'admire comme vous êtes plus avisée que moi.

La duchesse sourit mélancoliquement, et il est plus que probable que si son cœur n'eut pas été aussi brisé, elle eut répondu par une bonne épigramme à la singulière prétention de madame Chantepie.

— Avant de vous quitter, ma chère duchesse, j'appellerai encore votre attention sur un fait dont vous tirerez telle conséquence que vous voudrez : avez-vous su qu'il y a environ quatre ans madame de Candor était venue passer quarante-huit heures à Paris, où elle n'a vu que lord Algernon ? elle logea alors, autant que je puis m'en souvenir, à l'hôtel de l'Amirauté, rue Neuve-Saint-Augustin.

— Je n'ai rien su de cela, balbutia doulou-

reusement madame d'Ussel, dans la mémoire de laquelle ces paroles venaient de réveiller subitement des souvenirs encore confus, mais d'une conséquence accablante.

— Au surplus, cela importe peu en présence de faits beaucoup plus graves et surtout bien plus récents. Maintenant je vous laisse réfléchir sur ce que vous avez à faire : je n'ai pas besoin de vous dire, j'espère, que si je puis vous être bonne à quelque chose, vous devez disposer de moi.

Et la baronne sortit accompagnée par madame d'Ussel qui la reconduisit jusqu'à sa voiture.

— Ainsi il y a des années qu'elle nous trompe! se dit avec douleur la duchesse quand elle se retrouva seule. Mais c'est impossible! il y a là quelque mystère impénétrable! quelque fatalité terrible! Mon Dieu! j'aurais connu sa faute que je ne l'aurais pas accablée de mes repro-

ches ! Ce voyage à Paris, quelle bizarrerie encore ! Et c'est qu'il n'y a plus moyen d'en douter ! J'ai toujours présentes toutes les paroles de lord Algernon sur cette rue et sur cet hôtel... Mais il me croyait donc dans le secret? Tout cela est inexplicable. Je me rappelle aussi que son frère, pendant la maladie qu'elle a faite à Nice, m'écrivait qu'elle parlait sans cesse d'un voyage, d'entrevues avec lord Algernon, de calomnies, de soupçons... Ah ! c'est à en devenir folle ! Et qu'elle doit être malheureuse avec un pareil homme si elle n'est pas parvenue à le changer ! Maintenant, dois-je réellement avertir le comte du Hallier? Oui, puisqu'il pourrait savoir par d'autres ce que je lui apprendrai avec plus de ménagement et en le suppliant d'avoir pitié *d'elle*. Mais ne voudra-t-il pas tirer une vengeance terrible de l'outrage fait à son sang? Tout cela est horrible. Quelle méchante femme que cette baronne, avec ses aver-

tissements officieux ! Ah ! lord Algernon a raison, le monde est bien infâme!

Ces réflexions et d'autres du même genre se présentèrent plus d'une fois à l'esprit de madame d'Ussel jusqu'à ce qu'on vînt lui dire que son dîner l'attendait. Il était alors sept heures environ. Avant d'aller se mettre à table elle écrivit au comte du Hallier le billet que l'on va lire ; puis elle ordonna à un de ses gens de le porter sans retard à sa destination, et de demander une réponse. Voici ce billet :

« Si vous pouvez disposer de quelques instants ce soir, venez me les consacrer. Je suis profondément triste et mortellement inquiète. Je n'espère pas que votre présence me fera du bien, mais notre vieille amitié pourra *nous* être bonne à quelque chose : Je compte sur vous.

« VALENTINE. »

Il y avait dans ce peu de mots quelque chose

qui pouvait faire supposer au comte que les inquiétudes de la duchesse leur étaient communes à tous les deux. C'était une manière de l'avertir : il ne s'y trompa pas, car il répondit :

« Dans une heure je serai près de vous. Hélas ! sauriez-vous quelque chose de ma malheureuse sœur ?

« A vos pieds, Madame la duchesse. »

III

En attendant que le fait principal de l'histoire racontée par Malvaux à madame de Chantepie, et transmise par cette dernière à la duchesse d'Ussel, soit prouvé ou démenti, nous sommes obligés de convenir que tous les détails accessoires du récit étaient de la plus exacte vérité. Ainsi, madame de Candor à peine remise de la longue maladie qui l'avait atteinte à son

retour de Paris, était secrètement partie de Nice aussitôt que son frère, rassuré sur son état, s'en était éloigné. Il était également vrai que le comte du Hallier avait demandé aux affaires étrangères l'autorisation de faire faire des recherches par les agents diplomatiques du gouvernement français, et qu'en attendant qu'elles produisissent un résultat, il s'était entendu avec madame d'Ussel pour dire aux personnes qui les questionneraient sur madame de Candor, qu'elle s'était retirée dans un couvent avec sa fille et sa femme de chambre. C'était du reste leur opinion, opinion qui fut encore fortifiée par l'inutilité des démarches tentées par les ambassadeurs et les consuls. Du Hallier savait parfaitement que le parti violent qu'avait pris sa sœur avait été déterminé par son affection malheureuse pour lord Algernon; mais quand celui-ci était parti pour l'Italie, du Hallier n'avait pas eu un seul instant la pensée

que ce fut pour chercher madame de Candor, et encore moins pour se réunir à elle. Madame d'Ussel allait donc porter un coup terrible à ce noble et fier gentilhomme, dont le cœur gardait intactes toutes les traditions d'honneur qu'il avait puisées dans le passé d'une famille sans tache. Aussi l'anxiété de la duchesse était-elle horrible pendant qu'elle récapitulait dans son esprit à la fois lucide et troublé, toutes les conséquences probables des révélations qu'elle se croyait obligée de faire, et quand un coup de cloche lui annonça l'arrivée du comte du Hallier, elle eut besoin de toute l'énergie d'une profonde conviction pour ne pas renoncer à la résolution qu'elle avait prise de dire toute la vérité.

Nous aurions ici une occasion toute naturelle d'analyser le caractère de madame d'Ussel, mais nous aimons mieux laisser à nos lecteurs le soin de l'apprécier à mesure que les évène-

ments le mettront à même de se développer avec l'heureux mélange de force et de douceur, de résolution et de prudence qui le composait.

Les quelques mots que le comte avait adressés à madame d'Ussel, ont indiqué que sa pensée s'était immédiatement portée sur sa sœur; les premières paroles qu'il prononça en l'abordant, prouvèrent à la duchesse que ses inquiétudes n'avaient pas pris une autre direction.

— Au nom du ciel que savez-vous de cette pauvre Jeanne? dit-il en s'approchant de madame d'Ussel qui lui tendait la main pendant qu'elle attachait sur lui un regard affectueux et désolé.

— De bien tristes choses si elles sont vraies... mais avant de vous les révéler, j'exige que vous me promettiez de m'écouter avec calme et de n'agir qu'avec prudence.

— Vous savez dans quelles limites je puis

prendre cet engagement, répondit du Hallier. Je serai calme et prudent si mon honneur n'exige pas autre chose : il m'est impossible de vous promettre davantage.

— Ce n'est pas assez, reprit la duchesse d'une voix tremblante. Vous avez une femme, des enfants... Vos premiers, vos plus impérieux devoirs sont là.

— C'est une question dont vous me permettrez de rester seul juge, madame... Ainsi, par exemple, si ma sœur était dans une situation déshonorante pour elle et honteuse pour moi, rien au monde ne m'empêcherait de tirer une éclatante vengeance de celui qui l'y aurait plongée.

— Vous me condamnez au silence, et je ne crains pas de vous dire que c'est très-malheureux.

— Madame la duchesse, ce langage m'é-

tonne dans la bouche d'une femme comme vous.

— La vengeance ne répare rien, mon cher comte, reprit madame d'Ussel avec douceur et fermeté; et si ma malheureuse amie est dans la situation dont vous venez de parler, nous aurons fait tout ce que nous devons faire si nous parvenons à l'en tirer.

— Vous n'obtiendrez jamais cela de moi, dit du Hallier avec une tranquillité sombre qui fit frissonner la duchesse. Laissez-moi si vous voulez dans l'ignorance, mais si vous parlez, souffrez que j'agisse comme je l'entendrai.

— Mais, mon Dieu, vous me connaissez assez pour savoir que je ne puis rien vous proposer qui soit indigne de vous, répondit madame d'Ussel avec un léger mouvement d'impatience : l'honneur de mes amis m'est aussi cher que le mien propre, et en vous offrant de vous associer à moi pour arracher votre cœur à

une existence malheureuse et coupable, vous devez être sûr....

— Mais est-elle donc perdue de réputation sans retour ? demanda du Hallier, dont la figure s'altéra subitement à la pensée de ce qu'on pourrait lui répondre.

— Je vous ai dit que je n'avais encore aucune preuve irrécusable.... Si nous les obtenions, il est certain que votre sœur devrait passer le reste de sa vie dans la plus profonde retraite, et c'est pour cela que je tiens tant à ce que vous n'ajoutiez pas à ses douleurs par vos violences.

— Je lui pardonnerai toujours, quelque grande que soit sa faute; mais celui qui l'aura perdue...! Madame la duchesse, vous ne pouvez pas vouloir que je sois un lâche, dont la société dise : *il n'a su ni protéger ni venger sa sœur, dont il était le seul soutien dans ce monde.*

— Écoutez-moi, repartit madame d'Ussel

avec résolution, si ce que l'on m'a dit est vrai, et franchement nous devons le craindre, il n'y a pas un jour, pas une heure à perdre pour nous mettre à même de pouvoir nier les bruits fâcheux qui courront bientôt; eh bien! l'éclat d'une vengeance rendra ces dénégations impossibles, vous devez le comprendre, et alors...

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, Madame; mais on peut différer une vengeance assez longtemps pour en dissimuler les motifs, interrompit du Hallier : ces choses là se font tous les jours.

— Vous devriez ajouter qu'elles ne trompent jamais personne, car la société est particulièrement habile à deviner ce qu'on lui cache avec le plus de soin, et quand elle peut associer deux noms, rapprocher deux faits, quelque précaution qu'on ait prise pour les éloigner, elle reconstruit la vérité avec une implacable

intelligence : évitons ce malheur, je vous en conjure à mains jointes.

— Vous allez peut-être me demander de me faire l'ami de l'homme qui aura déshonoré ma sœur, afin de mieux tromper le public ?

— Non, monsieur du Hallier, je ne vous demanderai pas cela, car je me respecte aussi dans mes amis ; mais j'ai pensé qu'un homme de votre caractère pouvait être prudent sans cesser d'être digne : si c'est impossible, je serai la première à le reconnaître, et alors vous trouverez en moi une indulgence mâle pour toutes les résolutions violentes que vous croirez devoir prendre : ces assurances vous suffisent-elles ?

Il y avait tant de sincérité et de noblesse dans ces paroles, que du Hallier s'écria sans la moindre hésitation.

— Eh bien ! madame la duchesse, je m'a-

bandonne à vous, et remets mon honneur entre vos mains.

— Ce précieux dépôt sera bien gardé, répondit madame d'Ussel avec un profond attendrissement, et pour vous le prouver, je vous dirai ce que je sais, sans altérer un fait, sans dissimuler un nom : vous voyez que ma confiance est sans bornes; que la vôtre soit toute pareille, mon noble ami.

— Je vous le promets.

A l'instant même la duchesse commença son douloureux récit, et elle le fit avec la sincérité à laquelle elle venait de s'engager. Du Hallier, qui avait prévu ce qu'il allait apprendre, l'écouta d'abord avec assez de calme; mais quand madame d'Ussel eut nommé lord Algernon, il l'interrompit brusquement en s'écriant d'une voix étouffée par la colère :

— Encore cet homme! madame, vous m'avez indignement trompé! il fallait avant de

m'arracher une promesse, me dire loyalement qu'il s'agissait d'une personne à laquelle j'ai voué une haine toute particulière.

— Cette haine vous ôte jusqu'à votre bon sens, répondit madame d'Ussel avec une angélique douceur ; je ne pouvais pas vous donner un semblable avertissement sans m'exposer à vous irriter d'avance, lorsqu'il était de mon devoir de chercher à vous calmer. Maintenant dites-moi s'il est bien sage de vous sentir plus de colère parce que c'est un homme que vous haïssez qui est la cause du malheur de Jeanne? Mais cet homme, elle l'aimait depuis longtemps, et si quelque chose pouvait l'excuser à mes yeux, ce serait à coup-sûr cette circonstance, qu'elle a cédé au premier et au seul amour qu'elle ait jamais senti : ceci est au moins une garantie pour l'avenir, convenez-en avec moi.

Du Hallier garda le silence : au fond il trou-

vait que la duchesse avait raison, mais il ne voulait pas en convenir de peur d'avoir l'air d'approuver indirectement la conduite de sa sœur.

— Oui, reprit courageusement madame d'Ussel, Jeanne est moins coupable que si elle eût cédé à un autre penchant, et cependant je crois qu'elle est plus sévèrement punie, car elle doit être bien malheureuse avec un homme du caractère de lord Algernon.

Ces dernières paroles contribuèrent mieux que ne l'eussent fait les raisonnements les plus forts à adoucir le comte du Hallier, parce qu'elles lui semblèrent une approbation de son constant et instinctif éloignement pour celui qu'il appelait dans sa pensée le séducteur de sa sœur. Nous ajouterons que la duchesse, en lui faisant cette espèce de concession qui d'ailleurs ne compromettait pas sa droiture, était à peu près sûre du résultat qu'elle en retirerait.

— Oui, elle doit être bien malheureuse, dit le comte du Hallier avec l'accent d'une pitié profonde. J'aurais été effrayé de la savoir la femme de cet égoïste sans entrailles, jugez de ce que je dois craindre aujourd'hui que je sais qu'elle n'est que sa.....

Il s'arrêta, courba la tête et se couvrit le visage de ses deux mains.

Madame d'Ussel ne répondit rien, son tact exquis lui disant qu'il fallait toujours abandonner à eux-mêmes les retours des caractères impétueux ; elle savait du reste que le comte ne tarderait pas à la consulter sur ce qu'il avait à faire.

Effectivement, après quelques minutes de silence, du Hallier découvrit lentement son visage, et tendant ses deux mains à la duchesse il lui dit avec l'accent d'une profonde sensibilité.

— Eh bien ! unissons nos efforts pour la re-

tirer de cet abîme ! puisque vous lui pardonnez, je n'ai pas le droit de me montrer plus sévère que vous..... mais que faut-il faire ?

— Beaucoup de choses, mon noble ami ! les unes immédiatement, dès ce soir, les autres dans le plus bref délai ; pour les premières, je ne puis malheureusement vous être d'aucune utilité ; pour les autres, je suis entièrement à votre disposition.

— Mais que puis-je faire ce soir ? demanda du Hallier avec étonnement.

— Vous rendre en sortant d'ici chez cette affreuse vipère de Malveaux ; vous ne le trouverez pas chez lui, mais vous l'attendrez jusqu'à ce qu'il rentre, et vous lui direz avec le plus grand calme, si vous le pouvez, et vous le pourrez parce que c'est le seul moyen de l'effrayer, que vous exigez de lui qu'il rétracte l'histoire qu'il a racontée à madame de Chantepie, et qu'il la démente si on vient lui deman-

der s'il est vrai qu'il l'ait dite. Comme il est encore plus lâche que méchant, il fera ce que vous aurez exigé, et nous serons d'abord en repos de ce côté.

— Mais un semblable moyen ne peut être employé avec Gaspard d'Ernemont ; il l'engagerait à parler au lieu de le forcer à se taire.

— Pour monsieur d'Ernemont nous en emploierons un meilleur encore, et je m'en charge : je lui écrirai dès demain, et en lui reprochant avec douceur son imprudence, en faisant un appel à sa délicatesse, à son honneur, nous en obtiendrons tout ce que nous voudrons.

— Maintenant, si le public est déjà instruit, comme ce n'est malheureusement que trop probable, que ferons-nous?

— La position malheureuse de votre sœur, son obscurité, sa pauvreté nous viendront en

aide : le monde ne la croira pas digne de son courroux ; et puis, nous serions bien peu favorisés par le sort si d'ici deux ou trois jours un autre évènement ne venait pas faire oublier celui-là. Nions intrépidement vous et moi ; obligez monsieur de Malvaux à se démentir lui-même, et je vous réponds du succès...

— Arrêter provisoirement le scandale, n'est pas en détruire la cause : je ne vois là que des palliatifs, mais j'y cherche en vain un seul remède.

— Attendez un peu. Certainement la seule chose décisive à faire, c'est de partir vous ou moi pour la Sicile, et d'arracher de gré ou de force votre sœur à la vie qu'elle mène; mais que vous ou moi nous quittions Paris d'ici quelque temps, on ne manquera pas de deviner où nous allons, et alors tout sera perdu. Je vous engage au contraire à vous montrer plus que jamais partout où votre présence pourra être remar-

quée; moi, de mon côté, j'irai tous les soirs dans le monde et je ne manquerai pas un seul de mes jours de loge à l'Opéra; puis la première semaine de juin, je partirai comme de coutume pour ma terre de Bourgogne, d'où, après un séjour de quarante-huit heures, je me mettrai en route pour Marseille. Le bateau à vapeur qui va à Malte me déposera en Sicile, et dans deux mois au plus tard Jeanne peut être rendue dans un asile sûr et respectable qu'elle sera censé n'avoir pas quitté depuis quatre ans.

— Vous êtes une femme admirable! s'écria du Hallier en saisissant la main de la duchesse qu'il baisa avec transport, Maintenant quelque chose me dit que vous la sauverez, la malheureuse enfant! ah! je vous garderai une éternelle reconnaissance pour cette nouvelle preuve de dévoûment que vous lui donnez là.

— Vous comprenez maintenant de quelle importance il est qu'aucun acte de violence de

votre part ne vienne contrarier ces dispositions qui vous semblent sages. Je ne réponds de tout qu'à la condition que vous ne vous jetterez à la traverse de rien.

— Vous n'avez pas d'imprudence à redouter maintenant, répondit du Hallier, puisque je ne suis pas exposé à rencontrer le misérable qui m'a outragé, dans ce moment où la blessure qu'il m'a faite est toute saignante encore, répondit du Hallier. Mais, ajouta-t-il aussitôt avec une altération terrible dans l'expression de son visage, si je me trouvais en sa présence avant d'avoir la certitude que la réputation de ma malheureuse sœur peut encore être sauvée; rien, rien au monde, madame la duchesse, pas même la crainte de laisser une veuve et des orphelins, ne m'empêcherait de dire à cet homme qu'il est un lâche, et que sa vie doit racheter l'injure qu'il a faite à mon sang!

— J'avoue que, dans ce cas, repartit triste-

ment madame d'Ussel, je ne pourrais que vous plaindre et non vous blâmer ; mais Dieu merci un aussi fâcheux hasard n'est point à redouter.

En ce moment un coup de cloche retentit dans la loge du portier ; la duchesse tressaillit involontairement.

— Qui peut venir à cette heure, un jour où l'on me croit à l'Opéra ? reprit-elle.

Et elle étendit le bras pour sonner et dire qu'elle ne recevait pas.

Mais avant qu'elle eut saisi le cordon de la sonnette, un valet de pied ouvrit à deux battants la porte du petit salon, et lord Algernon parut sur le seuil.

IV

La duchesse en reconnaissant lord Algernon, avait poussé un cri d'angoisse et de terreur, puis elle était restée immobile comme si la foudre l'eût frappée! quant au comte du Hallier, il s'était levé brusquement de son siége, et, l'œil enflammé, le visage couvert de la pâleur terrible d'une colère parvenue tout d'un coup à sa plus extrême violence, il avait fait

quelques pas au-devant de l'homme dont il venait de dire à l'instant même, que rien au monde ne l'empêcherait de le traiter de lâche si le hasard le mettait en sa présence.

L'impossibilité de trouver tout de suite une expression assez forte pour peindre sa haine et son besoin de vengeance, le tint un instant muet. Il se tourna vers madame d'Ussel, et la voyant à demi-morte d'effroi, il comprit vaguement qu'il devait contenir l'expression de sa fureur, et il y parvint en se disant qu'il serait plus libre de la laisser éclater dans un autre moment.

— Nous parlions de vous, mylord! dit-il d'une voix étouffée et tremblante... mais j'étais loin de prévoir que j'aurais aussi promptement l'occasion de vous répéter en face ce que j'en pense.

A cette interpellation, dont le ton aussi bien que les termes ne permettait guère le doute

sur le sentiment qui l'inspirait, lord Algernon s'arrêta, et son regard sembla en demander une explication plus complète.

— Je désire... je veux vous retrouver demain matin, mylord, reprit du Hallier avec le même accent de rage concentrée. Dites-moi à l'instant même où vous voulez que cette rencontre ait lieu, car elle ne doit souffrir aucun retard.

— C'est à vous de décider cela, monsieur le comte, puisque votre empressement est plus grand que le mien, répondit lord Algernon sans témoigner aucune surprise. Je serai à votre disposition dès le point du jour, et j'attendrai vos ordres chez moi.

— Mon ami le marquis de Charlieu ira prendre les vôtres, mylord repartit du Hallier d'une voix plus calme : je vois que nous nous entendons.

Et saluant respectueusement la duchesse, il

sortit du salon en jetant à lord Algernon un regard où la haine la plus violente se mêlait au plus profond mépris.

— Ah! mylord, qu'avez-vous fait? s'écria douloureusement madame d'Ussel quand elle put supposer que le comte du Hallier était assez loin pour ne pas l'entendre.

— Je le saurai quand vous me l'aurez appris, madame.

— Comment, vous ne comprenez pas que vous deviez l'éviter?

— Je le cherchais au contraire, et j'étais allé chez lui avant de venir chez vous.

— Mais vous avec donc perdu la raison?

— C'est toujours ce que vous me dites, madame la duchesse, répondit lord Algernon avec une douceur mélancolique. Le temps n'a pas modifié, je le vois, l'opinion que vous aviez de moi il y a quatre ans.

— Grand Dieu! serions-nous dans l'erreur?

— Je l'ignore, mais il m'est permis de le supposer.

— D'où arrivez-vous en ce moment? au nom du ciel parlez vite!

— De Malte, où je suis resté trois semaines après avoir passé une partie de l'hiver dans les îles Baléares.

— Mais enfin où l'avez-vous laissée? demanda madame d'Ussel avec un redoublement d'anxiété.

— Je ne feindrai pas d'ignorer de qui vous voulez parler, car le ton menaçant du comte du Hallier, et votre trouble, madame la duchesse, m'ont éclairé : il s'agit de madame de Candor, n'est-ce pas? eh bien! en supposant que vous l'ignoriez, je ne sais pas plus que vous où elle est.

— Mais vous étiez près d'elle il y a un an!

— Il y en a quatre bientôt que je la cherche,

et je revenais à vous et à son frère pour vous supplier de me dire où elle se cache.

— Comment, l'année dernière, à cette époque-ci à peu près, vous n'étiez pas avec elle en Sicile?

— J'y étais, mais seul.

Madame d'Ussel leva les yeux au ciel, et sa physionomie exprima un immense et subit soulagement de sa pensée.

— Je puis donc vous tendre la main, mylord? dit-elle; ah! si vous saviez quel coup vous m'avez porté quand vous êtes entré! asseyez-vous près de moi : une explication entre nous est nécessaire.

Lord Algernon baisa la main de la duchesse, qui s'aperçut seulement alors que son visage était profondément altéré, et que toute sa personne portait les traces les plus évidentes de longues souffrances ou de grandes fatigues.

— Avant toutes choses, reprit madame d'Us-

sel, répétez-moi encore que vous ne l'avez pas vue, et permettez-moi de le mander à l'instant même à son frère.

— Me supposeriez-vous capable de mentir en présence d'une menace?

— Ah! vous avez raison!

Et elle tira vivement le cordon d'une sonnette.

— Portez ceci chez M. du Hallier, dit-elle en écrivant quelques lignes à la hâte, pendant qu'un valet de pied se tenait immobile à la porte du salon.

— Que lui écrivez-vous? demanda lord Algernon.

— Que vous ne l'avez pas vue depuis quatre ans et que vous avez passé tout ce temps à la chercher.

— Ajoutez que je n'en suis pas moins prêt à lui donner toutes les explications qu'il souhaitera.

— C'est inutile : il vous les demandera bien lui-même.

— Au fait vous avez raison.

Le valet de pied sortit avec le billet.

Il y eut un moment de silence, chacun des deux interlocuteurs semblant attendre que l'autre lui adressât une question ou du moins un mot.

Ce fut lord Algernon qui prit la parole le premier.

— Si ma pénétration n'est pas en défaut, dit-il, il paraîtrait que M. le comte du Hallier est sorti d'ici convaincu qu'il a le droit de me demander compte de ma conduite vis-à-vis de sa sœur, et que vous, madame la duchesse, vous pensiez que je devais savoir ce que madame de Candor est devenue : il y a dans tout cela du vrai et du faux.

— Ah! mon Dieu! que signifient ces pa-

roles? s'écria la duchesse en reperdant l'espèce de sérénité qu'elle avait retrouvée.

— Elles signifient, reprit lord Algernon, que j'ai peut-être des torts graves envers madame de Candor, mais que j'ignore complètement où elle est depuis qu'elle a quitté...

— Tenez, mylord, repartit la duchesse avec une vivacité pleine de résolution, il ne faut pas que nous nous quittions ce soir sans nous être dit franchement, courageusement tout ce qu'il nous est possible de nous dire sur *elle*. Ma réserve d'un côté, votre orgueil de l'autre ont empêché autrefois des explications qui eussent été bien utiles... nous ne pouvons plus retomber dans la même faute..... Sachez d'abord ce qui se raconte ici : vous passez pour avoir déshonoré madame de Candor. On prétend qu'elle habitait avec vous en Sicile.

— Monsonge infâme! odieuse calomnie! s'écria lord Algernon dont le visage habituel-

lement impassible exprima une indignation violente. Qui ose croire cela?

— Vous saurez tout; soyez tranquille : mais pour remonter plus haut, apprenez encore qu'il est établi que peu de mois avant de disparaître de Nice, ma malheureuse amie serait venue passer quelques jours à Paris où elle n'aurait vu que vous.

— Il est donc bien vrai que vous l'aviez ignoré?

— Je ne le sais que depuis quelques heures?

— Et son frère?

— Je venais de le lui apprendre quand vous êtes arrivé.

— Je suis un misérable! s'écria lord Algernon en se frappant le front avec désespoir. Mais dites-moi, madame la duchesse, ne me trompéz-vous pas?

— J'en suis plus incapable que jamais en ce moment.

— Il ne me reste plus qu'à mourir... murmura lord Algernon en se couvrant le visage de ses deux mains. Fatal orgueil ! ajouta-t-il moins distinctement encore.

— Ouvrez-moi votre âme, mylord, reprit la duchesse avec la plus affectueuse compassion. Le mal que vous semblez vous reprocher avec tant d'amertume n'est peut-être pas irréparable. Quand nous nous serons tout dit sans arrière-pensée, nous agirons alors de concert, et, je n'en doute pas, d'une manière plus efficace. Pas d'arrière-pensée! continua-t-elle avec énergie : dût votre franchise être un outrage pour moi, j'exige qu'elle soit entière.

— Écoutez-moi donc, madame la duchesse.

Et lord Algernon, remontant à quatre années en arrière, raconta à madame d'Ussel comment en la voyant entrer, ainsi que le comte du Hallier, dans un hôtel où habitait madame de Candor, qui lui avait dit n'être

venue à Paris que pour lui *seul*, il avait dû croire qu'il était la victime d'une intrigue ; que son orgueil offensé l'avait empêché de provoquer une explication qui l'eût sans doute éclairé, que plus tard, en apprenant que madame de Candor était mourante à Nice, il avait seulement entrevu qu'elle pourrait bien n'avoir eu aucun tort envers lui ; qu'alors il était parti pour aller se jeter à ses pieds, mais qu'elle avait quitté Nice lorsqu'il y était arrivé, et qu'il n'avait jamais pu retrouver ses traces depuis.

— Vous le voyez, madame la duchesse, ajouta-t-il en terminant, il ne me reste plus qu'à mourir.

— Vous êtes en effet bien à plaindre, répondit la duchesse en lui tendant la main ; mais tant que vous conserverez l'espoir de réparer le mal que vous avez fait par votre défiance et votre orgueil, il ne vous est pas permis de vous

abandonner au découragement. Et d'abord, reprit-elle aussitôt, écoutez l'explication de ce fait qui a éveillé vos soupçons et causé tous nos malheurs : pendant que madame de Candor habitait, à notre insu, l'hôtel de l'Amirauté, son frère et moi nous venions y visiter dans le plus grand secret une femme de nos amies dont le mari compromis gravement dans la guerre civile de la Péninsule, était en danger de périr. Nous cherchions à obtenir pour elle l'intercession du gouvernement français et des passeports pour rentrer en Espagne. Tenez, j'ai justement là la preuve de tout ce que je viens de vous dire.

Et madame d'Ussel ouvrant un petit bureau placé à côté d'elle, y prit un paquet de lettres qu'elle passa à lord Algernon.

— Pas de preuve! pas de preuve! s'écria lord Algernon en repoussant les lettres. Je

n'en ai déjà que trop, mon Dieu ! Mais que faire !

— Aller demain matin chez le comte du Hallier, et lui répéter ce que vous m'avez dit ; puis si vous aimez toujours sa sœur, comme les longues démarches que vous avez faites me permettent de le supposer, vous lui demanderez sa main, ce qui vous donnera le droit de les continuer.

— Mais ces bruits infâmes qui circulent.

— Votre présence leur fera perdre une grande partie de leur importance. Nous nous entendrons d'ailleurs avec le comte du Hallier pour vous aider à les démentir.

— Mais enfin où est-elle ?

— En Sicile, cela n'est presque pas douteux ; et vous avez dû passer très près du lieu qu'elle habite. Remarquez que je parle toujours dans la supposition que vous m'avez dit la vérité.

Lord Algernon posa la main sur son cœur pour attester la loyauté de toutes ses paroles, et madame d'Ussel lui répéta aussitôt ce qu'elle savait du récit de Gaspard d'Ernemont.

— Je me rappelle parfaitement la rencontre d'un jeune homme qu'il me sembla, en passant, avoir vu dans le monde à Paris, répondit lord Algernon. Peu de moments après m'être croisé avec lui sur le grand chemin, j'allai demander l'hospitalité dans la seule maison qui fût aux alentours ; mais j'eus beau frapper, appeler, personne ne vint, et je fus obligé de continuer ma route. Ainsi cette maison était justement la sienne... ajouta lord Algernon avec un profond accablement.

— C'est plus que probable. Son domestique lui aura parlé de la tentative de M. d'Ernemont ; ils auront pensé que c'était lui qui revenait à la charge pour être reçu, et ils se seront dit qu'il valait mieux ne pas ouvrir.

— Quelle horrible fatalité! mais comme je la mérite.

— Êtes-vous au moins guéri pour toujours de vos doutes?

— Pour toujours, madame la duchesse! je vous le jure! mais, mon Dieu! la retrouverons-nous?

— J'en suis convaincue.

— N'est-il pas à craindre qu'elle ait quitté la Sicile, en apprenant qu'elle y avait été reconnue par un Français?

— Oui, cela est à craindre; mais nous la chercherons partout. Quatre personnes ne se cachent pas facilement.

— Vous voyez bien qu'après quatre années de démarches et d'information, je n'avais pu parvenir à la découvrir.

— Vous ne le méritiez pas.

— J'avais eu quelques renseignements vagues à Naples, d'où je vous ai adressé ma der-

nière lettre. C'étaient ces renseignements qui m'avaient déterminé à me rendre en Sicile, où j'ai passé près de six mois à parcourir l'île en tous sens : mais quand nous serons un peu plus tranquilles, je vous conterai tout cela, madame la duchesse... Les années que je viens de passer ont été bien douloureuses !

— Je vous trouve très changé, répondit la duchesse avec l'accent d'un vif intérêt. Vous avec beaucoup souffert.

— Beaucoup.

— Tâchez de l'oublier pour retrouver votre santé et votre énergie. Vous aurez besoin de l'une et de l'autre pour réparer vos torts jusqu'au point de montrer que vous n'étiez pas indigne de l'affection immense que vous avez inspirée. Pauvre Jeanne !

— Je verrai son frère demain, madame la duchesse. Ce sera le premier acte de mes répa-

rations, mais ce ne sera pas le moins pénible : nous ne nous aimons pas.

— Qu'importe, Mylord, si vous vous estimez? les hommes comme vous et lui ont-ils besoin d'autre chose?

— Ma conduite n'est pas excusable, madame la duchesse.

— Ayez la loyauté d'en convenir.

— Vis-à-vis de vous, je le fais sans aucune difficulté, comme vous voyez; mais vis-à-vis de lui, c'est impossible.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez allé chez lui avant de venir ici!

— C'est la vérité.

— Eh bien! dans quel but lui faisiez-vous cette visite?

— J'allais lui déclarer mes soupçons, et en appeler à son honneur pour savoir s'ils étaient vrais.

— Mais maintenant que vous savez qu'ils ne le sont pas...

— Je serai dans une situation misérable vis-à-vis de lui, interrompit lord Algernon.

— Vous pensez à cela, et vous ne pensez pas que votre erreur est la justification de la femme que vous aimez! s'écria douloureusement madame d'Ussel. O misère de l'orgueil humain! reprit-elle, voilà donc à quoi nous sacrifions tout dans ce monde! il a brisé un cœur, et sa plus grande préoccupation est la crainte d'être blâmé! Tenez, Mylord, ne cherchez pas à la découvrir : quel que soit son sort, je tremble moins pour son bonheur, que je ne le ferai si vous la retrouvez. Ayez pitié d'elle, je vous en conjure! Oubliez-la...

— Vous avez raison, madame la duchesse, répondit lord Algernon d'un ton pénétré : je suis bien indigne d'elle, mais je ne saurais

vaincre la passion qu'elle m'inspire... Espérons que ses vertus me corrigeront.

— On ne se corrige pas de l'orgueil quand il a acquis les proportions terribles que vous venez de me montrer, mylord. Enfin, Dieu la protégera peut-être ! Venez me voir demain pour me parler de votre visite au comte du Hallier ; elle ne laisse pas que de m'inquiéter encore.

— Je serai chez vous vers midi, et je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous soyez satisfaite de moi ; puis je ne me conduirai plus que par vos conseils.

— Je ne vous en demande pas tant. Bornez-vous à écouter vos premiers mouvements, je suis sûre qu'ils ne vous tromperont jamais. Encore un mot : Etes-vous réellement décidé à épouser madame de Candor ?

— Comment pouvez-vous conserver encore

un doute à cet égard, après tout ce que je vous ai dit?

— Mes souvenirs me font peur.

— Mais toutes mes démarches doivent vous rassurer.

— C'est ce que je cherche à me persuader, et cependant je tremble malgré moi.

— Je crois pouvoir répondre désormais de mon cœur. Au surplus, vous en jugerez vous-même. Demain je vous apporterai le journal de mes impressions et des principaux événements de ma vie depuis quatre années; peut-être y trouverez-vous des raisons d'être moins inquiète.

— Vous ne sauriez croire à quel point je le souhaite, et...

La duchesse fut interrompue par un nouveau coup de cloche, annonçant sans doute une autre visite.

— Je suis enchantée, reprit-elle, de n'avoir

pas fait défendre ma porte, comme j'en avais eu d'abord l'intention ; il peut être fort utile à nos plans de demain qu'on vous rencontre chez moi. Malheureusement je ne puis espérer que ce soit M. de Malveaux ; je n'ai jamais voulu le recevoir... Ah ! c'est mieux que lui, continua-t-elle, en reconnaissant le vicomte Gaspard d'Ernemont.

— Enfin, ma cousine, je vous trouve, dit le vicomte, qui s'avançait avec un empressement affectueux. Je suis bien heureux de vous revoir.

— Mais quelle aimable surprise ! répondit madame d'Ussel, en tendant sa belle main au jeune voyageur. On vous disait déjà reparti.

— Pour aller embrasser mon vieux père ; mais quelques affaires me rappelaient à Paris, et j'y suis depuis ce matin.

— C'est le jour des retours imprévus, reprit la duchesse. Messieurs permettez que je vous

fasse faire connaissance : le comte Gaspard d'Ernemont, lord B***.

Les deux hommes se saluèrent.

— Je crois avoir rencontré mylord en Sicile l'année dernière, dit d'Ernemont.

— Je me le rappelle parfaitement, monsieur le comte. L'orage nous obligeait à aller tous deux très-vite. Vous n'avez pas dû trouver d'asile dans la direction que vous suiviez.

— Effectivement, il m'a fallu passer la nuit sous un chêne vert. Avez-vous été plus heureux, mylord?

— Non ; j'ai été frapper à la porte d'une maison près de laquelle vous avez dû passer, on ne m'a pas même fait l'honneur de me répondre.

— On m'avait répondu pour me dire qu'on ne voulait pas me recevoir. Et à propos de cela, ma cousine, il faut que je vous porte mes plaintes : cette maison, où l'hospitalité m'a été

si durement refusée, était occupée par une de vos amies.

— J'ai entendu parler de cette histoire, répondit la duchesse, et il faudra même que nous en causions. Mais ne vous êtes-vous pas trompé? C'est bien madame de Candor que vous avez cru reconnaître, n'est-ce pas?

— Que j'ai bien réellement reconnue; j'ai d'abord échangé quelques paroles avec son domestique, ancien grenadier du régiment dans lequel j'ai servi; puis, j'ai rencontré la comtesse elle-même, avec une petite fille et une jeune personne, que j'ai supposé être une femme de chambre ou une dame de compagnie. Elles fuyaient aussi la tempête et ne m'ont point écouté, quand je les ai priées d'avoir pitié de ma détresse. Convenez que c'était piquant d'être repoussé par des compatriotes dans un des pays les plus hospitaliers de la terre.

— Vous voyez, mylord, dit madame d'Us-

sel, que cette histoire était vraie et que vous avez vraiment joué de malheur. Vous donnerez tous ces détails demain au comte du Hallier, et vous viendrez me voir dans la matinée, comme vous me l'avez promis, n'est-ce pas ?

Lord Algernon renouvela l'engagement qu'il avait pris, et, ayant salué courtoisement le comte d'Ernemont, il quitta le salon de la duchesse.

— Maintenant, venez que je vous gronde, Gaspard, dit madame d'Ussel. Vous ne vous doutez peut-être pas que vous avez failli être cause d'un duel entre deux de mes meilleurs amis. Vous m'avez fait passer une soirée qui a dû me vieillir de dix ans. Vous comprenez qu'une femme ne pardonne pas cela.

— Mon Dieu, ma cousine, de quoi s'agit-il ? demanda d'Ernemont. Ma conscience ne me reproche absolument rien, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Il s'agit, mon cher, de cette rencontre que vous avez faite en Sicile. A qui en avez-vous parlé, et en quels termes l'avez-vous fait.

— J'en ai parlé au comte de Malveaux, que j'ai rencontré au café de Paris, quelques heures après mon arrivée; mais je n'ai ajouté aucun commentaire, aucune réflexion à mon récit. Et cela par une raison toute simple : c'est que je n'ai pas trouvé plus extraordinaire de voir lord B*** près de la demeure de madame de Candor, que de m'y voir moi-même; et, si on m'a fait dire autre chose, je suis prêt à le démentir de la façon la plus formelle.

— J'en étais sûre! s'écria madame d'Ussel. Mon Dieu! quand la société aura-t-elle le courage de faire justice de ce misérable M. de Malveaux, en lui fermant toutes les portes? Cette fois il mérite vraiment une leçon sévère.

— Je la lui donnerai si vous voulez, ma cousine; dites un seul mot.

— J'en parlerai demain au comte du Hallier et à lord Algernon, que cela regarde plus particulièrement. La difficulté, c'est qu'il y a encore une personne compromise dans cette affaire, et comme elle est fort méchante aussi, il ne serait pas impossible qu'elle eût fait la plus grande partie du mal. Enfin, j'examinerai tout cela de près, et j'aurai recours à vous si cela est indispensable. En attendant, votre retour à Paris, et celui de lord Algernon, sont deux événements bien heureux. Maintenant, mon cher Gaspard, parlez-moi un peu de vos voyages ; je suis convaincue que vous les racontez de la façon la plus intéressante.

V

Quelques-uns de nos lecteurs, tous peut-être ne manqueront pas de s'étonner que lord Algernon, qui s'était montré impitoyable pour madame de Candor, jusqu'à lui interdire la possibilité de se justifier à ses yeux, ait changé tout à coup au point de consacrer plusieurs années de sa vie à la chercher, sans doute pour lui demander à genoux cette explication qu'il

eût obtenue s'il se fut seulement borné à ne pas paraître le dédaigner ainsi qu'il avait fait.

Nous répondrons à cette objection probable, en disant que les passions ont une logique qui pour n'avoir rien de commun avec celle de la raison humaine, n'en est pas moins quelquefois excellente : Lord Algernon après avoir cru pendant quelques semaines que le silence de madame de Candor était une preuve évidente de sa culpabilité, avait fini par se dire qu'il pourrait bien se faire aussi qu'il fût une marque certaine de son innocence.

Alors la crainte de s'être amoindri par une flagrante injustice aux yeux d'une femme qui l'aimait s'était emparée de son esprit, et n'avait pas tardé à devenir un tourment insupportable pour son orgueil, de sorte que lorsqu'il avait appris par les bruits du monde, et non par madame d'Ussel, la maladie grave de madame de Candor, il était parti à l'instant

même pour Nice, décidé à s'éclairer n'importe à quel prix.

Quand il était arrivé à Nice, la pauvre Jeanne avait quitté le pays, et il ne put apprendre d'une manière certaine le lieu de sa retraite. Tout ce qu'il put savoir, c'est qu'elle s'était dirigée vers l'intérieur de l'Italie.

Ce mystère lui sembla avec raison un témoignage de plus que la comtesse ne conservait ni le désir de le rappeler, ni l'espoir de le voir de lui-même revenir à elle.

A dater de ce moment, le tourment de son orgueil s'était transformé en une vive et profonde souffrance pour son cœur.

Deux souvenirs lui étaient particulièrement restés de ses premiers voyages en Italie : la morne et poétique tristesse de Venise, et la majestueuse mélancolie de Rome.

« Elle sera dans une de ces deux villes » s'était-il dit, et il avait pris d'abord la route de

Venise, en passant par Turin et Milan : dans chacune de ces deux résidences il s'était livré à d'actives, coûteuses et intelligentes recherches qui n'avaient produit aucun résultat.

A Venise, il avait loué un magnifique palais, affiché un luxe extraordinaire, donné des fêtes splendides à la noblesse abâtardie de cette cité déchue. Pendant une année on ne s'était occupé que de lui, et lui en secret, ne s'était occupé que de découvrir madame de Candor. Les limiers de la police autrichienne, achetés à prix d'or, avaient cherché la pauvre fugitive avec autant d'ardeur que s'il se fût agi d'arrêter un de ces terribles conspirateurs qui payent de la liberté de leur vie entière le plaisir d'avoir rêvé pendant une heure la liberté de leur patrie.

Au bout d'un an, lord Algernon avait acquis la certitude que madame de Candor ne pouvait pas être à Venise. Alors, il était parti pour

Rome, et il avait recommencé dans toutes les grandes villes situées sur son chemin les mêmes démarches qu'il avait faites lors de son passage à Turin et à Milan.

En revoyant Rome, il s'était pris à regretter de n'y pas être venu plus tôt, car il lui sembla impossible que madame de Candor, dans la disposition d'esprit où il la supposait, eût choisi un autre lieu pour son asile. L'étendue considérable de la cité ; la mansuétude paternelle d'un gouvernement dont la police ne s'occupe pas des gens qui se cachent pourvu qu'ils soient paisibles ; la majesté triste des souvenirs historiques, toujours en harmonie avec la tristesse des pensées des âmes livrées à la douleur ; ces ruines où se peint avec une éloquence si simple et si sublime à la fois le néant des choses de ce monde, et ces jeunes monuments où tout parle des espérances impérissables d'une vie meilleure, redisaient de

mille manières à lord Algernon que ce devait être là qu'il retrouverait la femme dont il avait brisé l'existence. Cette idée s'était même emparée de son imagination avec une si grande force, qu'elle le rendait victime ou plutôt dupe de perpétuelles illusions. Tantôt il suivait de loin dans la rue, pendant des heures entières, une femme dont la tournure ou la démarche lui avait rappelé madame de Candor, ou bien il examinait les enfants jouant sur les promenades publiques, convaincu que ses yeux finiraient par rencontrer ce regard profond de Valentine qui l'avait poursuivi longtemps du souvenir de sa pénétration défiante. Quelquefois en traversant un quartier désert, il lui était arrivé d'entrer dans une maison dont l'aspect désolé l'avait frappé, pour y prendre quelques informations sur les personnes qui l'habitaient. Le matin et à la nuit tombante il se rendait dans les églises, et si quelque sou-

pir douloureux s'élevait au milieu du silence d'une prière, si une femme voilée était prosternée à l'écart aux pieds d'une madone miraculeuse, son cœur battait avec violence, et malgré sa réserve habituelle il se laissait entraîner à une foule d'actions indiscrètes pour arriver en définitive à découvrir un visage inconnu. Comme à Venise il avait voulu que son existence fît du bruit afin qu'il n'y eût pas d'être, si obscure que fut sa vie, qui n'entendît parler de lui. Les fêtes qu'il donnait étaient les plus splendides, ses livrées les plus somptueuses, ses équipages, *au Corso*, attiraient tous les regards et le faisaient nommer à haute voix par les passants. Il répandait d'abondantes aumônes, pour que les bénédictions des pauvres vinssent se mêler aux applaudissements des oisifs. Dix-huit mois de cette vie ne lui ayant pas même apporté un léger indice, il s'était décidé à se rendre à Naples d'où il

avait passé bientôt après en Sicile. Là, comme on sait, le hasard s'était cruellement joué de lui; mais il ne l'avait appris qu'à Paris, alors que désespéré de l'inutilité de ses tentatives personnelles, il était venu pour supplier madame d'Ussel et le comte du Hallier de l'éclairer s'ils le pouvaient, ou, dans le cas contraire, de joindre leurs efforts aux siens. Cette démarche, la seule peut-être à laquelle son orgueil lassé n'eut pas participé, avait enfin produit un résultat : nos lecteurs l'ont appris dans le chapitre précédent.

Dans le début de sa poursuite de quatre années, lord Algernon ne s'était pas dit d'abord que s'il retrouvait la comtesse, ce serait pour ne plus se séparer d'elle. L'épreuve malheureuse qu'il avait faite de la fragilité de ses bonnes dispositions à lui, la pensée où il était qu'on ne lui pardonnerait pas sa bizarre et coupable conduite quoi qu'il dise ou fasse pour

l'excuser, la conviction qu'il avait que chez madame de Candor la fierté était plus forte que l'amour, tout se réunissait pour lui démontrer que son ambition devait se borner, même dans le cas où retrouvant la comtesse, elle consentirait à le recevoir, à obtenir un dédaigneux et incertain oubli du passé. Cette modestie de prétentions de la part d'un homme décidé à faire d'immenses sacrifices à sa passion et à son repentir avait quelque chose de touchant; mais cette phase de désintéressement fut courte. Peu à peu lord Algernon finit par reconnaître, ce qui était du reste parfaitement naturel, que si la femme pour laquelle il se donnait tant de peine était réellement digne de sa tendresse et de son estime, il était tout à fait en droit de réclamer la main qu'elle lui avait offerte jadis : c'était même en se fondant sur ce droit qu'il s'était déterminé à venir réclamer la participation du comte du Hal-

lier à la reprise de ses projets de recherche.

Madame d'Ussel, après le départ de Gaspard d'Ernemont qui avait prolongé longtemps la soirée chez elle, ne s'était pas bornée à penser à tous les événements du jour, elle avait voulu encore applanir les difficultés qu'elle prévoyait pour le lendemain. Les quelques mots adressés à la hâte par elle au comte du Hallier avaient dû suffire pour modifier les impressions de ce dernier, mais il était impossible que leur influence allât jusqu'à le disposer à accueillir lord Algernon de manière à le mettre en confiance avec lui. Lord Algernon était à la vérité innocent du délit d'avoir enlevé madame de Candor, mais aux yeux de du Hallier il était toujours la cause de la résolution qu'elle avait prise de se soustraire à tous les regards, et pour un frère dont l'affection était ardente et dévouée, il n'en fallait pas davantage pour que l'entrevue de ces deux

hommes eut des résultats funestes. Ce fut à les prévenir, que la duchesse d'Ussel employa tout ce qu'elle avait d'intelligence dans le cœur et de bonté dans l'esprit. Elle passa toute la nuit à écrire à du Hallier une lettre où toute la conduite de lord Algernon était exposée avec autant d'adresse que de sincérité. Elle montra cet homme si défiant assailli de toutes parts par des témoignages accablants, et luttant pendant quelques heures contre eux comme aurait pu le faire l'amant le plus crédule de la terre. Quant à ce fait en apparence si singulier, de ne pas demander d'éclaircissement aux personnes coupables, elle l'expliqua par le désir délicat de ménager ces mêmes personnes en leur laissant ignorer qu'on les croyait, ou qu'on avait pu les croire capables d'une intrigue vraiment misérable. La lettre de la duchesse était un chef-d'œuvre, et elle y ajouta encore la précaution habile de la faire parvenir

à son adresse, de manière à ce que son arrivée ne précédât la visite de lord Algernon qu'autant qu'il le fallait pour laisser à du Hallier le temps de la lire et de la méditer.

Cette ingénieuse inspiration ne fut pas stérile. Le comte, déjà calmé depuis la veille par le petit billet de madame d'Ussel, revint insensiblement à des idées presque bienveillantes, grâce aux longues explications qu'on lui donnait sur la conduite de celui qu'il considérait naguère comme son plus mortel ennemi. Naturellement jaloux et soupçonneux lui-même, comme toutes les organisations ardentes et passionnées, il n'eut pas trop de peine à comprendre qu'il aurait fallu à lord Algernon une force d'esprit surhumaine pour résister à l'ensemble d'apparences fâcheuses qui avait accompagné le séjour de madame de Candor à Paris, lors de ce voyage mystérieux, dont il ne s'était pas douté, et que la duchesse lui racon-

tait avec tous les détails qu'elle tenait de lord Algernon. « A sa place, pensa-t-il, je sens que j'aurais montré la même défiance, et il ne me semble point impossible non plus que je me fusse refusé à avouer mes griefs. Il y a des injures si graves, qu'on les dévore pour se soustraire à la nécessité de la vengeance terrible qu'elles exigent... Le pauvre homme! qu'il a dû souffrir de ses soupçons, si l'amour qu'il éprouve pour ma sœur est réellement aussi profond que toute sa manière d'agir semble le démontrer! En vérité, après toutes les peines qu'il s'est données pour découvrir la retraite de Jeanne, j'aurais bien mauvaise grâce de lui adresser des reproches, quand sa conscience lui en fait déjà de si cruels. Au surplus, tout dépendra des dispositions dans lesquelles je le trouverai lui-même; et, en définitive, son arrivée à Paris, en ce moment, sera toujours une chose heureuse, car elle nous aidera puissamment à faire cesser les bruits fâ-

cheux que ce misérable Malveaux a mis en circulation. Le retour de Gaspard d'Ernemont est aussi une circonstance bien favorable... Ah ! madame d'Ussel a été bien bonne et bien intelligente amie dans toute cette douloureuse affaire ! Quelle sollicitude ingénieuse se révèle à chaque mot dans cette lettre ! Ah ! l'amitié a autant de grandeur que l'amour dans le cœur de certaines femmes ! »

Ces réflexions et beaucoup d'autres analogues occupèrent l'esprit du comte du Hallier jusqu'au moment où son valet de chambre vint lui annoncer la visite de lord Algernon : les espérances de la duchesse se trouvaient ainsi réalisées.

Du Hallier, en apercevant lord Algernon, se leva et s'avança courtoisement à sa rencontre. Son attitude était digne, mais cette dignité n'avait rien de blessant ; et il était facile de comprendre qu'elle venait de la gravité des circonstances qui réunissaient ces deux hommes

après une longue séparation, et à la suite d'une inimitié dont l'issue avait failli être tragique.

— Mylord, dit du Hallier avec émotion, vous comprenez, j'espère, que je me regarde comme très-heureux que notre entrevue soit si différente de ce qu'elle avait dû être d'abord, alors que je me croyais outragé par vous. Dès hier soir j'ai été instruit par notre amie, madame d'Ussel, de l'erreur dans laquelle nous étions à votre égard ; et ce matin de nouveaux renseignements, venus de la même source, m'ont appris avec quel dévouement vous vous étiez associé à mes douloureuses inquiétudes, et avec quelle ardeur vous aviez désiré y mettre un terme. Recevez donc tous mes remerciements pour votre longue sollicitude. Vous avez à dater d'aujourd'hui des droits indestructibles à ma reconnaisance.

— Monsieur le comte, celui qui a fait le mal doit chercher à le réparer, s'il se respecte lui-

même, répondit lord Algernon ; je ne saurais donc accepter vos remerciements, et je ne puis considérer les expressions de votre gratitude que comme une marque de votre courtoisie, ou comme un encouragement à recommencer bientôt des démarches, malheureusement inutiles jusqu'à présent.

— Mylord, si vous le permettez nous ne traiterons que tout-à-l'heure cette partie délicate de la question. Pour le moment, veuillez prendre la peine de lire cette lettre, que j'ai reçue ce matin de madame d'Ussel, et soyez assez bon pour me dire avec la franchise que je suis en droit d'attendre d'un homme de votre caractère, si tous les faits qu'elle renferme sont exacts. Vous comprenez que ce n'est point la véracité de notre amie que je mets en doute, mais elle peut être loyalement dans l'erreur, et moi j'ai besoin de savoir toute la vérité.

Lord Algernon fit un signe de tête qui témoi-

gnait de l'approbation qu'il donnait à ces paroles, puis il prit la lettre que le comte du Hallier lui tendait, et il se mit à la lire avec une attention dans laquelle semblaient se concentrer toutes ses facultés.

—Les faits contenus dans ces pages sont de la plus rigoureuse exactitude, Monsieur le comte, dit-il après avoir terminé sa lecture ; mais je crois de mon devoir de vous faire connaître que madame d'Ussel ne les a appris que par moi.

— Je les tiens donc pour vrais, Mylord ! repartit le comte avec une vivacité toute chevaleresque. Dieu merci ! je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais suspecté votre sincérité.

— Il n'existe personne dont j'en puisse dire autant, reprit lord Algernon avec l'accent d'une profonde tristesse.

— Je vous plains de toute mon âme, Mylord ; car la vie a dû être bien amère pour vous... Mais pour en revenir au sujet qui nous occupait

tout-à-l'heure, puisque toutes les circonstances rapportées dans cette lettre sont vraies, je dois m'accuser d'avoir été bien injuste envers vous, et dès-lors vous offrir toutes les réparations...

— Arrêtez, Monsieur le comte ! interrompit lord Algernon ; je vous ai garanti l'exactitude des faits, mais je ne saurais vous donner la même assurance relativement à l'appréciation de la conduite que j'ai tenue. Ou Madame la duchesse d'Ussel a entrepris de me justifier contre ses propres convictions, ou elle est dans une complète erreur sur mon compte. Ainsi, pour ne vous citer qu'un exemple, elle attribue à la crainte de vous affliger tous deux le silence que j'ai gardé vis-à-vis d'elle et de vous, au sujet de mes soupçons, et en cela elle se trompe. J'ai eu un motif moins noble pour me taire, ajouta lord Algernon avec fermeté ; il s'agissait tout simplement d'avoir honte d'avouer que j'avais pu être dupe un seul instant des paroles

d'une femme. Voilà la vérité dans toute sa sincère laideur, Monsieur le comte. J'ajouterai que je la dissimulerais moins à vous qu'à tout autre, parce que plus on attache de prix à l'estime d'un homme, et plus on doit se faire scrupule de l'usurper...

— Vous êtes bien sûr, Mylord, de conquérir la mienne en vous y prenant ainsi, interrompit du Hallier, touché de cette noble franchise; mais ne vous exagérez-vous pas vos torts? Les consciences délicates ont parfois de ces erreurs là.

— Non, Monsieur le comte, répondit lord Algernon avec une fierté mélancolique; je n'exagère pas mes torts, je me borne à ne pas chercher à les atténuer, parce qu'il me semble que ce serait une grande faiblesse: il faut savoir être juste pour soi quand on a eu le barbare courage d'être injuste envers les autres. Maintenant je vous dirai, pour ce qui concerne par-

ticulièrement Madame votre sœur, que je ne suis pas non plus aussi excusable que madame d'Ussel veut bien le supposer... Je ne parle pas de mes soupçons : tout autre homme à ma place les aurait eus dans les circonstances où je me suis trouvé ; mais j'aurais dû les exprimer loyalement, provoquer une justification si elle était possible, chercher la vérité enfin, dût cette recherche établir que j'avais été crédule comme un enfant... Mais je n'ai songé qu'à mon amour-propre... c'est-à-dire qu'à ce qu'il y a de plus misérable en nous. Ah ! que doit-elle penser de moi, si mon souvenir n'est pas entièrement et à tout jamais banni de son cœur ?

— Les femmes sont bien ingénieuses à s'expliquer favorablement les actes de ceux pour lesquels elles ont de l'affection, Mylord, et ma sœur a toujours été d'une grande bonté......... qui sait même si de son côté elle ne s'accuse pas aussi d'avoir été trop fière? Entre nous,

elle pouvait bien vous provoquer à parler......, elle le devait peut-être...

— Ne dites pas cela, monsieur le comte! interrompit lord Algernon avec une vivacité qui contrastait avec le calme qu'il avait montré jusqu'alors; si elle eût fait ce que vous dites, je n'aurais jamais voulu la revoir, parce que cette tentative m'eût paru l'abdication de toute dignité, et la fierté indomptable qu'elle a montrée est ma seule consolation, mon unique force aujourd'hui, quoiqu'elle m'ait fait cruellement souffrir.

Du Hallier le regarda avec inquiétude et tristesse, car il y avait, dans les nobles sentiments qu'il exprimait, quelque chose d'exagéré qui les faisait bien plus ressembler aux rêveries d'un cerveau malade qu'aux inspirations d'une âme élevée, suivant naturellement la pente de ses instincts délicats et généreux.

— Vous sentez bien, Mylord, que je suis fort

disposé à excuser ma sœur, qui est une de mes plus grandes affections et un des plus chers intérêts de ma vie : Eh bien ! je persiste à dire qu'elle aurait dû agir autrement qu'elle n'a fait. Au surplus, peu importe : ce n'est pas du passé que nous devons nous occuper...

— Je compte partir dans peu de jours pour la Sicile, monsieur le comte, interrompit lord Algernon ; je ne saurais vivre longtemps dans l'horrible incertitude où je suis.

— Permettez, Mylord : Il me semble qu'il y a une chose plus pressante encore à faire que de mettre un terme à nos inquiétudes, c'est d'étouffer les bruits fâcheux qui circulent, et de les empêcher de se renouveler.... Or, pensez-vous que votre prompt départ ne sèra pas un empêchement à...

— Vous avez raison, interrompit de nouveau lord Algernon ; mais je pourrais acquérir des droits aux démarches que je veux tenter, et

même les avouer hautement. Accordez-moi la main de madame votre sœur, et autorisez-moi à proclamer partout que je suis son fiancé.

— Vous avez un noble cœur, Mylord! s'écria du Hallier en tendant la main à son interlocuteur. Soyez donc mon ami, en attendant que vous deveniez mon frère; et que le monde sache, dès aujourd'hui, les liens qui nous uniront bientôt. O ma pauvre sœur! Dieu veuille maintenant...

— Que nous la retrouvions, n'est-ce pas? et que je puisse la rendre heureuse.

— Vous avez lu effectivement toute ma pensée.

— Je ne vous en veux pas, monsieur le comte.....; mais rassurez-vous, je l'aime tant!

— Verrez-vous madame d'Ussel ce matin? demanda du Hallier après avoir de nouveau tendu la main à lord Algernon, comme pour le remercier de l'espèce d'engagement qu'il ve-

nait de prendre de rendre sa sœur heureuse.

— Je lui ai promis d'aller chez elle à midi.

— Si vous n'avez rien de particulier à lui dire, voulez-vous que je me réunisse à vous ?

— Je n'ai à lui parler que d'*elle*......, de madame de Candor.

— Je vous avais compris : ainsi je puis être présent.

— Cela est même nécessaire, afin que nous nous entendions sur la marche à suivre relativement aux bruits répandus par M. de Malveaux.

— C'est justement à quoi je pensais...; puis, ajouta du Hallier avec plus d'hésitation, madame d'Ussel, qui a tant de tact, qui possède à un si haut degré le sentiment des convenances, qui connaît si parfaitement le monde, nous dira si, même étant proclamé par moi le futur mari de ma sœur, il sera bien que ce soit vous qui alliez la chercher. Voulez-vous qu'il soit

convenu d'avance entre nous que nous nous en rapporterons à sa décision à cet égard, et que ni vous ni moi ne chercherons à l'influencer.

— J'y consens, monsieur le comte, répondit lord Algernon, dont le visage s'était subitement assombri...; cependant je ne vous dissimulerai pas que ce sera un immense sacrifice que je ferai, s'il me faut rester ici à dévorer mes inquiétudes pendant.....

— Mais, Mylord, tout pourra s'arranger; j'irai chercher ma sœur, et vous m'accompagnerez.

La physionomie de lord Algernon se ranima aussi vite qu'elle s'était assombrie, et deux larmes de reconnaissance et d'affection brillèrent dans ses yeux.

VI

Ce fut une profonde et douce satisfaction pour madame d'Ussel, que de voir, quelques heures après, lord Algernon et le comte du Hallier entrer dans son petit salon avec tous les signes les plus évidents d'une parfaite entente. Entre deux hommes de cette nature, l'amitié n'avait pu naître en si peu de temps, mais ils avaient acquis la certitude de ne s'être rendus

coupables d'aucun tort l'un envers l'autre, et leur mutuelle dignité se sentait à l'aise de cette découverte. Du Hallier était en outre heureux de l'idée que sa sœur, par son mariage, allait sortir de la position malheureuse dans laquelle elle était, et, bien qu'il ne fut pas complètement rassuré sur les inconvénients du caractère de son futur beau-frère, il se disait qu'un homme qui avait eu assez d'amour pour une femme pour passer quatre années de sa vie à la chercher, devait avoir dans l'âme des qualités bien supérieures à ses défauts. En un mot, si lord Algernon n'était pas le mari qu'il aurait choisi pour sa sœur, dans des circonstances ordinaires, après tout ce qui était arrivé, il s'estimait heureux de cette solution.

Quant à madame d'Ussel, sa joie fut plus complète en apprenant de la bouche même de du Hallier, en présence de lord Algernon, les résultats de l'entrevue de ses deux amis. Plus

prompte à se livrer à l'espérance, plus confiante en la puissance de l'amour, non-seulement elle ne douta pas qu'il ne fût facile de retrouver madame de Candor et de la déterminer à accorder un pardon généreux à l'homme qui l'avait outragée par ses soupçons, mais encore elle fut convaincue qu'une existence heureuse et paisible serait désormais le partage de son amie. Lord Algernon était l'être le plus défiant qu'elle eût jamais rencontré, il n'y avait guère moyen de se faire illusion à cet égard, et cependant il n'avait pas attendu d'être éclairé par des preuves irrécusables, pour reconnaître ses torts, et chercher à les réparer avec une persévérance et une énergie qui avaient leurs sources, il n'était pas permis d'en douter, dans la plus immense de toutes les passions. Comment croire dès-lors qu'un homme dont le cœur était si ardent et le dévouement si tenace, n'eût pas en lui la force

de réprimer ses mauvais penchants, ou du moins le secret de les faire oublier par la profondeur et la constance de son attachement. La duchesse, à quarante ans, croyait encore aux miracles de l'amour : ce ne sera pas nous qui lui en ferons un reproche.

Elle approuva tout ce qui avait été convenu entre le comte du Hallier et lord Algernon, relativement à la résolution de faire ensemble le voyage de Sicile. Quant au mariage, elle fut d'avis de n'en parler positivement que dans quelques jours, alors qu'on serait parvenu à étouffer les bruits qui avaient couru, ce dont il fallait s'occuper sans le moindre retard. A ce sujet elle dit ce qui s'était passé la veille entre elle et Gaspard d'Ernemont, et elle proposa de confier à ce dernier seul le soin d'exiger de M. de Malveaux la rectification du récit qu'il lui avait fait. Cette sorte de réparation réclamée par un homme qui n'avait pas d'autre intérêt

à l'obtenir que le désir bien naturel de se justifier d'une calomnie qu'on lui prêtait, avait toutes sortes d'avantages qui frappèrent du Hallier et lord Algernon. Ils se rangèrent donc à l'opinion de madame d'Ussel, qui voulut bien se charger de s'entendre avec son cousin le comte d'Ernemont sur ce qu'il y avait à faire pour atteindre le but qu'on se proposait. Le départ pour la Sicile fut remis à huit ou dix jours, et la déclaration du mariage à quarante-huit heures. D'ici là, les deux futurs beaux-frères devaient établir leur intimité en se montrant le plus souvent possible ensemble dans le monde.

Pour commencer à mettre ce plan à exécution, ils convinrent de se réunir à trois heures au club de la rue de Grammont, et de partir de là pour le bois de Boulogne, à cheval : c'était débuter admirablement pour que tout Paris sût deux heures après la grande nouvelle

du retour de lord Algernon, et la nouvelle plus grande encore de son intimité avec le comte du Hallier. On se souvient que ces deux hommes passaient, non sans raison, pour ne pouvoir pas se souffrir.

Au club, où ils se trouvèrent à l'heure convenue, il y avait peu de monde encore, de sorte que leur rencontre n'y produisit que peu de sensation; mais il n'en fut pas de même dès qu'ils eurent atteint la grande allée des Champs-Élysées, où la foule, attirée par une magnifique après-midi de printemps, était déjà considérable. A peine les aperçut-on marchant côte-à-côte au petit pas de leurs chevaux de sang, et causant avec une familiarité tranquille, que tous les yeux se dirigèrent vers eux, et que toutes les langues s'évertuèrent sur ce retour du bel insulaire, et sur sa liaison avec du Hallier, dans un moment où des bruits si singuliers circulaient.

Quelques jeunes gens à la mode vinrent serrer la main de lord Algernon, et échangèrent avec lui quelques-unes de ces phrases banales qu'il est inutile de rapporter ici avec détail pour les faire connaître. *Depuis quand était-il arrivé, quand devait-il repartir, d'où arrivait-il en dernier lieu, on l'avait beaucoup regretté, on était enchanté de le revoir etc., etc.*

Les femmes lui envoyaient du fond de leurs calèches des saluts gracieux, puis elles se disaient qu'il avait sans doute déjà abandonné madame de Candor, et elles n'en étaient pas fâchées, dans l'intérêt de la morale publique, bien entendu.

Mais, dans l'intérêt de la même morale, il ne vint à aucune d'elles l'idée que la méchante histoire de Malveaux, qui circulait depuis la veille au soir, pouvait bien n'être qu'une calomnie.

Parmi les promeneurs en voiture, se trou-

vait encore madame de Chantepie : comme la veille elle avait à son côté son indigne pourvoyeur de médisances, Malveaux.

Ils parlaient justement de madame de Candor, lorsqu'ils furent dépassés par lord Algernon et le comte du Hallier qui saluèrent tous deux la baronne.

— C'est à n'en pas croire ses yeux, dit celle-ci en poussant son voisin du coude. Mais voyez donc dans quelle intimité ils sont, monsieur de Malveaux ! Il n'est pas probable que l'histoire que vous m'avez contée hier soit vraie.

— Tout cela prouve au contraire qu'elle l'est avec les conséquences que j'en ai tirées. M. du Hallier connaît la position de sa sœur et il la tolère.

— Serait-ce possible ?

— Ce n'est même pas douteux, madame la baronne. Remarquez que l'inimitié de ces deux hommes était un fait incontestable il y a quatre

ans ; comment croire qu'elle n'existerait plus sans les circonstances dont nous parlions tout à l'heure ?

— Mais le comte du Hallier passe pour un homme honorable, reprit madame de Chantepie.

— Je n'ai pas dit le contraire. Peut-être en agissant ainsi a-t-il une bonne intention.

— Laquelle ?

— De donner le change à l'opinion publique.

— Comment la saurait-il avertie, puisqu'il y a si peu de temps qu'elle l'est, et comment lord Algernon se serait-il trouvé si à point nommé à Paris pour lui venir en aide dans ces petites combinaisons ?

— Au fait, tout cela me semble bien extraordinaire ; cependant comme le fond de l'histoire est vrai, les détails n'ont pas une grande importance... mais, madame la baronne, continua

Malveaux en penchant son corps hors de la calèche découverte de madame de Chantepie, ces Messieurs marchent au pas, et je les aperçois très près de nous : si vous donniez l'ordre à votre cocher de trotter pendant deux minutes nous arriverions à leur hauteur, et vous pourriez causer avec eux. Vous les connaissez beaucoup tout deux, je crois.

— Vous n'avez jamais que d'excellentes idées, monsieur de Malveaux ! s'écria la baronne. Cette conversation, selon toute apparence, ne nous apprendra rien, mais elle m'amusera beaucoup. Faites-moi le plaisir de dire à mon cocher ce qu'il doit faire.

Malveaux se leva, monta sur le banc de devant de la calèche, et montrant du doigt au cocher les deux cavaliers qui cheminaient à une cinquantaine de pas en avant, il lui dit de les rejoindre au petit trot, puis, quand ce serait fait, de manœuvrer de manière à se

maintenir à leur hauteur, parce que sa maîtresse désirait causer avec eux.

Le cocher exécuta ponctuellement l'ordre qu'on lui donnait, et il arriva si juste, qu'au moment où il ralentissait son attelage, la botte vernie de lord Algernon touchait presque le marchepied de la voiture de madame de Chantepie du côté précisément où la baronne était assise.

Toutefois les deux cavaliers, fort absorbés par l'intérêt de leur conversation, ne se doutèrent *du danger* qui les menaçait qu'en reconnaissant la voix aigre-douce et un peu enrouée de madame de Chantepie.

— Bonjour, monsieur du Hallier, dit-elle ; mais quelle agréable surprise, Mylord ! depuis quand de retour ?

Il ne fallait pas songer à éviter cette rencontre vraiment malheureuse : Lord Algernon et

du Hallier le comprirent, et ils firent bonne contenance.

— Je suis à Paris depuis hier soir seulement, madame, répondit le premier en saluant respectueusement, mais en ayant le soin d'exclure Malveaux de cette politesse ; et je suis charmé de vous rencontrer.

— Moi je commençais à être fort inquiète de vous, reprit madame de Chantepie du ton le plus gracieux : Qu'êtes-vous donc devenu pendant ces quatre années?

— J'ai parcouru toute l'Italie, y compris la Sardaigne et la Sicile que je ne connaissais pas encore ; puis j'ai visité une partie du littoral de l'Espagne, les Baléares, et en dernier lieu Rhodes et Malte.

— Quel magnifique voyage ! dit Malveaux qui aurait beaucoup voulu se mêler à la conversation.

Lord Algernon arrêta sur lui un regard

étonné et dédaigneux, un de ces regards de grand seigneur anglais qui tuent la familiarité la plus impudente du premier coup.

— Et de toutes ces excursions, se hâta d'interrompre madame de Chantepie, avez-vous du moins rapporté au comte du Hallier des nouvelles de sa charmante sœur.

— Non, madame, dit du Hallier; mais j'ai été assez heureux pour pouvoir en donner ce matin à mylord qui veut bien prendre le plus vif intérêt à son sort.

— Ah! j'en suis ravie! et où est-elle maintenant cette chère Jeanne?

— En Sicile, répondit du Hallier.

— Et vous ne l'y avez pas rencontrée? demanda la baronne en s'adressant à lord Algernon.

— Hélas! non, madame! et cela par la plus incroyable des fatalités, car il paraît certain que le hasard m'a conduit à la porte de la maison

qu'elle habite, mais je n'y suis pas entré, bien que j'y aye demandé l'hospitalité pour me mettre à l'abri d'un terrible orage.

Tout cela fut dit avec un naturel et une fermeté dont rien ne peut donner l'idée, et pendant que lord Algernon faisait cette réponse si nette et si sincère à madame de Chantepie, il arrêta à plusieurs reprises un regard fixe et pénétrant sur Malveaux qui chaque fois baissa les yeux.

Lord Algernon et du Hallier, qui avaient compris sans avoir eu besoin de se communiquer leur impression à cet égard, qu'ils feraient une grande gaucherie en évitant madame de Chantepie, sentirent par la même communication secrète de la pensée, qu'ils avaient satisfait au nécessaire, et ayant salué respectueusement la baronne, ils mirent leurs chevaux au galop et s'éloignèrent rapidement.

— J'espère, madame, dit Malveaux, que vous êtes parfaitement édifiée maintenant.

— En vérité, je reste confondue! ces deux hommes, en apparence si fiers, seraient-ils donc vils comme tous...... comme beaucoup d'autres?

— Eh! mon Dieu! il n'est pas permis d'en douter, repartit vivement Malveaux, qui, outre sa méchanceté naturelle, avait à se venger du dédain si peu dissimulé de lord Algernon. Récapitulons un peu ce qui s'est passé : Vous êtes allée hier soir, m'avez-vous dit, conter tout cela à madame d'Ussel ; elle aura averti M. du Hallier que toute cette honteuse intrigue était connue, et lord Algernon étant arrivé sur ces entrefaites, ils se seront mis d'accord tous les trois pour dénaturer les faits sans les nier positivement. Au premier aperçu toute cette combinaison a l'air assez habile, mais en

l'examinant de près il est facile de voir qu'elle montre la corde de tous les côtés.

— Je suis assez de votre avis, mon cher comte ; mais mentir avec cet aplomb quand on fait état de dire toujours la vérité...

— On ne fait jamais état de dire toujours la vérité que pour pouvoir l'altérer plus sûrement, interrompit Malveaux avec plus de bon sens qu'à lui n'appartenait.

— Ce que vous dites-là est assez juste, répondit la baronne. Ah ! voilà madame d'Ussel, continua-t-elle en saluant une femme en costume de cheval qui passait rapidement dans un élégant phaéton. Comme elle a l'air radieux ! certainement ils s'entendent tous les trois !

— Avez-vous vu qui était avec elle? demanda Malveaux en suivant le phaéton des yeux.

— Il me semble que c'est son cousin le

comte Gaspard d'Ernemont : vous m'aviez dit qu'il n'avait fait que traverser Paris.

— Il devait y revenir au bout de très peu de jours, répondit Malveaux avec une légère altération dans la voix, car la rencontre de tous ces personnages envers lesquels il s'était rendu coupable de calomnie à divers degrés, ne laissait pas que de l'inquiéter un peu.

— Voulez-vous maintenant que je vous dépose à la porte Dauphine ?

Pour expliquer le sens de cette question de madame de Chantepie, il est nécessaire de faire savoir à nos lecteurs que la baronne en passant à la porte du comte de Malveaux, pour lui proposer de l'accompagner, comme la veille, dans sa promenade aux Champs-Élysées, avait appris de sa propre bouche qu'il devait monter à cheval avec un de ses amis, et qu'il s'était engagé à se trouver entre quatre heures et quatre heures et demie à la porte Dauphine qui était

l'entrée élégante du bois. — *Je vous conduirai à votre rendez-vous,* avait dit alors madame de Chantepie; et Malveaux, qui accordait une préférence marquée au *confortable* balancement gratis d'une belle et bonne voiture de maître, sur le cahotage à quarante sous par heure d'un ignoble cabriolet de régie, Malveaux, disons-nous, avait accepté avec empressement l'offre gracieuse de la baronne, qui s'était engagée en outre à le reprendre à la même place un peu avant six heures.

A l'époque dont nous parlons, mai 1838, la porte Dauphine était le point de réunion de toutes les cavalcades à la mode qui partaient ensuite de là pour se lancer comme des bandes de ramiers dans toutes les directions du bois. A deux heures, on voyait d'abord arriver des grooms conduisant des chevaux chaudement et richement *vêtus* de couvertures à coins armoiriés; plus tard se succédaient sans interrup-

tion les calèches, les phaétons, les tilburys, et les cavaliers célibataires, qui n'ayant pas de femmes à conduire, se refusaient l'élégance de se rendre au bois en voiture. On se reconnaissait, on se cherchait, on échangeait des poignées de mains, on se demandait du feu pour les cigares, et ce n'était pas le moment le moins gai et le moins agréable de la promenade.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est indispensable de se rappeler qu'avant que M. Thiers ait eu la très heureuse idée de déshonorer le bois de Boulogne sous le prétexte de construire une vingtaine de petites forteresses autour de cette bonne fille de ville de Paris, ce qu'on appelait la porte Dauphine était un vaste rond-point auquel aboutissaient plusieurs larges routes et quelques allées étroites par lesquelles on gagnait l'intérieur du bois. Toutes les cavalcades partaient de là et y revenaient habituellement, quand la pro-

menade était terminée : avant de se séparer on échangeait encore quelques paroles comme on avait fait en se réunissant.

Du Hallier et lord Algernon, qui désiraient beaucoup être seuls, s'étaient dirigés vers la porte Maillot, se réservant de revenir par la porte Dauphine, où ils savaient qu'ils retrouveraient plus tard madame d'Ussel ; ils l'avaient vue passer avec Gaspard d'Ernemont.

Il est six heures moins un quart. De quelque côté que se porte la vue on ne voit que nuages de poussière au milieu desquels tourbillonnent des groupes nombreux de cavaliers et d'amazones. Les valets de pieds qui s'étaient mis à l'abri du soleil chez le marchand de vin gardien du bois, se hâtent de rejoindre les voitures rangées le long des balustrades du rond-point. La calèche de madame de Chantepie est déjà arrivée, et son cocher s'est placé tout à côté du phaéton de madame d'Ussel.

Cette dernière arrive avec le comte Gaspard d'Ernemont; elle met pied à terre, monte dans sa voiture, et se trouve assez près de la baronne pour que celle-ci puisse lui tendre la main.

Elles n'avaient pas échangé trois paroles, que Malveaux, arrivant de son côté, se plaçait auprès de madame de Chantepie.

Au même moment, du Hallier et lord Algernon débouchaient au petit pas d'une des allées étroites et ombreuses qui aboutissaient au rond-point, mais en apercevant la duchesse, madame de Chantepie, le comte de Malveaux et Gaspard d'Ernemont en présence, ils crurent qu'ils feraient mieux de s'arrêter pendant quesques instants, et ils restèrent cachés dans le taillis, fort épais dans cet endroit.

A peine avaient-ils pris cette résolution, qu'ils virent d'Ernemont saluer Malveaux avec hauteur, et qu'ils l'entendirent lui adresser

d'une voix ferme et élevée les paroles suivantes :

— Je suis charmé de vous rencontrer, monsieur, parce que cette rencontre m'évite la peine d'aller vous chercher chez vous, comme j'en avais l'intention.

Madame de Chantepie avait trop de pénétration pour ne pas comprendre la portée de ce début sévère, et comme elle était encore plus lâche que méchante, si elle avait pu jeter l'infortuné Malveaux par-dessus la portière de sa voiture, afin de répudier toute solidarité avec lui, elle n'y eût certes pas manqué.

Elle était de ces gens qui abandonnent volontiers un ami au besoin ; jugez si elle devait être prête à renier impitoyablement un complice.

Mais comme il était impossible, quelqu'envie qu'elle en eut, de bannir Malveaux de sa calèche en ce moment, elle se borna à lui lan-

cer un regard de mépris qui semblait lui dire : « J'aimerais beaucoup mieux être seule ici qu'avec vous. »

Malveaux, à défaut du courage des hommes de cœur qui bravent tout, avait l'intrépidité impudente des lâches qui sont bien décidés à ne se choquer de rien, aussi répondit-il avec un certain calme :

— Puis-je savoir, monsieur, à quoi je dois l'empressement que vous voulez bien me témoigner? Je ne m'en doute pas le moins du monde.

— Ce n'est pas de l'empressement, monsieur, répondit sèchement d'Ernemont; c'est de l'impatience, de la colère, pour parler plus clairement. Vous souvenez-vous de m'avoir rencontré il y a quelques jours au café de Paris.

— C'était un trop heureux hasard pour l'avoir oublié aussi promptement.

— Puisque vous avez si bonne mémoire, monsieur, poursuivit d'Ernemont, vous auriez bien dû rapporter fidèlement les paroles que j'ai eu l'imprudence de prononcer devant vous.

— C'est ce que je crois avoir fait, balbutia Malveaux, et...

— Je suis sûr du contraire, interrompit d'Ernemont. Je vous ai parlé d'une double rencontre que j'ai faite en Sicile l'été dernier, et vous avez répété mon récit avec des commentaires calomnieux contre lesquels je proteste énergiquement.

— Je n'ai pas dit que ces commentaires fussent de vous, monsieur, repartit Malveaux.

— Mais vous l'avez laissé croire, et c'est déjà trop. J'exige de vous, monsieur, que vous déclariez devant ces dames d'abord, puis devant toutes les personnes à l'oreille desquelles l'histoire débitée par vous aurait pu arriver,

que vous êtes seul l'auteur de ce qu'elle contient de calomnieux sur madame la comtesse de Candor.

— Je n'ai rien à déclarer, rien à rétracter, Monsieur, puisque je ne vous ai pas compromis, répliqua Malveaux avec assez de fermeté. Vous m'avez dit avoir rencontré en Sicile, à peu de distance l'une de l'autre, deux personnes qui ont disparu de France en même temps, après s'être beaucoup connues à Paris; et moi j'ai tiré de ce fait qui vous paraît si simple telles conséquences qui m'ont convenu, ainsi...

— Je ne vous ai demandé qu'une chose, Monsieur; c'est de prendre à vous seul la responsabilité de votre mauvaise action. A vous seul, entendez-vous bien? Si j'avais le droit de faire plus, je le ferais certainement, continua-t-il... Mais pardon, Madame, de vous avoir rendue témoin de ce débat, reprit-il encore après quelques secondes de silence, en se tour-

nant vers madame d'Ussel ; ce qui fait que je n'ai pas hésité, c'est qu'il s'agissait d'une personne que vous honorez de votre estime et de votre amitié.

Madame d'Ussel allait répondre, mais elle en fut empêchée par l'arrivée de deux nouveaux personnages qui venaient évidemment jouer leur rôle dans cette scène : c'étaient le comte du Hallier et lord Algernon ; ils débouchaient de la petite allée après avoir tout entendu.

Lord Algernon marchait le premier. Il fit approcher son cheval du phaëton de madame d'Ussel, et, tendant la main à Gaspard d'Ernemont, il lui dit :

— Il me reste à finir ce que vous avez si noblement commencé, monsieur le comte. Vous repoussez toute participation aux interprétations calomnieuses de Monsieur, et moi je leur donne un éclatant démenti : je n'ai pas vu madame de Candor en Sicile, et je ne sais que de-

puis hier soir qu'elle habitait ce pays quand je l'ai traversé.

Madame d'Ussel adressa un salut froid et poli à la baronne, puis elle fit un signe à son cocher qui avait les yeux fixés sur elle, et le phaëton s'éloigna rapidement, suivi par lord Algernon et le comte du Hallier.

— Excusez-moi, monsieur de Malveaux, si je ne vous ramène pas jusqu'à Paris. Je viens de me rappeler que j'ai une visite à faire près de la barrière de l'Étoile; vous permettrez donc que je vous dépose là.

Une visite... Il était six heures et demie, c'est-à-dire l'heure à laquelle tout le monde dîne. Il était donc bien difficile à Malveaux de ne pas comprendre que madame de Chantepie ne se souciait pas de se montrer avec lui dans la grande avenue des Champs-Elysées et dans les rues aristocratiques du faubourg Saint-Honoré qu'elle habitait. Malveaux prit son parti en

brave, et il mit pied à terre immédiatement.

Le soir même, il se présenta chez madame de Chantepie ; on lui dit que madame la baronne ne recevait pas : il y avait cependant cinq ou six voitures à sa porte.

Malveaux se consola de ce nouvel échec en allant dans cinq ou six maisons où il raconta l'histoire du testament olographe fait par un homme paralysé des deux mains depuis cinq ans : il va sans dire que l'histoire et le narrateur eurent le plus grand succès.

VII

Le retour imprévu de lord Algernon, son intimité avec du Hallier, et l'altercation de Gaspard d'Ernemont avec Malveaux furent l'évènement du jour, c'est-à-dire du lendemain, et dès le soir même on ne parla que de cela dans les principaux salons de Paris.

Le matin on s'entretenait de l'enlèvement de madame de Candor et de la complicité de son

frère, comme d'une chose certaine dont il n'était pas permis de douter ; après le dîner, l'affaire avait changé de face. Lord Algernon était un amant constant, délicat, longtemps malheureux, dont la passion, méconnue pendant plusieurs années, avait enfin touché le cœur de la belle veuve ; quant à du Hallier, c'était un digne et fier gentilhomme, un frère dévoué et généreux qui n'eût jamais toléré la moindre atteinte portée à la réputation d'une sœur qu'il aimait comme son enfant.

Le monde, en modifiant aussi vite une opinion désavantageuse sur le compte de trois personnes parfaitement honorables, était-il animé d'un véritable desir de réparation, fondé sur le sentiment de son injustice? Point. Le matin, il avait accablé de sa sévérité et de son mépris une femme malheureuse et un homme qui n'était pas là pour se défendre ; le soir, il n'avait pas assez de tolérance et d'admiration pour madame

de Candor, qui serait probablement mariée bientôt à lord Algernon, l'un des plus riches grands seigneurs de l'Angleterre. Comment mal parler de deux personnes qui allaient sans doute revenir promptement habiter Paris avec un million de revenus, donner des fêtes, des concerts, en un mot avoir une de ces maisons où l'on veut pouvoir se montrer, n'importe à quel prix. Intérieurement chacun pensait peut-être que l'histoire scandaleuse colportée par Malveaux était vraie; mais personne n'eût osé en convenir, et toutes les sympathies étaient accordées à ce mariage dont on ne doutait plus, bien que ceux qui seuls pouvaient en être sûrs n'en eussent pas parlé encore.

Après leur promenade au bois de Boulogne, lord Algernon avait dîné au club avec du Hallier, et le soir ils s'étaient rendus au spectacle, où ils rejoignirent madame d'Ussel dans sa loge.

Dans les entr'actes, les deux futurs beaux-

frères sortirent pour aller faire quelques visites dans la salle, et pendant leur absence plusieurs personnes vinrent les remplacer auprès de la duchesse. Il va sans dire qu'on ne lui parla que de l'odieuse histoire inventée par Malveaux, de la leçon méritée qu'il avait reçue, et du mariage probable, certain même, de l'intéressante madame de Candor, de cette femme si digne dans son malheur, avec le spirituel et élégant lord Algernon.

Sur ce dernier point, madame d'Ussel fut d'une adresse extrême; elle répondit qu'elle ne croyait pas qu'il fût question du mariage, mais elle le fit en termes qui prouvaient clairement qu'elle le considérait comme une chose tout-à-fait décidée. Serrée de plus près par une personne plus tenace et plus indiscrète que les autres, elle eut l'air de se couper dans ses réponses, et elle feignit ensuite de regretter d'en avoir trop dit; enfin, elle manœuvra si bien

qu'elle laissa chacun convaincue que la comtesse de Candor serait bientôt lady Algernon, et cependant elle ne voulut jamais convenir qu'elle eut reçu la plus petite confidence, ou qu'elle eut conçu quelques soupçons fondés à cet égard.

Le lendemain dans la journée, quelques-uns des amis les plus intimes de du Hallier vinrent lui adresser leurs félicitations sur un évènement qui devait le combler de joie. Il feignit d'abord de ne pas savoir ce qu'ils voulaient dire, et quand, questionnés par lui, ils se furent expliqués plus nettement, il les remercia de leur intérêt, ajouta que ce serait à coup sûr une magnifique affaire pour sa sœur, que ce mariage ; qu'il le désirait vivement, et croyait que lord Algernon était dans les mêmes sentiments; mais que madame de Candor ne s'était point encore expliquée ; qu'elle était en définitive maîtresse de ses actions, et qu'il ne pouvait accepter leurs compliments que comme des

vœux qui sans doute lui porteraient bonheur.

—Enfin si l'on me parle de ce mariage, puis-je dire qu'il se fera? demanda le marquis de Salnove, cousin germain de du Hallier.

— Tu le peux à tes risques et périls, répondit le comte en riant; et si je te démens, je tâcherai que ce ne soit pas d'une façon trop désagréable pour toi.

Ces paroles furent considérées par le marquis de Salnove, comme une autorisation sans réserve de dire partout que l'affaire était conclue, et il se hâta d'en user largement, en racontant qu'il était chargé de la manière la plus spéciale de déclarer partout que sa cousine épouserait sous peu de mois lord Algernon.

Celui-ci fut moins positif avec les gens qui l'interrogèrent sur le même sujet. Ce n'est pas qu'il y eut la moindre incertitude dans ses résolutions, mais il était de ces hommes qui croient amoindrir leur bonheur en soulevant le voile

qui le dérobe aux regards du vulgaire; seulement s'il n'avoua rien, il eut grand soin de ne pas cacher qu'il considérerait comme le plus heureux des hommes celui à qui madame de Candor voudrait bien accorder sa main, et qu'il donnerait tout au monde pour se sentir digne de cette faveur, malheureusement trop au-dessus de ses faibles mérites.

Cette innocente comédie eut un terme quelques jours après, car le comte du Hallier ayant annoncé son prochain départ pour la Sicile en compagnie de lord Algernon, il dit positivement alors qu'ils allaient chercher la comtesse de Candor, qui aurait probablement changé de nom quand ils reviendraient tous à Paris.

En même temps on apprit que lord Algernon venait d'acheter au prix de huit cent mille francs un des plus beaux hôtels de la rue Saint-Dominique, et qu'il y avait mis sur-le-champ un grand nombre d'ouvriers sous la direction d'un des

plus célèbres architectes de Paris. On sut aussi que la duchesse d'Ussel et le comte du Hallier avaient été appelés à donner leur avis sur les embellissements et les changements de distribution à faire à la nouvelle maison de lord Algernon, qui n'avait du reste pas cessé d'habiter son hermitage du boulevard des Invalides.

Nous aurions bien mal esquissé le caractère de madame de Chantepie si nos lecteurs ne prévoyaient pas qu'elle avait dû, depuis quelque jour remuer ciel et terre, comme on dit vulgairement, pour dissiper les justes préventions que sa conduite plus qu'équivoque au sujet de madame de Candor, avait fait naître dans l'esprit de madame d'Ussel et de ses deux amis. Elle avait d'abord sacrifié Malveaux de la façon la plus éclatante, en le jetant pour ainsi dire hors de sa voiture, et en lui fermant sa porte le soir même, en ayant soin de dire aux personnes qui étaient chez elle, qu'elle ne recevrait jamais un

homme qui avait calomnié de la façon la plus indigne la fille de son amie madame de Navaillac, et des gens aussi recommandables que lord Algernon et le comte du Hallier. Puis lorsque la nouvelle du mariage avait pris quelque consistance, la baronne s'était hâtée de courir chez madame d'Ussel, et là, la voix émue, l'œil humide d'une larme laborieusement pompée, elle avait employé tout son esprit, toute sa ruse, toute sa fausseté à persuader à la duchesse qu'après elle, bien entendu, personne ne devait éprouver plus de joie qu'elle n'en ressentait de la brillante destinée qui attendait cette chère et pauvre Jeanne. Avant cette visite elle avait écrit à du Hallier pour lui faire son compliment, et à lord Algernon pour le prier de venir le recevoir de vive voix. Aucune de ces démarches n'avait réussi. Madame d'Ussel avait accueilli avec une politesse glaciale, les protestations et les explications de madame de Chantepie ; du Hallier

l'avait remerciée par un billet très sec de l'intérêt qu'elle voulait bien prendre à sa sœur, et lord Algernon s'était borné à lui écrire à la troisième personne, que la brièveté de son séjour à Paris et la multiplicité de ses affaires ne lui permettaient pas de se rendre à ses ordres : il ne soufflait pas un mot de son mariage.

Ce triple échec, en enlevant à la baronne tout espoir de rétablir sa position vis à-vis de trois personnes dont l'influence déjà grande dans la société allait sans doute grandir encore, la jeta dans une colère sourde mais terrible qui se transforma bientôt en désir de vengeance. Elle avait plus d'une fois, pour des motifs moins graves et surtout moins personnels, rompu des mariages plus avancés, et elle prit la résolution de se précipiter à la traverse de celui-là. Elle sentit que si elle le faisait ostensiblement elle ne réussirait pas, mais elle entrevit la possibilité d'associer à ses projets un esprit méchant et ir-

rité comme le sien. Malveaux, qui ne s'était pas trouvé le courage d'exiger la réparation des offenses qu'il avait reçues de d'Ernemont et de lord Algernon, devait avoir comme elle la rage dans le cœur, et le besoin de faire souffrir ceux qui l'avaient outragé. La difficulté était de le rappeler, ou du moins de le déterminer à revenir après l'avoir éconduit avec si peu de ménagements : mais à cet égard madame de Chantepie n'était pas très inquiète. D'une part elle pensa qu'il lui serait facile de faire comprendre à Malveaux qu'elle n'avait pas eu l'intention de rompre avec lui; de l'autre elle supposa qu'alors même qu'il ne lui resterait aucun doute à cet égard, il aurait assez peu de dignité pour tout oublier à la première avance qu'elle lui ferait. Cette dernière réflexion la détermina à agir sans retard, et prenant aussitôt une plume elle écrivit avec l'activité qu'elle mettait toujours à nuire aux gens qu'elle n'aimait pas et même

aux gens qu'elle prétendait aimer, le billet que nous transcrivons ici.

« Que devenez-vous, mon cher comte ? Voilà au moins quatre ou cinq jours que je n'ai entendu parler de vous, et je trouve cela bien long, je ne vous le cache pas. Si c'est de la coquetterie, je suis assez vaniteuse pour vous en savoir bon gré ; si c'est de l'oubli, j'ai assez de générosité pour vous pardonner ; mais que ce soit l'une ou l'autre je veux absolument vous revoir promptement. Ma fille et mon gendre passent la journée à Versailles ; pourquoi ne profiteriez-vous de cette bonne occasion pour venir dîner en tête-à-tête avec moi ? cela me compromettra, je le sais, j'y compte même, mais ce n'est pas trop payer une soirée avec vous que de l'acheter au prix de ma réputation : je ne veux pas de réponse : je vous attends.

Mille amitiés,

Baronne de C..

P. S. J'ai bien regretté l'autre soir de manquer votre visite. Je n'étais pas la maîtresse chez moi. On m'avait demandé mon salon pour une lecture, et l'auteur avait exigé que ma porte fût fermée pour tout le monde à l'exception des personnes qu'il devait amener avec lui. Je me suis vengée en trouvant son œuvre détestable. J'espère, mon cher comte, que vous ne m'en voulez pas ; mais le moyen de me le prouver, c'est de venir me le dire de vive voix. Au revoir donc.

Madame de Chantepie donna cette lettre à un des gens de sa fille, car elle n'avait pas de gens à elle, et elle recommanda à cet homme de ne la remettre qu'à M. de Malveaux lui-même, et par conséquent de l'attendre s'il était sorti. Elle voulait une réponse verbale, ne fût-ce qu'un oui ou un non.

Tout alla au gré de ses souhaits. Malveaux était chez lui, et il fit répondre qu'il remerciait

beaucoup madame la baronne, et qu'il aurait l'honneur de se rendre à sa gracieuse invitation.

A six heures précises il arriva. Sa figure était souriante, ses manières annonçaient le plus aimable empressement et la plus vive gratitude ; en outre, les premières paroles qu'il prononça démontrèrent à la baronne qu'il ne conservait aucune rancune de ce qui s'était passé, soit qu'il ne l'eût pas senti, soit qu'il n'eût pas cru à une intention positive de le mortifier.

— Mais quelle mouche vous a piqué ? demanda la baronne, tout-à-fait rassurée par la physionomie avenante de cet homme qu'elle croyait avoir mortellement offensé.

— J'ai eu beaucoup d'occupation tous ces jours-ci, répondit Malveaux en lui baisant la main avec toutes les démonstrations d'un tendre respect ; mais j'étais bien décidé à ne pas lais-

ser passer cette journée sans vous voir, quand votre aimable billet m'est parvenu.

— Vous appelez occupations des engagements, des visites à faire à de belles dames... tout le monde veut vous avoir, et les pauvres vieilles femmes comme moi sont sacrifiées. Au surplus comme c'est le seul inconvénient que je vous connaisse, je vous le passe volontiers. Prenez ce fauteuil, et réparez vos torts en étant plus aimable encore que de coutume si c'est possible.

Tout cela fut débité par madame de Chantepie avec un abandon affectueux qui ressemblait à la grâce jointe à la bonhomie. Malveaux était enchanté, car rien ne le flattait autant que de s'entendre dire qu'il était recherché, parce que ç'avait été le rêve de toute sa vie, le plus opiniâtre de ses désirs, le but constant de ses efforts : il serait revenu chez la baronne au moindre signe, l'eût-elle mis à la porte comme

un laquais, ce qu'elle avait, du reste, fait à peu près.

Il baisa donc de nouveau la main de la baronne, et cette fois ce fut en mêlant de la passion à sa tendresse et à son respect.

— Je vous ai rendu bien malgré moi témoin, l'autre jour, d'une scène bien désagréable, dit-il à madame de Chantepie, après quelques questions banales sur sa santé.

— Elle l'a été surtout pour M. d'Ernemont qui a oublié de la manière la plus choquante ce qu'il devait à une femme de mon âge. Quelle bonne leçon vous lui avez donnée par votre modération ! mais il ne l'aura pas comprise...

— J'ai eu soin de la compléter le lendemain, de manière à la rendre plus intelligible : il m'a fait des excuses.

— J'avais prévu que les choses se passeraient ainsi, et je vous ai su bien bon gré de

vous être contenu en ma présence comme vous l'avez fait.

— Avez-vous deviné que cette affaire était un coup monté, un véritable guet-apens? demanda Malveaux.

— Effectivement, répondit avec vivacité la baronne, tous ces intéressés se trouvant là comme à point nommé pour se soutenir, annoncent la préméditation.

— Je suis remonté à la source de cette singulière coïncidence, et j'ai fait les découvertes les plus curieuses.

— Comme quoi, par exemple?

— Vous savez que le père de Gaspard d'Ernemont est d'une avarice sordide : il passe pour le troisième avare de France, comme le marquis d'A... est le second.

La baronne sourit : elle venait de deviner le premier.

Malveaux reprit :

— Le vieux d'Ernemont donne donc très peu d'argent à son fils qui a fait des dettes.

— Mais, mon cher comte, je ne vois pas quels rapports...

— Ayez un peu de patience, Madame, interrompit Malveaux qui avait la manie de conter lentement pour mieux préparer ses effets de scène. Gaspard ayant des dettes, et son père ne voulant pas lui donner d'argent pour les payer, il est allé confier ses douleurs à madame d'Ussel.....

— Qui lui a prêté la somme dont il avait besoin, interrompit à son tour madame de Chantepie : c'est toujours comme cela que finissent les femmes sensibles dont la beauté s'en va. Jeunes, elles empruntent et ne rendent point, vieilles, elles prêtent et ne se font point rendre..... Cette pauvre duchesse! elle arrivera bientôt à l'âge où elle ne fera plus ni l'un ni l'autre.

Malveaux et la baronne s'amusèrent pendant quelques instants de cette réflexion, puis le premier continua en ces termes :

— Non, Madame ; la duchesse ne prêta rien, mais elle dit à d'Ernemont qu'elle avait un ami qui s'estimerait fort heureux de l'obliger, et elle lui nomma lord Algernon, arrivé la veille à Paris. Seulement elle donna à entendre que l'opulent étranger mettrait une condition au service qu'on réclamait de lui, et que cette condition serait d'expliquer, comme il le ferait lui-même, certaine rencontre en Sicile que vous savez.

— Je comprends ! je comprends ! s'écria la baronne. En vérité, on n'est pas plus méprisable que tout ce monde-là. Ah ! ils sont bien faits les uns pour les autres. Mais comment avez-vous eu tous ces détails sur une affaire qui a dû nécessairement se traiter avec le plus profond mystère ?

— Le hasard, madame la baronne! Répondit Malveaux avec emphase ; le hasard et rien de plus. J'ai le même banquier que lord Algernon, et j'ai appris hier du caissier de la maison qu'on avait payé le matin même un billet de trente mille francs, souscrit par mylord à l'ordre de M. le comte d'Ernemont.

— C'est un prêt évidemment, dit madame de Chantepie, et on ne peut l'expliquer que par les motifs dont vous me parliez tout-à-l'heure. Maintenant je crois au mariage dont j'avais douté jusqu'à présent, continua-t-elle. Lord Algernon ne peut avoir d'autre raison de réhabiliter une femme qù'il a déshonorée que le désir de l'épouser.

— Et cependant il ne l'épousera pas, dit Malveaux en baissant la voix comme s'il craignait le voisinage de quelque oreille dont il ne voudrait pas être entendu.

— Comment il ne l'épousera pas ! fit la ba-

ronne en rapprochant son fauteuil de celui de Malveaux; mais le mariage qu'on niait d'abord est officiellement annoncé depuis vingt-quatre heures : les deux futurs beaux-frères partiront ensemble mercredi prochain pour la Sicile.

— Où ils ne trouveront plus la belle veuve.

— Quelle nouvelle histoire me faites-vous encore là, mon cher comte?

— Je vous dis la vérité, Madame : la vérité appuyée sur des preuves irrécusables..... Madame de Candor n'est plus en Sicile depuis plusieurs mois.

— Et lord Algernon l'ignore?

— Il ignore ma foi bien d'autres choses. On dirait qu'il joue dans toute son étendue son rôle de mari d'avance.

— Écoutez, monsieur de Malveaux, répondit la baronne avec une vivacité caressante, si vous avez un peu d'amitié pour moi, dites-moi tout

ce que vous savez. Depuis que *ces gens-là* ont été si indignes pour vous, je les ai en horreur, et je voudrais leur faire tout le mal imaginable.

— Vous êtes d'une adorable bonté, Madame ! s'écria Malveaux, très flatté de la chaleur avec laquelle madame de Chantepie épousait sa querelle. Eh bien ! lisez cette lettre : elle est de mon meilleur ami, d'un homme en qui j'ai toute confiance et qui le mérite : c'est notre consul général à Livourne.

Madame de Chantepie prit la lettre, elle en examina soigneusement le timbre et le cachet, puis elle se mit à la lire avec attention.

D'abord sa figure ne changea pas, mais quand elle eut tourné la première page et parcouru une partie de la seconde, ses petits yeux étincelèrent d'une malice féroce, une de ses joues pâles se colora d'une rougeur fièvreuse, et un sourire diabolique vint se poser sur sa bouche édentée.

— Ah! les pauvres gens! dit-elle en rendant la lettre au comte de Malveaux : comme ils seraient à plaindre s'ils étaient dignes de pitié.

—Convenez que cette histoire est délicieuse, après tout le bruit qu'on a fait depuis quelques jours pour établir que cette vertu farouche était hors de toute atteinte.

— Comme ils vont être étonnés en arrivant en Sicile!

— Et mystifiés quand ils découvriront le *pot aux roses* à Livourne.

— Il serait presque charitable de leur épargner ce voyage, reprit madame de Chantepie qui rêvait déjà aux moyens de procéder sans retard à l'exécution de ses projets de vengeance. A votre place, je leur communiquerais cette lettre.

— Je ne veux plus avoir affaire à eux, répondit Malveaux, dont le sang se glaça à la

seule pensée d'affronter la colère de du Hallier et le dédain de lord Algernon. Ma foi, qu'ils s'arrangent comme ils pourront. Je suis bien décidé à ne me plus mêler de ce qui les regarde.

— S'ils vont là-bas, quoi qu'ils découvrent, ils n'en conviendront jamais, et ils se borneront à dire que madame de Candor n'a pu se décider à enchaîner une seconde fois sa liberté. Ils ont été fort mal pour vous, vous trouvez une excellente occasion de les en punir, au nom du ciel, ne la laissez pas échapper.

— Je suis convaincu qu'en ne les avertissant pas, je leur nuis bien davantage.

— On pourrait du moins avertir le public...

— Qui ne croira rien en ce moment qu'il est à leurs genoux. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela, madame la baronne, et je pense que le mieux est de les laisser partir.

— Ne pourrait-on pas du moins, ajouta la baronne, jeter entre eux une pomme de dis-

corde pour les empêcher de s'ennuyer pendant le voyage.

— Pour ceci c'est différent, je crois que ce serait facile ; mais je ne veux pas m'en mêler...

En ce moment on vint annoncer à la baronne qu'elle était servie.

Elle se leva, prit le bras de Malveaux, et tous deux passèrent dans la salle à manger.

Ils consacrèrent le reste de la soirée, qui se prolongea jusqu'à minuit passé, à dire du mal de tout le monde, en commençant, comme toujours, par leurs meilleurs amis.

Au moment de se séparer, madame de Chantepie dit à Malveaux :

— Vous ne voulez donc pas me confier cette lettre ?

— C'est impossible, madame la baronne ; mais croyez que je regrette vivement d'être obligé...

— On tâchera de s'en passer... A bientôt, j'espère, mon cher comte.

Après le départ de Malveaux, madame de Chantepie ne se retira pas immédiatement dans sa chambre à coucher. Sans quitter le coin du feu de son salon, elle écrivit quelques lettres qu'elle mit elle-même à la poste le lendemain matin en allant à la messe, ce qu'elle faisait assez habituellement.

Ce jour-là, vers midi, lord Algernon reçut un petit billet sans signature, ainsi conçu :

« Mylord, la personne que vous allez chercher en Sicile habite maintenant Livourne dans une petite maison du faubourg de Monte-Nero. Il vous sera facile de la découvrir dans la nouvelle retraite qu'elle a choisie, *mais on vous avertit charitablement que vous ne l'y trouverez pas seule.*

VIII

Si le billet anonyme reçu par lord Algernon n'eut pas le pouvoir d'ébranler de nouveau sa confiance, et de jeter l'incertitude dans ses résolutions, il ne lui en causa pas moins une profonde douleur et une violente colère. Oubliant à quel point il avait été soupçonneux lui-même, et avec quelle promptitude il s'était mis à outrager par les doutes les plus cruels

la femme qu'il aimait, il ne pouvait supporter la pensée qu'il existât un être assez audacieux pour oser faire ce qu'il avait osé se permettre, et il regardait comme une offense personnelle l'insinuation perfide qui terminait les quelques lignes qu'on lui adressait, sans doute dans l'espoir de troubler son esprit, et de l'amener à blesser le comte du Hallier, en lui montrant moins d'empressement à réaliser les projets qu'ils devaient exécuter en commun.

A l'irritation douloureuse qu'il ressentit, se joignirent bientôt le désir ardent de découvrir l'auteur de la nouvelle persécution dirigée plus encore contre madame de Candor que contre lui-même, et la résolution d'en tirer une éclatante vengeance s'il parvenait à cette découverte.

Ses soupçons se portèrent d'abord sur madame de Chantepie et sur le comte de Malveaux. Il se souvenait de la malveillance achar-

née de la première, et il reconnaissait avec son équité ordinaire, que le second pouvait se croire le droit de lui faire le plus de mal possible, en représailles de l'humiliation publique qu'il lui avait fait subir quelques jours auparavant.

Puis, il se dit :

— Dans tout cela il y a peut-être du vrai et du faux... ainsi il ne serait point impossible que madame de Candor fût venue s'établir à Livourne pour la santé ou l'éducation de sa fille. Mais comme c'est infâme de chercher à tirer parti d'une circonstance aussi naturelle !

Et quoique lord Algernon fit cette réflexion sans arrière-pensée, il tomba dans une rêverie pénible après l'avoir faite.

— Que sera-ce donc, reprit-il après quelques instants d'une méditation silencieuse ; que sera-ce donc quand je serai marié et que je vivrai au milieu de ce monde lâche et mé-

chant? s'il cherche à me troubler dans mes espérances, il cherchera avec bien plus d'acharnement encore à m'inquiéter dans mon bonheur!

— Je mépriserai ses calomnies, je le sais... j'en suis sûr... mais la société fera-t-elle comme moi? j'aurai beau avoir l'air heureux, calme, confiant, ne me comptera-t-elle pas au nombre de ces maris qui ajoutent le ridicule de leur sécurité à celui de leur infortune?

— Eh bien! je vivrai dans la solitude... je suis certain que ma femme y consentira avec joie.

— Oui... mais ceux qui se moqueraient de ma sécurité ne regarderont-ils pas cette précaution comme une preuve que leurs calomnies ne sont que des médisances?

Et lord Algernon passa à plusieurs reprises ses mains sur son front comme s'il voulait en

chasser une pensée d'une douloureuse importunité.

Puis il se leva brusquement de son siége, et courut à un immense bureau chargé de papiers, qui occupait une des extrémités de sa bibliothèque où il se tenait en ce moment.

Il chercha avec une vivacité fiévreuse parmi une masse de lettres et de billets épars devant lui, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une petite enveloppe dont il s'empara avec empressement: C'était la lettre de félicitations qu'il avait reçue, quelques jours auparavant, de madame de Chantepie.

Il l'ouvrit avec précipitation, et il en compara l'écriture avec celle du billet anonyme qu'il tenait toujours froissé dans sa main contractée par la colère.

Il n'y avait aucun rapport ni dans la forme des caractères, ni dans la qualité du papier, ni même dans la nuance de l'encre.

— Ce n'est pas elle, se dit-il à lui-même... j'en suis bien aise... Quelle vengeance aurais-je pu tirer d'une vieille femme déconsidérée? Tuer son gendre... que lui importerait? sa fille n'en serait pas moins une riche veuve... et qui sait même si en agissant ainsi je n'irais pas au devant d'un de ses secrets désirs? Les belles-mères ont parfois de ces haines féroces, qu'elles ne dissimulent que parce qu'elles les sentent impuissantes à se satisfaire elles-mêmes.

— Si ce n'est pas elle, ce sera ce misérable comte de Malveaux! Quelle punition peut-on infliger à celui-là? un lâche qui supporte tous les outrages...

Et lord Algernon se remit à comparer de nouveau les écritures des deux billets, mais cette fois machinalement: son esprit flottait dans le doute.

Il eut été plus ferme peut-être dans ses premiers soupçons s'il avait su que la baronne

passait pour avoir eu le talent de faire écrire un paralytique.

Pendant ce labeur de son esprit ses traits s'étaient altérés, et sa physionomie avait perdu la sérénité douce et fière qu'elle exprimait depuis quelques jours.

Ses yeux tombèrent par hasard sur une glace, et ce changement si subit, qui le frappa, lui révéla toute l'anxiété à laquelle son âme était en proie.

Le doute l'avait déjà ravagée, et cependant il ne s'était pas encore aperçu de sa présence au fond de sa pensée.

Tout-à-coup il se rappela qu'il avait promis, la veille au soir, à madame d'Ussel d'aller chez elle le lendemain vers deux heures, pour lui remettre le manuscrit contenant le récit de ses impressions pendant son séjour en Italie.

Le souvenir de cet engagement acheva de le consterner. Le moment de le remplir appro-

chait, et il se demandait avec un trouble rempli d'anxiété quelle conduite il lui faudrait tenir en présence d'une femme pénétrante, qui avait le secret de toutes les faiblesses de son caractère, et avec laquelle la dissimulation était impossible et la franchise périlleuse.

Devait-il lui montrer ce fatal billet?

Ce parti était le plus sage, mais en le prenant il était de toute nécessité de paraître mépriser cette lâche délation.

— J'en aurai la force! se dit résolument lord Algernon : je le puis... je le dois...

Et il mit les deux billets dans sa poche.

Puis il ouvrit un des tiroirs de son bureau, en tira un rouleau de papier scellé par plusieurs cachets de cire, et ayant pris son chapeau il s'achemina vers la rue de Varennes.

La duchesse, qui l'attendait, était seule. Elle l'accueillit avec un sourire affectueux et rayonnant.

Comme la journée était chaude, le petit salon de madame d'Ussel était hermétiquement fermé, de sorte qu'elle ne put remarquer d'abord l'altération de la physionomie de lord Algernon.

— Je vous apporte ce que je vous ai promis, madame la duchesse, dit-il en déposant son rouleau de papier sur la table à ouvrage de madame d'Ussel.

— Mon Dieu, mylord, que vous est-il arrivé? s'écria-t-elle : Votre voix est d'une tristesse qui me rappelle *nos* plus mauvais jours!

— Je suis effectivement bien triste, et vous le serez comme moi, j'en suis sûr, répondit lord Algernon en serrant la main que la duchesse lui tendait avec un mouvement rempli de sympathie.

— Auriez-vous reçu quelque fâcheuse nouvelle?

— Non, mais on s'acharne encore à poursui-

vre par la plus haineuse calomnie celle que nous aimons.

— Quelle infamie allez-vous m'apprendre à votre tour? de grâce parlez vite! je suis d'une inquiétude mortelle.

— Voulez-vous me permettre de tirer ces rideaux et d'ouvrir ce volet.

— Tout ce que vous voudrez! repartit vivement madame d'Ussel, dont la voix trahissait aussi un grand trouble de cœur et d'esprit.

Lord Algernon alla à la fenêtre, puis quand il eut donné un peu de clarté à l'appartement, il revint auprès de la duchesse, et il lui remit les deux billets qu'il avait apportés.

— C'est encore cette méchante femme, dit-elle en parcourant rapidement des yeux le premier billet; mais je ne vois rien là qui puisse vous...

— Lisez l'autre, interrompit lord Algernon.

— Quelle infamie! s'écria madame d'Ussel.

J'avais bien raison de me servir de ce mot tout à l'heure. J'espère, mylord, que vous méprisez comme elle le mérite et comme vous le devez cette lâche attaque?

Et en prononçant ces paroles énergiques, elle arrêta sur lord Algernon un regard d'une pénétration qui n'était pas précisément soupçonneuse, mais qui était inquiète.

— Oui, madame la duchesse, je la méprise! répondit lord Algernon avec assez de fermeté; mais je voudrais en connaitre l'auteur pour lui faire sentir le poids de ma colère et de mon indignation.

— Ce serait lui faire bien de l'honneur, repartit madame d'Ussel avec plus de calme. Puis vous savez comme moi que ces sortes de choses ne se découvrent jamais parce qu'on les fait toujours sans complice. Une lettre anonyme est un crime honteux et bas dont on ne confie le secret à personne. C'est l'envie jetée mysté-

rieusement dans la boite de la petite poste, et l'envie est le plus hypocrite de tous les vices... Souponnçez-vous donc madame de Chantepie, que vous m'apportez un billet d'elle, sans doute pour le comparer à cet ignoble chiffon? poursuivit la duchesse.

— Je conviens que si c'est d'abord elle que j'ai soupçonnée, à présent je suis dans le doute.

— Elle est capable de bien des vilaines choses; mais ceci est le fait d'une femme de chambre mise à la porte.... Examinons cependant ces deux écritures.

Et madame d'Ussel ayant placé l'un à côté de l'autre les billets devant elle, se mit à les comparer avec une sérieuse attention.

— C'est bizarre, dit-elle après quelques instants d'examen attentif, et comme si elle se parlait à elle-même... C'est bizarre.

— Voyez-vous quelque ressemblance? demanda vivement lord Algernon.

— Au contraire, mylord... mais laissez-moi regarder encore, je vous prie.

— Cependant si vous n'apercevez aucun rapport....

— Si ce n'est pas elle, on dirait en vérité que c'est quelqu'un qui a eu peur de la faire accuser, et cela mérite qu'on y songe.

— Comment cela ?

—Parce que la dissemblance est la plus complète qui se puisse imaginer. Comparez avec moi. Ici une écriture fine, allongée, des lignes près les unes des autres, de l'encre très noire et du papier satiné ; là des caractères gros et ronds, des lignes ridiculement écartées, de l'encre à peine visible et du papier commun... le hasard ne fait jamais aussi bien les choses.

— Ainsi vous pensez...

— Je suis sûre maintenant ! s'écria madame d'Ussel qui venait de porter les deux billets l'un après l'autre et à plusieurs reprises sous son

nez... c'est elle qui est la coupable! ils sentent également le musc.

— Que dois-je faire ?

— Rien absolument, je vous en conjure ! à moins cependant que vous ne vous sentiez assez fort pour aller chez elle ce soir et lui montrer un visage parfaitement calme. Si vous voulez nous nous donnerons rendez-vous, et....

En ce moment madame d'Ussel fut interrompue par l'arrivée d'un valet de pied qui lui demanda si elle voulait recevoir madame la baronne de Chantepie.

— Sans aucun doute, répondit-elle après avoir interrogé lord Algernon par un rapide regard; mais qu'à l'exception de monsieur le comte du Hallier on ne reçoive plus personne jusqu'à nouvel ordre.

Le valet de pied sortit.

— Allez repousser ce volet et faites retomber ces rideaux ! reprit vivement la duchesse

en s'adressant à lord Algernon. Il ne faut pas qu'elle puisse interroger nos physionomies et se douter que nous la soupçonnons.... Mais si c'est elle je lui ferai passer un quart d'heure peu agréable, je vous l'atteste. Comme c'est heureux qu'elle vienne ! l'abominable mégère ! elle est attirée ici par l'espoir d'apprendre qu'elle vous a désespéré, et en vous voyant elle se croira sûre de son fait. Ah ! je vous en prie, faites qu'elle perde cette croyance si outrageante pour vous.

— Je m'en sens la force, madame la Duchesse... Mais pourquoi n'est-elle pas encore là ?

— Parce qu'elle est occupée à questionner mes gens dans l'antichambre. Elle leur demande qui est chez moi en ce moment, ce que j'ai fait hier, où je dîne aujourd'hui, si j'ai reçu des lettres ce matin ; et mille autres choses encore.

— Comment il y a des gens bien élevés, des femmes du monde qui descendent à ces bassesses? demanda lord Algernon qui n'en était pas venu jusque là dans son mépris pour l'espèce humaine, parce qu'il la croyait vicieuse avec plus de grandeur.

— Hélas! oui, il y en a, et beaucoup! tenez par exemple.......

Madame d'Ussel ne put continuer; la baronne entrait justement à pas de loup.

Les deux femmes se firent un accueil assez convenable. Madame de Chantepie n'affecta pas trop d'empressement, et la duchesse fut gracieusement polie sans froideur. Elles ne s'étaient pas vues depuis la scène du bois de Boulogne.

La première, après s'être assise, se tourna du côté de lord Algernon et lui dit :

— Mylord, je ne vous ai pas encore bien reconnu dans la demi obscurité qui règne dans

ce salon, mais j'ai entendu votre voix en entrant, et puisque vous n'avez pas voulu venir recevoir mon compliment chez moi, vous permettez, n'est-ce pas que je vous le fasse ici. Vous savez qu'il est sincère.

Lord Algernon fit une phrase polie qu'il prononça du ton le plus naturel. La duchesse reprit aussitôt.

—Oh! je vous assure qu'il ne s'avisera pas de douter de votre intérêt, car l'amour a fait de lui le plus confiant de tous les hommes. C'est au point que quand vous êtes entrée, j'avais toutes les peines du monde à lui persuader que ce qu'on appelle les gens bien élevés ont quelquefois des vices de laquais, et j'allais justement lui citer le vieux chevalier de la Rivière comme un type dans ce genre.

— Et que fait le chevalier de la Rivière, ma chère duchesse? demanda la baronne.

— Il questionne les domestiques des per-

sonnes chez lesquelles il est reçu. Il commence d'abord par la loge du portier. Si on ne reçoit pas, il veut qu'on lui dise pourquoi la porte est fermée; si on reçoit il demande qui est déjà venu. Si une lettre est là, il la prend et il en examine négligemment l'écriture, comme s'il était en distraction. Puis il recommence son interrogatoire : « *Madame a-t-elle une nombreuse cor-* « *respondance? Monsieur et Madame se font-ils remettre leurs lettres séparément?* Cela dure jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que le portier s'impatiente ou se moque de lui, alors il se décide à gagner la cour pour se rendre à l'hôtel. S'il rencontre chemin faisant un des grooms ou le cocher, il l'appelle par son nom, car en sa qualité de curieux il sait tous les noms, et il le met à son tour sur la sellette. « *Vos maîtres sortent-ils beaucoup? rentrent-ils bien tard? madame la marquise, ou madame la comtesse ramène-t-elle quelquefois des jeunes gens du*

bal? monsieur le baron ou monsieur le vicomte prête-t-il souvent sa voiture aux femmes de sa connaissance? » Après le cocher ou le groom, même inquisition est exercée sur les domestiques de l'intérieur, et si par malheur il se croise sur l'escalier ou dans le vestibule avec une des femmes de chambre de la maison, il l'entreprend sur la santé de sa maîtresse, et Dieu sait jusqu'où va sa curiosité. J'ai eu comme cela à mon service une pauvre fille fort modeste qui est venue me dire un jour que si je continuais à voir aussi souvent M. de la Rivière, elle serait obligée de me quitter, et comme je n'ai pas voulu fermer ma porte à un vieil ami de mon père, elle est effectivement partie.

Toute cette histoire sur le chevalier de la Rivière était de la plus grande exactitude, et cependant il n'y avait pas un mot qui ne s'appliquât à madame de Chantepie, ce qui n'em-

pêcha pas celle-ci de dire gaîment et négligemment :

— Comment cet excellent M. de la Rivière, avec son air bonhomme, sa perruque, ses baisements de mains passionnés et respectueux, il fait de ces petites infamies? mais c'est un monstre, ma chère duchesse ! et je suis bien heureuse qu'il ne vienne plus chez moi. Mais à quel propos parliez-vous donc de lui ?

— A propos d'une fort vilaine chose, dont, au surplus, nous ne l'accusions pas, car il en est incapable.

— Mon Dieu ! de quoi s'agit-il, ma chère duchesse ?

— D'une lettre anonyme que lord Algernon a reçue ce matin.

— Au sujet de son mariage sans doute ?

— Du moins au sujet de la personne qu'il doit épouser. C'est bien lâche, n'est-ce pas ?

— Et bien bête, ajouta madame de Chante-

pie avec une légère altération dans la voix, car il est bien rare que ces sortes de méchancetés fassent la moindre impression sur les personnes auxquelles elles s'adressent.

— Cela n'arrive que trop souvent encore, répondit madame d'Ussel qui voulait donner une espérance à la baronne, afin de lui rendre plus sensible sa déconvenue.

— Comment, mylord, demanda vivement la baronne, vous seriez-vous laisser inquiéter par une lettre anonyme?

— Non, madame! je suis honteux pour mes semblables de l'avoir reçue, mais elle m'a laissé parfaitement incrédule. Dieu merci! mon affection pour madame de Candor est à l'abri de semblables atteintes. Des coups partis de si bas ne peuvent porter aussi haut.

Ces paroles furent prononcées par lord Algernon avec une fermeté calme et une sensibilité profonde qui ravirent madame d'Ussel, et

désespérèrent la baronne. Elle commençait à entrevoir l'inutilité de sa mauvaise action.

— Soupçonnez-vous quelqu'un ? demanda-t-elle en s'adressant à la duchesse avec autant d'indifférence qu'il lui fut possible d'en affecter.

— Je ne méprise personne assez pour l'accuser d'une semblable bassesse, répondit madame d'Ussel. Ce sera probablement la femme ou la maîtresse de quelque domestique renvoyé par mylord... Cependant, continua-t-elle, le billet est correctement écrit ; il est tourné avec un laconisme qui annonce une certaine habitude de rendre sa pensée avec une clarté concise, et enfin il sent le musc.... tenez, chère madame, jugez-en vous même.

Et la duchesse tendit à la baronne une des deux lettres qui étaient restées à côté d'elle sur sa table à ouvrage.

— Vous trouvez qu'il sent le musc ? dit ma-

dame de Chantepic. Moi je ne lui trouve pas la moindre odeur.

— Vous avez peut-être vous-même du musc sur vous, chère madame, repartit madame d'Ussel d'un ton très naturel et presque bienveillant.

La baronne fut alors non-seulement convaincue que sa méchanceté n'atteindrait pas le but qu'elle s'était proposé, mais encore elle comprit vaguement qu'il pourrait bien se faire qu'elle fut personnellemnt soupçonnée, et sans hésiter elle prit la résolution de payer d'audace pour se tirer de ce mauvais pas.

— Je serais curieuse de voir l'écriture de ce billet, dit-elle après quelques secondes de silence... Mais il fait si sombre chez vous, ma chère duchesse.....

Ces mots étaient à peine sortis de la bouche de madame de Chantepie, que lord Algernon se levant avec précipitation, alla une seconde

fois à la fenêtre, ouvrit les volets et releva les rideaux. A l'instant même des flots de lumière inondèrent le petit salon, et illuminèrent les visages des trois personnes qui s'y trouvaient réunies.

Celui de madame d'Ussel était calme avec une fugitive expression de raillerie.

Celui de lord Algernon était grave, mais il avait repris assez de sérénité, pour que madame de Chantepie ne put s'apercevoir de l'altération qui avait péniblement frappé la duchesse quelques instants auparavant.

Quant à la baronne, malgré l'assurance qu'elle cherchait à se donner, il était facile de voir sur sa physionomie, où le sourire équivoque de la fausseté luttait avec la grimace amère du dépit, qu'elle était inquiète de son action, et irritée de son nouvel échec : on aurait pu la comparer à une vieille chatte sour noise, venue en maraude, et rencontrant un

piège là où elle avait espéré faire une capture.

Au moment ou la clarté du jour extérieur s'était brusquement répandue dans le petit salon, madame de Chantepie trouva que le désir qu'elle avait exprimé, de vérifier l'écriture du papier coupable, se réalisait un peu trop promptement, de sorte qu'elle posa la lettre parfumée sur ses genoux, et qu'elle se mit à chercher ses lunettes avec un empressement dont on aurait pu douter à la rigueur, car elle ne les trouva pas aussi vite qu'elle semblait le souhaiter.

Enfin les ayant rencontrées au fond d'une de ses poches, elle les tira avec une solennité quelque peu grotesque de leur étui de maroquin violet, en essuya minutieusement les verres, puis elle les mit sur son nez avec une gravité magistrale : ces différents mouvements furent exécutés avec poids et mesure.

Toutes ces lenteurs se succédant les unes aux

autres avaient pour but de gagner un peu de temps, afin de se bien préparer à dire convenablement la première phrase qui sortirait de sa bouche à la vue de la lettre anonyme. De ce début dépendait, la baronne le croyait du moins, le succès de l'entreprise qu'elle avait conçue, entreprise qui consistait, comme nous l'avons dit plus haut, à tuer le soupçon à force d'audace.

Elle prit le billet posé sur ses genoux et elle le porta sous ses yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-elle, mon écriture!

— Comment votre écriture! s'écria la Duchesse.

— Quoi! madame la Baronne, vous auriez été capable...

Lord Algernon qui avait prononcé ces dernières paroles, fut interrompu par madame de

Chantepic qui lui dit avec une sorte de vigueur :

— Pas d'équivoque, Mylord ! le papier que je tiens est une lettre de moi à vous, une lettre signée... oserais-je vous demander comment elle s'est trouvée entre les mains de madame la Duchesse d'Ussel, en compagnie de ce honteux chiffon ? ma question s'adresse à tous les deux.

Madame d'Ussel fut un moment embarrassée, car il lui répugnait de jeter à la face de cette vieille femme une accusation positive. Elle avait bien voulu lui faire peur, mais elle reculait devant la nécessité de l'humilier.

Lord Algernon vint généreusement à son secours : d'abord il n'hésitait jamais en présence de la vérité, puis, c'était pour le servir que la Duchesse s'était intéressée à cette histoire de lettre, et enfin il avait affaire à une ennemie acharnée de la femme qu'il aimait.

— Vous allez tout savoir, Madame, dit-il

avec une gravité sévère : Quand j'ai reçu ce honteux chiffon, comme vous l'appelez, mes soupçons n'ont pu tomber que sur les deux personnes qui se sont montrées en tout temps hostiles à madame de Candor ; et dans ces deux personnes j'ai dû choisir d'abord celle que son sexe et son âge mettent à l'abri de toutes représailles. J'ai donc apporté ici à madame la duchesse d'Ussel, qui me permet de la considérer comme une sœur, le billet que j'ai reçu ce matin, et celui que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire l'autre jour... quand vous vous êtes présentée tout à l'heure, Madame, nous étions justement occupés, madame d'Ussel et moi, à comparer les deux écritures.

— Mais, mylord, ceci est la plus grave de toutes les insultes qu'on puisse adresser à une femme de mon âge, de mon rang, et permettez-moi d'ajouter, de mon caractère, dit la baronne avec une hauteur assez bien jouée.

— Je ne me fais aucune illusion à cet égard, madame ; tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il m'en a coûté beaucoup de me croire dans la nécessité de soupçonner une personne telle que vous.

— Madame la duchesse, vous qui me connaissez depuis longtemps, vous ne prenez pas ma défense ?

— Ce serait peut-être m'en demander beaucoup dans l'état où est mon esprit, madame... je ne vous accuse point en ce moment : la connaissance que j'ai de votre caractère ne me permet pas davantage.

Cette réponse était accablante dans sa parfaite mesure : madame de Chantepie chercha cependant à se relever du coup qu'elle lui portait.

— Ne pas défendre, en certaines circonstances, c'est quelquefois accuser, reprit-elle avec plus de dépit que d'indignation.

— Vous en penserez ce qu'il vous plaira, madame la baronne; mais il faut que toutes ces lâches persécutions contre une femme malheureuse et pure aient un terme; et mylord a désormais le droit de prendre toutes les mesures qu'il croira propres à les faire cesser. Ainsi, à sa place, ayant les soupçons qu'il a eus, je serais allée trouver un expert en écritures, et, les deux lettres à la main, je lui aurais dit de se prononcer. Ces gens-là sont d'une sagacité rare, et les déguisements les plus habiles ne leur échappent pas plus que les imitations les plus parfaites.

A ces paroles énergiques et claires, la pauvre baronne se sentit défaillir : la pâleur livide de ses joues creuses apparut sous l'épaisse couche de rouge qui la recouvrait, et une sueur froide montra ses gouttelettes luisantes entre les deux bandeaux de faux cheveux qui encadraient son front.

— Je n'ai aucun motif pour persécuter madame de Candor, dit-elle d'une voix affaiblie qui attestait qu'elle abandonnait l'offensive pour se borner à se défendre si elle le pouvait encore.

— Je prends acte de cet aveu, madame, repartit vivement lord Algernon, et je me permettrai alors de vous demander pourquoi vous vous êtes toujours montrée hostile à une femme que vous n'aviez aucune raison de haïr ?

— Mylord, je ne me souviens pas d'avoir jamais été hostile à madame de Candor, balbutia la baronne qui aurait bien voulu lever la séance, mais qui ne se sentait pas la force de quitter son fauteuil.

— Et c'est à moi que vous osez dire cela, madame ! s'écria lord Algernon d'une voix terrible. Mais vous me prenez donc pour un enfant sans jugement, ou pour un vieillard qui a déjà perdu la mémoire ? que m'avez-vous dit, un soir, chez vous, il y a quatre ans ? vous ne

vous le rappelez pas? eh bien! je vais aider vos souvenirs, madame la baronne... Vous n'avez pas craint de m'insinuer avec l'art le plus perfide, avec la méchanceté la plus infernale, qu'il existait un complot organisé contre moi pour me faire épouser madame de Candor; et en me parlant d'elle et de madame la duchesse d'Ussel, vous avez prononcé ces mots que je n'oublierai jamais, parce qu'ils ont été la cause première de tous mes malheurs: *Ces deux femmes vous tromperont indignement.*

— Mylord, je ne crois pas m'être servie précisément de ces expressions, murmura madame de Chantepie.

— Je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'elles sont de la plus rigoureuse exactitude, riposta vivement lord Algernon. J'ai de nombreux et funestes défauts, continua-t-il, mais je n'ai jamais failli à la vérité.

— Voyons, madame la baronne, pensez-

vous encore que je doive vous disculper? demanda madame d'Ussel. Ce serait vraiment montrer plus de générosité que vous n'en voudriez accepter sans doute.

— Je pense qu'il est bien peu digne de vous d'accabler une pauvre femme à laquelle la convalescence n'a pas encore rendu assez de force pour se défendre. Je n'ai pas écrit cette lettre anonyme... si j'ai prononcé des paroles à peu près semblables à celles que lord Algernon a répétées, je ne leur donnais pas, dans ma pensée, le sens qu'il lui plaît de leur attribuer. Vous me calomniez tous deux, ajouta-t-elle en se levant péniblement; et c'est une grande honte, mylord, de s'attaquer ainsi à la vieillesse délaissée. Il me semble que vous n'avez rien à envier à l'auteur de la lettre anonyme quel qu'il soit.

Et saluant avec une espèce de hauteur la duchesse d'Ussel, elle se dirigea lentement vers la

porte du salon. Lord Algernon qui remarqua qu'elle avait de la peine à se soutenir, la suivit, sur un signe de la duchesse, et lui offrit, avec une froideur polie, son bras pour la rameuer jusqu'à sa voiture ; mais elle le repoussa d'un geste de sa main osseuse, et elle disparut.

— Nous l'avons cruellement offensée, dit madame d'Ussel; mais elle le méritait, et j'ai la conviction que nous ne l'avons du moins pas calomniée : la lettre anonyme est bien d'elle. Puisse cette leçon la déterminer à nous laisser tranquille pour quelques temps. J'espère, Mylord, que cette sotte affaire ne vous laisse plus aucune tristesse dans l'esprit, et aucun doute dans le cœur.

— Je suis toujours triste quand je vois la nature humaine dans toute sa laideur.

— A quoi cela vous sert-il alors de n'avoir jamais d'illusions, puisque le mal vous surprend comme si vous ne le soupçonniez pas ?

— Vous avez bien raison... mais on a tant de peine à se changer... répondit lord Algernon avec un soupir, et en se levant pour se retirer.

— Vous me quittez déjà ? quand vous reverrai-je ?

— Ce soir, à l'Opéra : Je dine chez le comte du Hallier, et nous avons formé le projet d'aller vous rejoindre dans votre loge. Et vous, madame la duchesse, que faites-vous ce matin ?

— Je me suis arrangée pour ne pas sortir. J'attendais le manuscrit que vous m'avez promis, et je veux le lire sans être interrompue.

— Comme vous êtes toujours bonne pour moi !

Et lord Algernon ayant baisé la main de la duchesse, sortit à son tour.

Aussitôt que madame d'Ussel fut rendue à une complète liberté par le départ de lord Algernon, elle se hâta de briser les cachets qui fermaient le manuscrit qu'elle avait reçu de lui,

et elle se disposa à en commencer immédiatement la lecture. Nous savons qu'elle avait fait fermer sa porte, afin d'avoir la certitude de n'être pas interrompue dans une occupation qui avait pour elle tout l'attrait d'un intérêt puissant, surexcité par les évènements qui s'étaient passés depuis quelques jours, et la scène dont elle venait d'être témoin.

Le sentiment auquel elle obéissait n'était pas inspiré par la vaine et frivole curiosité de connaître et de juger le début littéraire d'un homme du monde. Madame d'Ussel, et nous espérons que nos lecteurs le savent maintenant, n'était pas une de ces femmes à tête vide et à cœur desséché, qui se réjouissent nonchalamment, comme elles font toutes choses, qu'il y ait dans la société au milieu de laquelle elles vivent dans le désœuvrement, quelques âmes brisées dont les poignantes douleurs puissent être pour elles un sujet d'études superficielles, et une occa-

sion d'émotions passagères. Elle ne s'intéressait pas aux malheureux, uniquement pour savoir au juste comment ils supportaient leur malheur ; elle ne les recherchait pas dans le seul but d'aller colporter de salon en salon le récit de leurs souffrances, et l'étalage pompeux de ses impressions personnelles. Sa charité ne s'exerçait qu'avec le plus touchant et le plus délicat mystère ; sa pitié ingénieuse naissait, vivait, grandissait dans le silence et le recueillement, comme toutes les sensations profondes et durables. Sa sympathie, visible seulement pour les êtres qui l'avaient éveillée, n'était en aucun cas une manière plus ou moins hypocrite de dire au public : Voyez comme je suis bonne, sensible, compatissante, occupée de mes amis dans la peine ! Une infortune ne se rapetissant jamais pour elle aux proportions mesquines d'une de ces nouvelles qu'on jette en pâture aux oisifs et aux méchants, ne se

transformait pas en sujet de conversation et en prétextes de visites. Connaissait-elle celui que la catastrophe avait atteint, elle se disait qu'il devait la supporter fièrement, et c'était avec fierté aussi, c'est-à-dire sans le plaindre inutilement, qu'elle souffrait pour lui et avec lui... Rare et noble nature, qu'il faut adorer à genoux quand on a le bonheur de la rencontrer sur son chemin.

Madame d'Ussel, écrivant un jour à une femme avec laquelle elle était fort liée, laissait tomber de sa plume ces mots dans lesquels elle se révélait tout entière, sans s'en douter peut-être :

« J'ai souffert quelquefois de l'égoïsme ou de l'indifférence de mes amis, mais j'avais bien tort, car jamais ils ne m'ont été aussi nuisibles que leur compassion. »

Plus loin, et dans la même lettre, madame

d'Ussel disait encore avec une mélancolie un peu railleuse :

« Cécile, que je n'avais pas aperçue depuis trois semaines, a passé une heure avec moi hier. Tout le temps qu'a duré cette longue visite, elle ne m'a parlé que de son admiration pour le repentir de cette malheureuse Marguerite : Je ne l'ai pas écoutée, parce que j'ai compris que c'était une nouvelle manière de revenir sur la faute de la pauvre femme, dont, Dieu merci, personne ne s'occupe plus. »

Les réflexions et les souvenirs naissent et se réveillent en foule à la lecture de ces quelques lignes si simples dans leur profondeur douloureuse... Passons vite, de peur d'être tenté de nous laisser entraîner à les commenter.

Ce que madame d'Ussel cherchait surtout dans les pages que lord Algernon lui avait confiées, c'était l'espérance du futur bonheur de

madame de Candor, pour lequel elle ne pouvait s'empêcher de trembler encore.

Le manuscrit qu'elle avait sous les yeux était divisé en deux parties.

La première avait pour titre : Venise.

La seconde : Rome.

On remarquait dans toutes deux des lacunes dont nos lecteurs apprécieront les motifs au gré de leur fantaisie.

Leur ensemble ne formait précisément ni un voyage, ni un roman, ni une histoire : c'était une suite d'impressions fugitives et de récits, quelquefois réduits aux proportions de pensées et d'anecdotes, mais où se révélait toujours, avec son assemblage bizarre de qualités et de défauts, et ses contradictions sans nombre, l'âme de celui qui les avait recueillies.

Les chapitres suivants nous montreront donc lord Algernon à Venise et à Rome.

VENISE.

IX

Trois semaines se sont écoulées depuis mon arrivée à Venise, et aucunes des espérances que j'avais conçues ne se sont réalisées encore. Cette ville est triste, mais sa tristesse est frivole comme celle des vieilles femmes qui ont eu de grands malheurs après une jeunesse légère. On peut à la rigueur sympathiser avec elle

quand on n'est qu'ennuyé ; jamais lorsqu'on se sent une profonde douleur dans l'âme.

Cependant, comme je suis sûr que c'est en Italie qu'*elle* est venue, puisque j'ai suivi *ses* traces jusqu'à Gênes, je passerai quelques mois à Venise.

Maintenant, ai-je bien fait jusqu'à présent tout ce qu'il aurait fallu faire pour la découvrir? Je le crois ; toutefois, il serait possible que je n'eusse pas assez prolongé mes deux séjours à Turin et à Milan. J'aurais dû aussi visiter les bords du lac de Côme et ceux du lac Majeur, peut-être même quelques parties des Alpes, et ne pas écouter exclusivement la conviction où je suis qu'elle n'a pu choisir pour sa retraite qu'un lieu désolé ou tout au moins solitaire. Pourquoi supposer, orgueilleux que je suis toujours, que, ne voulant plus me revoir, elle ait renoncé pour le reste de sa vie au commerce des humains, et qu'il n'y ait pas de séjour assez

triste pour elle. Suis-je donc digne de tant de désespoir? Pleure-t-on avec tant d'amertume et si longtemps le malheur que l'on n'a pas mérité? Sacrifie-t-on tout à l'homme que l'on doit mépriser et haïr... Me haïr.. quel orgueil encore! Si j'étais juste envers moi-même; si je me rendais un compte bien exact de la situation que je me suis faite par ma folle et coupable conduite; si j'étais assez courageux pour fixer ma pensée sur le souvenir du fier dédain avec lequel elle s'est éloignée de moi, sans même me donner une explication, je croirais à son indifférence et je cesserais tout à la fois de la chercher, et de m'obstiner dans la conviction qu'elle est malheureuse de m'avoir fui.

Pourtant, je ne renonce pas encore à l'espoir de *la* rencontrer errante dans ce cimetière de palais qu'on appelle Venise. Mais, pour cela, il faut que mes démarches soient plus actives; il faut surtout que je renonce désormais à l'in-

cognito dans lequel j'ai vécu jusqu'à ce jour. Si *elle* se cache pour échapper à mes recherches, si elle se sent encore un peu de faiblesse dans le cœur pour moi, en apprenant ma présence dans les lieux qu'elle habite, *elle* voudra fuir, et *sa* fuite la fera peut-être découvrir. C'est une chance bien incertaine, une espérance bien vague ; cependant, je ne veux pas y renoncer encore...

Cet homme de la police que Yorick a découvert et qu'il doit m'amener ce matin, lui a dit, à ce qu'il paraît, qu'il était impossible de quitter Venise sans qu'il en soit instruit, s'il avait un intérêt quelconque à l'être. Je suis décidé à me servir de lui... Me servir de lui... un espion ! c'est-à-dire le rebut de l'espèce humaine ! le plus impur, le plus hideux de ces reptiles qui rampent dans les bas-fonds de la société ! Voilà donc où je suis tombé moi-même ! Faire espionner une femme sur laquelle je n'ai plus

aucun droit, quelle chute pour un orgueilleux! tant il est vrai qu'une fois entré dans la bassesse il faut en subir toutes les phases, en parcourir tous les degrés! A Paris, j'ai commencé par me faire de ma personne l'espion de la femme que j'aime; ici, pour en venir à mes fins, je suis condamné à faire faire ce vil métier par un autre, et, par conséquent, à me confier à lui!... Comment m'y prendrai-je pour lui expliquer d'une manière digne, dans une circonstance qui l'est si peu, ce que j'attends de lui? Ah! pourquoi Yorick m'a-t-il parlé de ce misérable!

Demain je m'établirai dans le palais que j'ai loué et où mes gens sont déjà. J'y verrai beaucoup de monde; j'y donnerai des fêtes dont le bruit retentira jusque dans *sa* solitude. J'afficherai un autre amour... noble rôle encore!... ô misère de la passion qui rend capable de tout excepté d'être noble et confiant! Qu'importe?

elle croira que je suis heureux, que je l'ai oubliée. et alors, qui sait? le dépit trouve quelquefois les femmes plus faibles que l'amour...

Hélas! je ne l'ai que trop souvent éprouvé dans ma vie, ce qui fait que j'ai été presque toujours plus malheureux peut-être de mes triomphes que de mes défaites.

Je suis depuis ce matin dans mon palais; j'ai loué une loge au Grand-Théâtre; demain je porterai les lettres d'introduction qui doivent m'ouvrir les principales maisons de la ville; dans quelques jours, il n'existera pas un être dans tout Venise qui puisse ignorer que j'y ai formé un établissement : une partie de mon plan sera ainsi réalisée.

Yorick m'a amené hier cet homme de la police, dont il m'avait parlé après m'avoir beaucoup vanté son intelligence. C'est un misérable et lâche coquin, comme tous ses pareils dans le monde entier; mais il m'a paru sagace, pru-

dent, et je ne serais pas étonné qu'il fît son infâme métier avec une certaine honnêteté. La somme qu'il m'a demandée pour mettre ses limiers en campagne est assez raisonnable, et il a été le premier à me dire qu'il n'exigerait rien au-delà s'il ne m'apportait aucun renseignement utile. Je lui rends du reste cette justice, qu'il m'a compris avec une facilité qui m'a dispensé de lui donner de bien longues explications sur la nature du service que j'attendais de lui. Voici, au surplus, notre conversation dont j'ai pris note soigneusement.

— Mylord, votre valet de chambre m'a appris que vous aviez besoin de moi, m'a-t-il dit en entrant, et je viens demander à Votre Excellence en quoi je puis lui être utile.

— Ne le savez-vous donc pas? lui ai-je répondu?

— Non, Mylord.

Cette réponse m'a vivement contrarié. J'a-

vais espéré que Yorick, qui ne peut guère ignorer le but de mes démarches, avait mis cet homme à peu près au fait de la mission que je voulais lui confier; mais ces gens-là ne nous devinent jamais dans l'intention de nous être utiles : la stérilité de leur pénétration est aussi grande que celle de leur dévoûment.

Il m'a donc fallu dire à Nigro (Nigro c'est le nom de ce drôle), ce que je souhaitais de lui : ce n'a pas été sans peine que j'en suis venu à bout.

— Mylord, si cette *dame* est à Venise, je la découvrirai, m'a-t-il répondu; puis il a ajouté aussitôt : est-elle jeune?

Et en prononçant ces mots, il arrêtait sur moi un regard railleur qui contrastait d'une manière singulière avec son attitude parfaitement respectueuse.

Je lui ai donné succinctement les détails les

plus indispensables pour le mettre à même d'agir, et il a repris :

— Ah ! il y a aussi un enfant ? tant mieux, Mylord; cela rend ma tâche beaucoup plus facile.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'un enfant, ça ne peut pas se cacher comme une grande personne : ça chante comme un oiseau en cage, ça court sur les escaliers, ça appuie son visage aux vitres pour regarder passer les gondoles, et puis il faut bien le mener quelquefois à la promenade : je vous assure, Excellence, que ça rend l'affaire beaucoup plus simple.

— Je vous recommande, je vous ordonne même de n'agir qu'avec la plus grande réserve, et si vous êtes obligé d'aller aux renseignements, tâchez qu'on ne puisse pas donner une fausse interprétation au mobile de vos démarches.

— Mais, Mylord, ne faisant pas d'interprétations moi-même, il est à peu près certain que je n'en provoquerai pas, m'a-t-il répondu sans hésiter. Une de vos parentes habite l'Italie; vous ne savez pas au juste où elle demeure, et vous vous êtes adressé à moi pour que je tâche de vous découvrir sa demeure ; ces choses-là se font tous les jours, et personne n'y trouve à redire Oh! Venise n'est plus comme du temps de la république! aujourd'hui...

Je compris que l'espion allait tirer parti de la circonstance pour me faire l'éloge de son gouvernement, et peut-être me provoquer à la critique; mais je ne jugeai pas à propos de le laisser continuer.

— Combien désirez-vous gagner? lui demandai-je pour l'interrompre.

— Mylord, me dit-il, je fais toujours les choses en conscience, quoique j'aie une nombreuse famille : si je réussis, je m'en rapporterai en-

tièrement à votre générosité; si je ne réussis pas, c'est-à-dire si la personne n'est ni à Venise, ni sur la terre ferme aux environs, que je ne la découvre pas, en un mot, vous ne perdrez que l'argent qu'il me faudra donner aux camarades que je prendrai pour m'aider.

—Ah! vous n'agirez pas seul... cela me contrarie un peu de confier mon secret à tant de monde.

— Mais mylord, repartit-il vivement, une fois moi hors de votre palais, votre secret sera le mien aux yeux des gens que je ferai agir. Je ne leur dirai pas que je travaille plutôt pour une personne que pour une autre.

—C'est bien, Nigro. Pensez-vous que pour ces premiers frais cent ducats soient suffisants? je vous avertis que j'ai pour habitude et pour principe de payer très largement les gens dont je me sers, parce que j'exige beaucoup d'eux : ainsi, dans le cas où vous croiriez...

Et, en prononçant ces mots, je lui mis un rouleau de cent ducats dans la main.

— Je prends toujours cet argent, Mylord, interrompit-il en glissant le rouleau dans la poche de son gilet; mais c'est à deux conditions.

—Lesquelles? lui demandai-je avec hauteur? je vous préviens que je n'aime pas qu'on m'en fasse.

— Celles-là vous sembleront justes, Mylord...

— Voyons.

— Si je ne réussis pas, vous reprendrez la moitié de cette somme; si je parviens à vous donner d'une manière exacte les renseignements que vous désirez avoir, vous la quadruplerez : je vous dis ce chiffre pour vous mettre à votre aise.

— Je souscris à la seconde de ces conditions, mais je me refuse positivement à la première : je ne reprends jamais ce que j'ai offert.

— Et moi, Mylord, interrompit-il vivement, je me suis fait la loi de ne jamais accepter une récompense qui soit au-dessus de mes services.

L'orgueil de ce drôle me choqua et je repris à mon tour d'un ton impérieux.

— Encore une fois, ce que j'ai donné est à tout jamais donné : vous m'ennuyez... allez vous mettre à l'œuvre et laissez-moi tranquille.

Et je lui indiquai la porte de la main.

Mais lui, introduisant deux de ses doigts dans la poche de son gilet, il en tira délicatement le rouleau de ducats que je lui avais remis, et il le posa respectueusement sur mon bureau en me disant :

— Mylord, il n'y a rien de fait entre nous.

Je fus au moment de l'envoyer à tous les diables avec ses scrupules. J'étais furieux de trouver cet homme plus noble et plus généreux en quelque sorte que moi; mais je fis la réflexion que tout cela pouvait bien n'être qu'une co-

médie, et qu'au fond je n'avais affaire qu'à un coquin plus habile que les autres, qui jouait les beaux sentiments pour m'exploiter ensuite : je me décidai donc à en passer par ce qu'il voulait, et je lui rendis son rouleau de ducats en lui disant qu'il fît comme il l'entendrait quand nous en serions à régler nos comptes.

— C'est que voyez-vous, Mylord, si je fais un métier qui n'est pas honnête, moi je le suis autant que je peux : ça n'est pas toujours facile; mais enfin je tâche, me dit-il.

Quoique je me défie particulièrement des gens qui parlent de leur probité, je me laissai prendre aux paroles de cet homme et je crois vraiment que Yorick m'a fait là une excellente découverte. Au surplus, je serai mieux fixé à cet égard dans quelques semaines.

J'ai fait mon entrée dans le monde de Venise hier soir : d'abord au théâtre de la *Fenice*, puis chez le comte Ubaldino San-Felice, qui

m'avait emmené souper et jouer chez lui.

J'ai trouvé là toute la meilleure compagnie de la ville, et j'ai été un moment intéressé en entendant prononcer les uns après les autres tous les vieux noms de l'antique oligarchie de cette fière république. J'ai rencontré quelques figures imposantes encore parmi les descendants de ces grandes races déchues; mais en causant j'ai pu me convaincre que j'avais pris des masques pour des visages, et l'admiration passagère que j'avais éprouvée est devenue une simple curiosité. On a beaucoup, et de tout temps vanté l'ancienne célébrité du carnaval vénitien : j'oserai dire qu'à aucune époque il n'a été aussi intéressant à observer qu'à présent. Il dure en réalité toute l'*année* et tout le monde y prend part. Seulement chaque front est découvert et il n'y a de déguisé que les âmes. Ainsi vous voyez une noblesse indépendante et fière : masques ; un peuple qui ronge son

frein en silence, attendant soi-disant l'heure de la liberté : masques; des possesseurs de magnifiques palais que vous supposez vivre en grands seigneurs au milieu de leurs marbres, de leurs bronzes et de leurs tableaux : masques, masques, masques ! Cette noblesse est une ombre fastueuse qui n'a conservé que l'apparence de ce qu'elle croit représenter : la dignité est dans son attitude, la servilité est dans son cœur. Ce peuple qu'on croirait toujours prêt à secouer ses chaînes, comme dit le libéralisme, qui a, Dieu merci ! ses heures de niaiserie aussi, ce peuple se souvient de son sénat, de son conseil des Dix, de cette hideuse gueule de bronze où le premier bandit venu pouvait aller déposer une dénonciation contre un honnête homme, et il bénit la tyrannie paternelle qui le protège contre une liberté mensongère. Quant aux maîtres de ces magnifiques palais, ce sont, à peu d'exceptions près, des brocanteurs de pierre et

de toile, qui vendraient leurs splendides demeures à la livre et leurs merveilleux tableaux à l'aune, s'ils pouvaient y trouver plus de profit. Au lieu d'avoir des laquais pour servir des convives, ils ont des courtiers pour leur chercher des chalands. Vous montez leurs escaliers de marbre, vous traversez leurs salons éblouissants de dorures et tapissés de chefs-d'œuvre, vous rêvez un maître de maison qui représente comme Lablache dans *Othello*, et vous trouvez au fond d'un arrière-cabinet démeublé, un individu qui joint l'exiguité du juif au langage doucereux de l'usurier, lequel vous propose immédiatement de vous vendre tout ce qu'il possède, depuis l'épée qui résonnait au côté de ses ancêtres, jusqu'à l'onyx qui chatoyait au doigt de ses aïeules. Allez donc affranchir ce peuple, rêveurs de révolutions! Croyez-moi, ceux qui le gouvernent le connaissent mieux que vous; et quand ils auront jeté un chemin

de fer sur ses lagunes pour faciliter son commerce, il ne désirera plus rien que des acheteurs auxquels il puisse vendre en détail les débris de sa splendeur passée. Les peuples endormis ne se réveillent plus. Vous croyez qu'ils marchent et pensent : ils s'agitent et rêvent.

La comtesse San-Felice est une agréable personne. Elle est gracieuse, spirituelle, lettrée et coquette avec une certaine mesure. C'est une de ces Italiennes blondes qui ont dans leurs grandes prunelles bleues la vivacité ardente des femmes du Midi, et la rêverie langoureuse des femmes du Nord. Elle me plaît; je le lui ai dit, ce qui n'a pas paru la choquer le moins du monde. Je dîne chez elle demain.

Je suis rentré chez moi vers les trois heures du matin seulement, bien que j'eusse quitté le palais San-Felice à une heure et demie ; mais la nuit était si belle que j'avais dit à mes gon-

doliers de prendre le plus long pour me ramener.

Ils ont d'abord suivi le grand canal dans toute sa longueur à partir de l'endroit où je me suis embarqué, puis ils ont gagné la pointe de l'arsenal, et bientôt nous sommes arrivés auprès des deux gigantesques lions de bronze qui semblent défendre l'entrée de cet édifice. Là mes gondoliers se sont bornés à agiter nonchalamment leurs rames, et nous avons erré sur les lagunes pendant près d'une heure qui s'est écoulée délicieusement pour moi. J'avais baissé toutes les glaces et tous les stores de ma gondole, relevé les rideaux de soie de l'intérieur, de sorte que je jouissais de la beauté de la nuit et de la splendeur du ciel comme si j'eusse été complètement en plein air. L'une était d'une douceur et d'un calme enivrants, l'autre d'une sérénité et d'un éclat impossible à décrire. Les flots unis comme une glace reflétaient des mil-

liers d'étoiles, aussi fixes dans ce miroir mobile que dans l'espace, car la brise que je respirais avec délice était trop faible pour soulever la plus petite vague. A ma droite, les sombres murailles de l'arsenal se détachaient sur l'azur foncé du ciel ; à ma gauche je voyais briller dans le lointain, comme des feux follets errants, la flamme des torches des pêcheurs de Fusine, et en me retournant, je retrouvais Venise magnifiquement éclairée par les premiers rayons de la lune qui se levait derrière elle. Ce spectacle me causa une impression profonde et salutaire dont je voudrais bien me ressentir pendant quelques jours ; mais chez moi toutes les bonnes sensations sont fugitives, et je n'ai réellement de durable que la triste faculté de me faire souffrir.

J'ai demandé à mes deux gondoliers de me chanter quelques strophes du Tasse, ils n'ont pas paru me comprendre; mais, en revanche,

ils m'ont fait entendre deux refrains populaires qui m'ont ravi par la naïveté des paroles et la mélodie originale du chant : je suis convaincu que les strophes du Tasse ne m'auraient pas fait autant de plaisir.

Quand je suis rentré à trois heures du matin, j'ai trouvé Yorick qui m'attendait, debout et mortellement inquiet, sur les marches de l'escalier extérieur de mon palais. Le pauvre garçon en était resté au Conseil des Dix, aux grands inquisiteurs d'État, aux bravi et autres dangers de ce genre, tombés du domaine de l'histoire dans celui du roman. J'ai fort mal reçu l'expression de ses craintes, car rien ne m'impatiente comme les gens qui s'inquiètent de moi quand je suis absent : j'ai toute ma vie regardé la sollicitude comme une grave atteinte portée à la liberté individuelle.

J'ai dîné hier au palais San-Felice, d'où je ne

suis revenu qu'au grand jour pour donner une leçon à Yorick. Le drôle dormait sur une chaise dans ma chambre à coucher, après avoir laissé s'éteindre une lampe dont la mèche fumante avait répandu une odeur infecte. Ces gens-là ne savent garder de juste mesure en rien. Je veux bien qu'on m'attende; mais je ne veux pas qu'on s'inquiète quand je rentre plus tard que de coutume. Puis il m'est odieux de penser qu'un domestique a dormi dans ma chambre à coucher. Yorick est insupportable pour cela; il ne peut comprendre que je lui défende ce que je permets à mon chien.

Malgré mes constantes et douloureuses préoccupations, je ne saurais disconvenir que je ne me sois fort amusé à ce dîner et à cette nuit prolongée jusqu'à l'aurore, chez le comte San-Felice. C'est une chose merveilleuse et triste tout ensemble, que la facilité avec laquelle nous pouvons déposer parfois le fardeau de nos

souffrances morales, et quand il n'y aurait que la fragilité de nos propres affections pour nous faire douter de la solidité des sentiments des personnes dont nous nous croyons aimés, ce serait bien suffisant pour douter toujours. Certes, ma passion pour Jeanne est immense, profonde; je suis sincèrement peiné de son absence et de la pensée que j'en suis peut-être la cause. Eh bien! hier, il y avait des moments où rien ne m'annonçait la présence de mon amour dans mon cœur, où je ne sentais pas même en moi ce vague sentiment de mélancolie que nous conservons encore, même pendant les heures de repos de nos chagrins. J'ai oublié Jeanne complètement pendant toute une nuit de veille... Je l'ai oubliée! oubliée avec une facilité désolante, et j'ai la folie de croire qu'elle pense toujours à moi; qu'elle est malheureuse de la conduite cruelle que j'ai tenue à son égard, et que c'est par désespoir qu'elle fuit le commerce

des hommes... Insensé que je suis! je crois à la fermeté d'un cœur, et le mien est d'une déplorable faiblesse! je m'afflige, je m'inquiète des tortures d'un amour que je crois inspirer, et celui que je croyais sentir avec tant de force, peut s'effacer par instants, sans laisser plus de traces qu'un rêve! Quelle misérable nature que la nôtre.

Il faut convenir aussi que la comtesse San-Felice est une femme ravissante, et qu'elle a des amies parfaitement agréables. Les Italiennes ont cela de charmant, que chez elles tout a de la grâce, même l'ignorance. Une Anglaise qui ne sait rien n'est plus qu'un meuble inutile; il est vrai que quand elle sait quelque chose, elle devient un meuble incommode; mais une Française, une allemande dont l'esprit n'a pas été cultivé, est un véritable fléau : la première, si vous avez le malheur de vous intéresser à elle, vous irrite par ses prétentions; la seconde

vous humilie par la bonhomie avec laquelle elle étale sa stupidité. Les Italiennes sont des créatures privilégiées. Sont-elles coquettes, on trouve cela tout simple ; sont-elles volages ? on ne s'en étonne pas plus que de voir un papillon partir d'une rose pour aller effleurer un lys ; sont-elles sans instruction ? on se dit : qu'en feraient-elles avec la vie qu'elles mènent ? Frivoles jusque dans leurs passions, l'amour n'est jamais pour elles une affaire ; mais aussi il est encore moins une spéculation. L'inconnu, *ce grand tourment des âmes féminines,* ne les préoccupe jamais ; et l'imprévu les surprend rarement. Tout est vrai chez elles, parce que tout est passager, et qu'il n'y a que les sentiments qui durent qui soient à la longue condamnés à mentir : personne n'a le courage de penser cela ; moi j'aurai celui de l'écrire.

Après le dîner, nous sommes allés prendre des glaces à la place Saint-Marc ; puis le comte

San-Felice a fait venir ses gondoles, et l'on s'est promené jusqu'à minuit le long du canal et sur les lagunes. C'est là que j'ai constaté la sincérité d'impressions des Italiennes. Essayez de vous promener en bateau, par une belle nuit d'été, avec des Anglaises ou des Françaises : les premières vous parleront astronomie ou sentiment; les secondes, au risque de faire chavirer la barque, se remueront jusqu'à ce qu'elles aient trouvé la place et la pose qui permettra le mieux à la lune d'éclairer leur profil ; puis, vous aurez des phrases à perte de vue sur l'amour. Nos Italiennes ont été plus franches que cela, car elles n'ont pas cessé un instant d'être d'une gaîté charmante. Celles que la lune éclairait en plein en étaient bien aises, mais celles qui restaient dans l'obscurité en prenaient leur parti. On n'a pas fait une phrase, mais on a dit une foule de mots fort jolis qu'on se jetait comme des bouquets d'une gondole à l'autre. Dans

celle où j'étais avec la comtesse, sa sœur, jeune personne de dix-huit ans, et un major autrichien, la conversation a été grave ; j'ai pensé que c'était encore une manière d'exercer délicatement l'hospitalité à mon égard.

— Mylord, avez-vous trouvé notre ville bien changée depuis votre dernier voyage en Italie? m'a demandé la comtesse.

— Madame, elle me paraît toujours fort agréable à habiter, ai-je répondu.

— Ceci est une phrase à la française, a-t-elle repris vivement, et je pense qu'il n'eût tenu qu'à vous de nous dire quelque chose de mieux.

— Eh bien ! madame la comtesse, puisque vous voulez absolument que je sois sincère avec vous, je vous dirai que n'étant à Venise que depuis deux jours...

— Ceci m'a tout l'air d'un mensonge plus ou moins innocent, interrompit-elle. Vous m'avez

dit dans la conversation, hier au spectacle, que vous étiez arrivé à Venise depuis quelques semaines déjà.

— Eh bien! madame la comtesse, je n'ai altéré en rien la vérité : j'étais à Venise, mais je n'avais pas encore vu Venise, puisque je n'étais pas venu chez vous. Je suis sûr que monsieur le major sera de mon avis.

— *Très remarquaple*, fit le major en s'inclinant du côté de la comtesse pour montrer qu'il avait compris.

— J'accepte cette explication et j'y crois, reprit celle-ci, bien qu'elle me démontre clairement que vous vous êtes arrêté longtemps en France depuis votre départ d'Angleterre.

La finesse de cette réponse me fit sourire. Le major ouvrit de grands yeux et devint rêveur : je jugeai qu'il cherchait à deviner pourquoi j'avais souri.

En attendant qu'il l'eût trouvé, la comtesse San-Felice reprit de nouveau :

— Dans tout cela, Mylord, vous ne m'avez pas dit si vous trouviez toujours Venise une ville agréable.

— On ne saurait davantage, madame la comtesse.

— *Ah! très choli! très choli!* s'écria le major en se frottant les mains d'un air de satisfaction.

Je le regardai en face pour savoir s'il ne se moquait pas de moi, car ma phrase ne méritait pas, ce me semble, cette espèce d'enthousiasme.

J'étais assis sur le devant de la gondole, à côté d'Antonia Severino, la jeune sœur de la comtesse.

Elle se pencha vers mon oreille, et elle me dit à voix basse :

— Ne vous effarouchez pas... ce n'est pas

vous qui excitez son admiration ; il vient seulement de comprendre ce que ma sœur a exprimé si finement tout-à-l'heure. Je vous assure cependant, ajouta-t-elle aussitôt, que c'est le plus aimable officier de notre garnison allemande.

Je vais placer ici une anecdote sur le même personnage, que la comtesse me raconta quelques jours plus tard : elle peindra d'un seul trait la subtilité d'esprit de ce bon Allemand.

La comtesse avait beaucoup de monde chez elle, à sa villa près de Fusine, et parmi ce monde, il y avait quelques jeunes gens des deux sexes, presque tous parents à un degré assez rapproché. Cette troupe joyeuse avait pris en goût le jeu de *cligne-mussette*, lequel consiste, comme on sait, à imposer à tour de rôle à l'un des joueurs, la tâche de chercher les autres qui se sont cachés. Un immense hangar rempli de foin servait particulièrement de retraite à cette

folle jeunesse. Une vieille parente fit observer avec beaucoup de raison qu'on ne pouvait se permettre ce jeu qu'entre personnes parfaitement sûres. Le major, à qui elle s'adressait, rumina pendant quelques instants, comme c'était sa coutume, puis il dit, en clignant finement de l'œil : « *Vous avez pien raison, Matame ; les temoiselles qui se gachaient tans le voin bouvaient laisser domper tes ébingles*, *et les chevaux y manchaient ça.* » .

Je reviens à la comtesse et à notre promenade en gondole.

— Je suis ravie que notre pauvre Venise vous plaise encore, Mylord, me dit-elle en reprenant la conversation où nous l'avions laissée, car je ne suis pas de ces femmes qui dénigrent leur pays pour faire croire qu'elles en connaissent d'autres. Nous sommes un peu déchus de notre antique splendeur, c'est vrai ; mais aussi nous avons échangé la gravité triste

de la grandeur contre la joie sincère qui accompagne les existences modestes. Au temps de notre puissance, nous avions des héros, mais ces héros étaient des ambitieux qui se souciaient fort peu de nous autres femmes. Aujourd'hui, si le règne des hommes est passé, le nôtre est enfin venu, et comme il n'a rien de tyrannique, il est probable qu'il durera bien longtemps.

J'ai trouvé cette politique féminine fort raisonnable, et cette bonhomie piquante tout-à-fait de mon goût. Je me suis alors permis de demander à Antonia si elle pensait de même : elle m'a répondu qu'il faudrait qu'elle fût dix fois folle pour penser autrement.

Antonia est une ravissante enfant, naïve, gaie, avec une modestie confiante qui me semble bien supérieure à la timidité inquiète et fausse de la plupart des jeunes personnes de son âge dans les autres pays. Son front n'est

jamais rêveur; jamais un regard furtif ne se glisse entre ses deux paupières franchement ouvertes. Elle sourit à la vie comme une fleur qui s'épanouit la veille d'un orage, et elle ne se croit pas obligée d'avoir d'autres manières avec les hommes qui peuvent prétendre à sa main, qu'avec ceux qui sont déjà mariés. Pour ma part, je lui ai su un gré infini de n'être ni plus aimable ni plus guindée avec moi qu'avec le major.

Antonia est grande, mince, souple comme le peuplier toscan qui se balance à la brise du soir. Ses cheveux et ses yeux sont noirs, et cependant sa peau peut rivaliser de blancheur avec celle de sa sœur, qui est une blonde d'un éclat éblouissant. Au repos on croit voir un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique; en mouvement elle rappelle aussitôt à l'imagination ces ravissantes créations aériennes qui se détachent sur le fond sombre des vases étrus-

ques. On voit qu'elle est dans le secret de sa grâce et de sa beauté, ce que je trouve bien plus naturel que de paraître l'ignorer.

Si je n'aimais pas Jeanne, j'épouserais probablement Antonia. Ces caractères en dehors ont un charme tout particulier pour moi. On peut à la rigueur craindre d'eux une imprudence, mais je les crois incapables d'une perfidie.

Je juge tout cela avec calme aujourd'hui, parce que je suis complètement désintéressé dans la question ; mais qu'elle me touche demain, et je ne serai plus le même homme, je le sens d'avance. Ce regard limpide et ferme me paraîtra hardi ; cette confiance naïve, cette sérénité d'enfant ne seront plus pour moi que de la ruse et de la coquetterie habilement dissimulées. J'examinerai cette jeune fille de plus près, mais comme étude seulement, car je ne puis ni ne veux avoir aucune vue sur elle.

En entrant au palais San-Felice, les hommes se sont mis à jouer *au Goffo,* jeu de cartes favori des Italiens de la bonne compagnie, et je me suis établi avec quelques jeunes femmes autour d'un piano.

— Êtes-vous musicienne, Madame? ai-je demandé à la comtesse.

— Pas le moins du monde.

— Alors, c'est mademoiselle votre sœur.

— Ma sœur n'est pas plus musicienne que moi, Mylord.

— Mais ce piano?

— Nous sert à toutes les deux.

— Pourquoi faire?

— Pour nous accompagner.

— Vous chantez donc?

— Oui, comme les hirondelles gazouillent sur les toits et les fauvettes dans les buissons.

— Je voudrais beaucoup vous entendre.

— Moi, c'est impossible, Mylord, parce

qu'il m'est défendu de chanter pendant quelques mois, mais Antonia sera charmée de vous être agréable.

En disant ces mots, elle fit un petit signe amical à sa sœur qui alla s'asseoir devant le piano.

Elle chanta, et je restai stupéfait de la beauté de sa voix et de la perfection de sa méthode.

— Quel prodigieux talent! dis-je à une jeune femme qui se trouvait auprès de moi.

— Ce n'est pas un talent, me répondit-elle; elle n'a jamais eu de maître.

En ce moment je pensai à ces pauvres Anglaises, qui passent quinze ans de leur vie et dépensent deux mille livres sterling de leur fortune, pour apprendre à *miauler* une cavatine, qu'elles défigurent au point que le compositeur lui-même ne la reconnaîtrait pas.

Les deux premiers airs qui furent chantés

par Antonia, étaient justement les mêmes que mes deux gondoliers m'avaient fait entendre la veille pendant que nous voguions à l'aventure sur les lagunes. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils me parurent encore plus charmants que la première fois.

Quand Antonia eut terminé, la comtesse lui adressa quelques paroles rapides en langue italienne, et la gracieuse enfant replaça ses doigts rosés et transparents sur le clavier, dont les touches frémissaient encore.

Puis elle exécuta avec un sentiment profond, une ritournelle mélancolique, et elle recommença à chanter.

Cette fois, ce n'était pas un refrain joyeux de gondolier, mais la plainte douloureuse d'une pauvre mendiante qui voit son enfant mourir de misère dans ses bras.

C'était tout un poème en quelques vers et en quelques notes.

J'ai demandé qui avait fait ces vers; personne dans le salon ne le savait.

J'ai demandé qui avait fait cette musique; on l'ignorait également.

Quel singulier pays que celui où un artiste peut émouvoir les âmes les plus indifférentes et faire pleurer les yeux les plus secs, et rester cependant inconnu ?

Est-ce orgueil ? est-ce découragement ? je me posai ces deux questions sans pouvoir résoudre ni l'une ni l'autre.

Je rentrai chez moi le cœur encore ému de cette naïve et touchante plainte de la veuve, et l'oreille encore charmée de la voix enchanteresse qui l'avait soupirée près de moi...

Je suis depuis quelques heures dans un trouble inexprimable : Nigro vient de m'envoyer un de ses sbires pour m'apprendre avec un grand mystère qu'il croit être sur la trace des person-

nes dont je lui ai donné le signalement : il me prie avec instance de ne pas bouger de chez moi de toute la journée.

X

J'ai eu hier de grandes émotions, et je ne suis pas encore rentré complètement dans mon état naturel.

Un instant j'ai cru toucher au terme de mes incertitudes ; mais ce n'était qu'une illusion.

Rien n'est plus odieux pour moi que l'espérance. Elle me cause peu de joie quand elle m'arrive, et elle me fait horriblement souffrir quand je la perds.

Nigro m'avait envoyé dire de ne pas bouger de chez moi de toute la journée, parce qu'il croyait être sur la trace des personnes dont je lui ai donné les signalements.

Je l'ai attendu avec une impatience et dans un trouble qu'on peut aisément se figurer, pour peu qu'on connaisse l'inquiétude d'esprit qui se cache sous mon orgueilleuse indifférence.

Vers le soir Nigro est arrivé.

Voici les renseignements qu'il me rapportait et dont il me garantissait l'exactitude.

Un de ses agens était venu lui dire, la veille assez tard, que des étrangers s'étaient établis depuis quelques semaines dans une pauvre maison d'un petit village de la terre ferme, appelé Balboni.

Nigro en arrivait. Dans la maison qu'on lui avait indiquée, et où il s'était introduit sous un prétexte quelconque, habitait et vivait dans la

plus grande retraite, une jeune femme pâle, mince et vêtue de deuil.

Cette jeune femme avait avec elle un enfant de deux à trois ans, dont elle paraissait la mère, une femme de chambre et un domestique pour la servir.

Nigro ne doutait pas que ce ne fut la personne que je cherchais, et je partageai entièrement cette opinion aussitôt qu'il m'eut donné quelques détails.

Je lui dis que je voulais, si cela était possible, acquérir une certitude à l'instant même. — Il me répondit que rien n'était plus facile, et qu'ayant prévu mon impatience, il avait pris ses mesures pour la satisfaire.

Nous partîmes dans sa gondole, afin d'être moins remarqués, et j'ordonnai à la mienne d'aller m'attendre à l'extrémité du grand canal, du côté par lequel nous devions rentrer à Venise.

La soirée était orageuse et sombre, la chaleur accablante ; aucun souffle de brise, si faible qu'il fût, ne ridait la surface immobile des lagunes, dont les flots paraissaient presque noirs. De temps en temps un éclair sillonnait à la fois le ciel et la mer, puis tout retombait dans une morne et profonde obscurité.

Nigro avait défendu à ses gondoliers de chanter, et quand nous approchâmes de la terre ferme et du village de Balboni, il leur recommanda de ne se servir de leurs rames qu'avec la plus grande précaution : il ne voulait pas qu'on pût se douter de notre venue.

Notre traversée dura près d'une heure et demie, de sorte que j'eus tout le temps de réfléchir à la démarche que je faisais, et de me demander par conséquent quelle conduite je devais tenir si c'était bien madame de Candor en présence de laquelle j'allais me trouver.

Faudrait-il me jeter à ses pieds, la supplier

de me pardonner, refuser noblement toutes les explications qu'elle voudrait sans doute me donner, enfin lui témoigner en l'abordant une confiance aveugle !

Mon cœur me répondait oui, mais ma raison et ma dignité me conseillaient d'agir avec plus de mesure ; il me semblait aussi que ce serait manquer de délicatesse envers elle que de me refuser à l'entendre.

Puis, enfin, étais-je bien sûr que madame de Candor n'eût pas d'autres motifs pour s'expatrier et vivre dans la retraite, que le chagrin que ma dureté pour elle avait pu lui causer ?

C'était assez probable ; mais je ne pouvais me dire que j'eusse aucune certitude à cet égard.

Madame de Candor, je le savais, était complètement ruinée ; peut-être alors n'avait-elle quitté la France que pour ne pas réjouir ses amis du spectacle de sa misère, et leur épar-

gner la crainte de la voir tôt ou tard venir s'adresser à eux dans sa détresse.

Quoiqu'elle soit bien jeune encore, il n'est pas absolument impossible qu'elle sache déjà, qu'il n'y a rien que les personnes qui font état de nous aimer nous pardonnent plus difficilement, que de leur demander des services que leur vanité les condamne à nous rendre.

En parcourant le cercle de toutes les suppositions qu'il est permis de faire sur la disparition d'une femme jeune, belle et libre, je rencontrais encore celle qu'on se sert parfois de l'amour qu'on inspire à un homme pour cacher celui qu'on éprouve pour un autre.

Mais je n'y arrêtai pas ma pensée, et de toutes les craintes qui m'assaillirent, une seule me parut raisonnable, c'est que madame de Candor, mortellement blessée de ma conduite, ne voudrait pas m'entendre, et qu'alors je jouerais un rôle bien ridicule.

J'aurais pu me dire aussi, mais l'idée ne m'en vint pas, que tout ce que j'avais soupçonné à Paris était vrai, et *qu'elle* ne m'avait fui que dans l'espoir d'être suivie par moi : dans ce cas, je serais allé au devant du triomphe de l'intrigue que j'avais déjouée une première fois par ma penétration.

Enfin notre gondole toucha le rivage de la terre ferme ; Nigro et moi nous sautâmes à terre aussitôt.

L'obscurité était de plus en plus épaisse ; mais quand un éclair déchirait les nuages amoncelés au-dessus de nos têtes, nous apercevions devant nous, à une faible distance, un groupe de maisons blanches vers lesquelles nous nous dirigions.

Bientôt nous atteignîmes une espèce de haie, et là il fallut s'arrêter.

— Je crois que nous sommes arrivés, Excellence, me dit Nigro. Attendez-moi pendant

quelques instants ici, je vais reconnaître les lieux.

— Dépêchez-vous, lui répondis-je avec humeur, car j'étais honteux et par conséquent mécontent de mon rôle et de ma situation.

Nigro, qui avait déjà fait deux pas pour me quitter, se retourna et revint à moi.

— Est-ce que votre Excellence n'est pas satisfaite de mes services? reprit-il.

— Que vous importe, si je les paye?

— Ceci est parfaitement juste, Excellence; mais, voyez-vous, je suis un drôle d'homme. on a beau me bien payer, je n'ai de zèle que lorsque les gens qui m'emploient me disent qu'ils sont contens de moi.

— Je ne puis vous le dire en ce moment, car enfin la seule chose que vous ayez faite, c'est de m'amener ici, par une nuit comme celle que les voleurs choisissent pour aller en

expédition, et de me laisser en embuscade comme si j'étais un de vos...

J'hésitai un instant avant d'achever ma phrase, alors il m'interrompit pour m'empêcher de continuer.

— Je ne vous laisse pas en embuscade, Excellence; c'est moi qui vais à la découverte.

— Comme vous voudrez; mais je suis humilié du métier que je fais ici.

— Il est certain, Excellence, que n'étant point obligé à le faire...

— Allez-vous maintenant me donner une leçon? interrompis-je à mon tour.

— Non; mais votre Excellence ne devrait pas avoir l'air de me mépriser parce que je la sers comme elle a voulu être servie. Ce n'est pas moi qui suis allé...

— C'est bon, simpiternel bavard! menez votre entreprise jusqu'au bout et laissez-moi

tranquille : vos réflexions m'assomment toujours, et dans ce moment...

Je ne continuai pas : il avait disparu dans l'ombre, et à la lueur blafarde d'un éclair je l'aperçus à une vingtaine de pas déjà, se glissant le long de la haie dont j'ai parlé.

Le même éclair m'avait montré une petite maison située à l'extrémité d'un jardin que cette haie entourait.

Je n'avais fait qu'entrevoir ce lieu qui me parut désolé, et mon cœur se serra subitement à l'idée que la femme que j'aimais habitait là.

L'absence de Nigro dura plus d'un quart d'heure, pendant lequel les éclairs en se succédant rapidement, firent à plusieurs reprises reparaître la maison à mes regards, et chaque fois ce fut pour me mieux convaincre de la tristesse et de la pauvreté de son aspect.

Tantôt je voyais sur la muraille blanche une grande plaque noire indiquant que le mortier

était tombé en cet endroit, ce qui pour moi est absolument comme une déchirure dans un habit.

L'instant d'après, je voyais un contrevent suspendu par un seul de ses gonds, et traînant comme l'aile d'un oiseau mort.

Je pus constater aussi que le jardin ne portait aucune trace de culture récente : il était envahi par des ronces qui se traînaient sur le sol, et de grands chardons blancs, desséchés par les chaleurs ardentes de l'été.

Un malaise si grand s'empara de mon esprit, que si Nigro ne fût pas revenu, je crois que j'aurais cherché à regagner la gondole pour me faire ramener à Venise le plus vite possible.

— Tout va bien, Excellence ; me dit à voix basse Nigro en m'abordant. Voulez-vous me suivre maintenant?

— Qu'entendez-vous par ces mots : *Tout va*

bien, et où allez-vous pour que je vous suive?

— Excellence, la famille, ou du moins les personnes que je soupçonne être celles que vous désirez rencontrer, sont réunies en ce moment dans une petite pièce située au rez-de-chaussée d'une maison que vous avez dû voir à la lueur des éclairs. L'unique fenêtre de cette pièce n'a pas de contrevents, et rien ne sera plus facile que de constater le signalement des gens qui s'y trouvent.

— Mais je n'ai pas le droit...

— Ceci ne me regarde plus, Excellence : vous m'avez donné un ordre, il est exécuté; des instructions, elles ont été scrupuleusement suivies ; maintenant vous ne voulez pas pousser les choses plus loin, libre à vous.

— Je ne voudrais pas jouer le rôle d'espion, répondis-je avec plus d'humeur que d'indignation.

— Si vous n'y êtes pas forcé, vous avez bien

raison, Excellence... nous regagnerons la gondole quand vous voudrez, et j'aurai à vous rendre presque tous vos ducats.

— Avez-vous vu dans cette pièce que vous venez de me désigner ?

— Parfaitement, Excellence, et sans me donner la moindre peine.

— Combien y avait-il de personnes ?

— Trois : deux jeunes femmes et un enfant couché en travers sur les genoux de l'une d'elles.

— Sont-elles jolies ?

— Il n'en existe pas d'aussi belles dans tout Venise, où Dieu sait cependant qu'il n'en manque guère.

— Eh bien ! marchons !

Nous atteignîmes bientôt un endroit où la haie était interrompue par une espèce de barrière mobile : je jugeai que ce devait être l'en-

trée du petit enclos qui entourait la maison. Effectivement Nigro s'arrêta.

— Avant cinq minutes vous saurez à quoi vous en tenir, Excellence, me dit-il à voix basse.

— Mais je ne puis m'introduire dans cette demeure sans la permission des personnes qui l'habitent, alors même que je serais sûr que ce sont celles que je cherche, répondis-je.

— Il ne s'agit pas du tout de cela, Excellence. Vous voyez cette lueur qui éclaire ce grand massif d'arbres ?

— Parfaitement.

— Elle vient d'une pièce située au rez-de-chaussée de la maison. La fenêtre est ouverte, et il est très facile de voir ce qui se passe dans l'intérieur, sans être aperçu soi-même.

— A la bonne heure.

— Les deux femmes et l'enfant sont là.

— Comment le savez-vous ?

— Elles y étaient il n'y a qu'un instant,

quand je suis allé à la découverte. Prenez ma main, Excellence, et marchons avec précaution. Nous n'avons qu'une vingtaine de pas à faire.

Effectivement nous fûmes bientôt en face de cette fenêtre, et les trois personnes désignées par Nigro étaient encore là.

La pièce où elles se tenaient me parut grande et nue. Une petite lampe dont la flamme était rabattue par un capuchon de cuivre, n'éclairait les murs que jusqu'à une certaine hauteur, et laissait par conséquent dans l'ombre une partie des objets.

Les deux femmes étaient assises l'une à côté de l'autre, tournant le dos à la fenêtre. Un enfant dont je ne voyais que la chevelure blonde et bouclée, reposait couché en travers sur leurs genoux.

Elles étaient vêtues de deuil, comme j'avais vu à Paris, quelques mois auparavant, la com-

tesse de Candor et sa femme de chambre Rose.

Je fus à l'instant même convaincu que c'étaient bien elles que je revoyais. Tout autre que moi s'y serait trompé à ma place, j'en suis sûr.

Je serrai la main de Nigro pour lui faire comprendre que j'étais satisfait du zèle et de l'intelligence dont il avait fait preuve, et je le tirai à moi afin de lui indiquer qu'il ne nous restait plus qu'à nous éloigner.

Il me tardait d'être de retour à Venise, pour aviser tranquillement à la manière dont je m'y prendrais pour faire savoir à Jeanne que j'avais découvert sa retraite, et lui demander si elle voulait me recevoir.

Nous avions déjà fait deux ou trois pas pour nous retirer, quand le bruit d'une porte qu'on ouvrait me décida à m'arrêter et à regarder encore.

Les deux femmes s'étaient levées brusquement.

En ce moment, plusieurs éclairs qui se succédèrent avec rapidité remplirent la chambre d'une clarté éblouissante, et j'aperçus sur le seuil de la porte qu'on venait d'ouvrir, un homme dont je distinguai parfaitement les traits.

Les deux femmes poussèrent un cri dans lequel la terreur se mêlait à la joie. Puis l'une d'elles, tenant l'enfant dans ses bras, courut se jeter au cou de l'homme qui venait d'entrer, tandis que l'autre s'approcha en toute hâte de la fenêtre qu'elle ferma violemment, et devant laquelle elle tira un rideau.

Nous ne vîmes plus rien, mais nous entendîmes des paroles confuses et des sanglots entrecoupés.

Tout cela avait été l'affaire d'un instant.

Au moment où le feu du ciel avait illuminé

le visage de l'homme qui causait tout ce trouble, j'avais senti la main de Nigro tressaillir dans la mienne, et dès que le rideau fut baissé, il me dit à l'oreille :

— Excellence, partons vite ! il faut que je retourne sans retard à Venise.

Je le suivis machinalement jusqu'à l'endroit où la gondole nous attendait : il marchait si vite que j'étais obligé de courir pour ne pas rester en arrière.

Nous nous embarquâmes précipitamment, et je l'entendis ordonner aux gondoliers de faire force de rames.

— Excellence, me dit-il, j'ai tout lieu de croire que je me suis trompé.

— Qui vous le fait supposer ?

— Peu importe : avez-vous reconnu les personnes que vous cherchiez !

— Je n'en suis pas positivement sûr ; mais il y a de grandes probabilités.

— Eh bien ! si vous n'avez que des probabilités, moi j'ai une certitude contraire.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Je ne le puis aujourd'hui.

—Pourquoi ?

— Parce que je ne le dois pas.

— Vous oubliez que je vous ai payé pour me servir.

— Excellence, je suis prêt à vous rendre l'argent que vous avez bien voulu me donner. Vous devez vous rappeler que je ne l'ai pris qu'à cette condition, dans le cas où je ne réussirais pas : or, j'ai la conviction de n'avoir point réussi.

— Je reviendrai demain ici, et malheur à vous si vous vous êtes joué de moi.

— Excellence, si vous m'en croyez, vous ne viendrez pas ici demain, et même vous ne direz à personne que vous y êtes venu ce soir.

— Je ferai ce qui me conviendra, et je dirai

ce que j'aurai envie de dire : je vous trouve un plaisant drôle de vouloir ainsi régler ma conduite et jusqu'à mes paroles.

Nigro ne répondit rien : toute son attention semblait absorbée par la crainte de ne pas arriver assez vite à Venise. A chaque instant, il avançait la tête hors de la gondole pour répéter aux rameurs de faire diligence. On eût dit qu'il y allait pour lui de la vie ou de la mort, d'être rendu quelques minutes plus tôt ou plus tard.

Nous arrivâmes enfin à l'endroit où j'avais ordonné que ma gondole vînt m'attendre. Nigro l'aperçut avec une évidente satisfaction.

— Excellence, me dit-il, dussiez-vous mal recevoir cet avis, je vous répéterai encore de ne parler à qui que ce soit de ce qui vient de se passer, et vous ne retournerez pas demain à Balboni.

Je l'envoyai à tous les diables et je m'élançai dans ma gondole. Je vis alors, non sans

quelque surprise, que la sienne au lieu de rentrer en ville, se dirigeait vers l'arsenal.

Tout cela est inexplicable; ma tête est un véritable chaos. J'en suis à me demander si cette course n'est pas un rêve douloureux que j'ai fait.

XI

Nigro avait raison : si madame de Candor est dans cette ville ou aux environs, il peut se faire encore que ce ne soit pas elle que j'ai vue hier.

Mais que de choses j'ai appris sur Venise aujourd'hui !

Ce matin, de bonne heure, Yorick est venu me dire que le comte San-Felice désirait me voir. J'avais fermé ma porte; mais en faveur du comte, j'ai levé la consigne.

— Mylord, m'a-t-il dit en entrant, c'est une affaire bien grave qui m'amène chez vous.

Et en prononçant ces paroles, il avait une physionomie souriante qui semblait les démentir.

Je lui répondis je ne sais quelle pauvreté, et il reprit aussitôt avec une grande volubilité :

— Nous nous sommes décidés tout-à-coup, ma femme et moi, à donner un bal ce soir, et je viens vous prier de ne pas accepter d'autres engagements. Nous comptons sur vous de la manière la plus positive.

Je cherchai à m'excuser en prétextant un peu de souffrance physique et beaucoup de maussaderie : San-Felice ne voulut tenir aucun compte de ces défaites, et il insista vivement pour avoir ma parole que j'irais chez lui, et même que je m'y rendrais d'assez bonne heure.

De guerre lasse je lui promis de faire ce qu'il désirait, en le prévenant toutefois que je porte-

rais chez lui la plus triste figure de bal qui se puisse imaginer.

Il me répondit que sa sœur Antonia se chargerait de m'égayer, ce qui me parut assez extraordinaire.

Cependant, en y réfléchissant, je trouve cette franchise, un peu étourdie, préférable à toutes les petites ruses qu'on emploie dans les autres pays, et particulièrement en France, pour faire faire un beau mariage à une jeune fille.

Rien n'est plus naturel au monde que le désir du comte San-Felice de me faire épouser sa belle-sœur, qui est, du reste, le plus grand et le plus riche parti de l'Italie au dire de tout le monde.

Cette jeune fille est d'ailleurs charmante.

J'ai demandé au comte San-Felice, sans trop savoir pourquoi, car en définitive cela m'est bien égal, s'il avait un motif quelconque pour donner cette fête à laquelle il avait la bonté de

venir m'inviter : il m'a répondu avec un certain trouble, que c'était tout bonnement parce que sa femme et lui avaient envie de s'amuser.

Je n'en ai pas cru un seul mot, et j'avais parfaitement raison, ainsi que je le dirai plus tard.

— Comme vous êtes heureux d'aimer aussi sincèrement le plaisir ! dis-je à San-Felice. Cela me semble si bizarre, quand on n'a plus vingt ans, que je m'imagine toujours que cela n'est pas très sincère.

— En Italie, Mylord, les goûts ne perdent jamais de leur jeunesse, et tant qu'on s'amuse réellement d'une chose, on ne rougit pas le moins du monde de s'en amuser. Je vous présenterai ce soir à une de mes vieilles amies, Italienne de race pure, qui est une merveille dans ce genre. Vous serez aimable pour elle, n'est-ce pas? c'est une excellente personne.

— J'ai en général peu de sympathie pour la

vieillesse qui manque de gravité, ai-je répondu avec assez de maussaderie : cependant, mon cher comte, pour vous être agréable...

—Vous en serez d'ailleurs bien récompensé, interrompit San-Felice. La princesse Vantini, c'est le nom de ma vieille parente, ne marche jamais qu'entourée de deux nièces charmantes.

C'est une particularité du caractère italien dans toutes les classes, que de chercher à vous faire envisager toutes choses sous le point de vue de ce qu'on peut en retirer pour plaire aux femmes ; chez eux ce n'est pas corruption, mais pure obligeance, j'ai été souvent à même de le remarquer.

Après le départ du comte, je suis sorti en gondole, à peu près décidé à me faire conduire à Balboni, pour essayer de découvrir la cause des mystères que Nigro m'a faits hier soir ; j'avais d'ailleurs toujours dans l'esprit comme un

vague pressentiment que cette petite maison était habitée par madame de Candor.

Ce que j'avais vu rendait cette pensée assez triste pour moi, comme on peut se l'imaginer.

Jeté sur la plage de Balboni, j'eus d'abord quelque peine à m'orienter dans ces lieux que je n'avais vus qu'à la rare lueur des éclairs ; mais enfin je crus reconnaître la haie, l'enclos en friche, et bientôt la petite maison, derrière un massif d'arbres que le ciseau du jardinier n'avait pas dû émonder depuis un grand nombre d'années.

J'arrivai à la barrière : elle était ouverte.

Je fis deux ou trois fois le tour de la maison : toutes les issues en étaient hermétiquement fermées.

J'examinai encore les localités et je n'eus pas de peine à reconnaître que j'étais bien dans l'endroit où j'étais venu la veille. Le morceau de mortier manquait à la muraille, le contre-

vent extérieur pendait à l'un de ses gonds; je retrouvai même sur le sable d'une allée, la seule du jardin que l'herbe n'eût pas envahie, l'empreinte d'un pied à laquelle ma botte s'adaptait parfaitement.

J'étais bien réellement venu là; je n'avais malheureusement pas rêvé; mais qui avais-je vu, et pourquoi ces mystères et cette recommandation pressante de Nigro de ne pas retourner à Balboni.

Il y avait là une foule de circonstances que je devais, que je voulus sur-le-champ éclaircir.

Voici les soupçons que j'avais conçus, et l'on conviendra avec moi qu'ils n'étaient pas trop absurdes.

Je m'imaginai que Nigro avait reconnu dans l'homme que nous avions vu entrer, une personne contre laquelle il ne voulait pas agir, et que les deux femmes étaient Jeanne et Rose.

J'appelai à haute voix et à plusieurs reprises

aux différentes façades de la maison ; on ne vint pas, et rien ne bougea dans l'intérieur : une tombe n'aurait pas été plus muette.

Je grimpai les quatre ou cinq marches humides et verdâtres d'un perron en ruines, et j'arrivai à une petite porte à laquelle je frappai discrètement d'abord.

J'écoutai, j'attendis ; le silence continua de régner partout.

Je frappai plus fort et longtemps de suite ; j'étais dans un état d'exaspération impossible à décrire.

Enfin j'eus la satisfaction d'entendre le bruit d'un pas dans l'intérieur de la maison ; bientôt la porte s'ouvrit, et je me trouvai en présence d'un sergent de grenadiers hongrois.

Cet homme me demanda en mauvais italien ce que je voulais.

— Voir les maîtres de cette maison, lui dis-je.

— Il n'y a personne.

— Mais il y avait du monde hier soir.

— C'est possible.

— Je veux entrer.

— Cela ne se peut pas.

Je tirai quelques pièces d'or de ma poche et j'essayai de les glisser dans la main du sergent qui se recula vivement et avec une sorte d'effroi.

— Dites-moi au moins, repris-je, où sont allées les personnes qui étaient ici hier soir.

—Je ne le sais pas : quand je suis entré dans cette maison elle était abandonnée.

— Qui vous y a envoyé?

Le sergent se recula de nouveau et ferma la porte dont je l'entendis pousser les verroux.

Il ne me restait plus qu'à retourner à Venise, et à tâcher d'obtenir de Nigro, n'importe à quel prix, l'explication de tous ces mystères. A la vérité, il s'était montré très désintéressé,

mais je me promis de lui faire des offres telles, qu'il lui serait impossible de résister à la tentation.

Il y a tant d'hommes qui ne sont restés incorruptibles que parce qu'ils n'ont jamais eu affaire qu'à des maladroits, des pauvres ou des avares.

Je faisais ces réflexions et d'autres du même genre, tout en cheminant pour regagner mon embarcation. A quelques centaines de pas de la mer, j'aperçus un pêcheur qui retournait à Balboni, ses filets sur l'épaule et un panier à la main.

Au moment où nous nous croisâmes, je l'arrêtai et je lui demandai s'il était disposé à me rendre un service, que moi j'étais prêt à lui payer tout ce qu'il vondrait.

Sa figure s'illumina d'un rayon de joie, et il me répondit aussitôt qu'il n'y avait rien au monde qu'il ne fît pour me prouver son zèle.

— Vous êtes de Balboni, n'est-ce pas? lui dis-je en faisant briller à ses yeux quelques ducats.

— Oui, Excellence.

— Et vous y connaissez tout le monde.

— Tout le monde sans exception.

— Alors vous pouvez me dire qui habite cette maison là-bas? il m'importe beaucoup de le savoir.

— De quelle maison voulez-vous parler, Excellence? en voilà plusieurs les unes à côté des autres.

En me faisant cette réponse, le pêcheur regardait dans une direction opposée à celle que mon geste lui indiquait; il me sembla aussi que son visage s'était subitement assombri, et il fit un mouvement de la jambe droite comme s'il voulait se remettre en marche.

— Je parle de cette maison isolée dont la

façade porte un volet détaché de son gond supérieur.

—Cette maison est abandonnée depuis longtemps, Excellence ; et je n'y suis jamais entré de ma vie.

— Que vous n'y soyez jamais entré, c'est possible, mais qu'elle soit abandonnée depuis longtemps, cela est faux. Vous n'êtes pas de Balboni, ou vous me faites un mensonge. Hier encore cette maison était habitée.

Il haussa les épaules comme s'il voulait dire : *c'est possible, mais cela m'est égal.*

— Écoutez, repris-je aussitôt, si vous me donnez quelques renseignements un peu précis sur les personnes qui étaient ici il y a quelques heures, je ferai votre fortune : vous n'aurez plus besoin de pêcher de votre vie.

—Excellence, je ne sais rien, et j'aime beaucoup la pêche. Excusez-moi donc.

Et avant que je pusse lui adresser une nou-

velle question, il s'était éloigné à grands pas.

Je ne fus pas plus heureux à quelque distance de là, avec deux jeunes filles qui me promirent de me dire tout ce que je voudrais, et qui s'effarouchèrent dès la première question que je leur adressai sur le compte des personnes qui, la veille encore, habitaient la maison abandonnée en ce moment.

C'était à en devenir fou de colère et de dépit! on eût dit vraiment que tout le monde s'entendait pour me dissimuler ce que j'avais tant d'intérêt à savoir.

Ma seule ressource était donc Nigro. Je me jetai dans ma gondole, décidé à le faire parler, dût-il m'en coûter le quart de ma fortune. Je ne pensais plus à Jeanne, mais il y avait un obstacle devant moi, et cet obstacle je voulais le briser.

Comme nous longions les murs de l'arsenal, j'aperçus une immense gondole amarrée.

à l'entrée de la porte des Lions, et occupée par quelques soldats appartenant au même régiment hongrois que le sergent qui m'avait refusé la permission de pénétrer dans la maison de Balboni.

Cette circonstance insignifiante m'éclaira tout-à-coup : je me dis que j'allais peut-être apprendre quelque chose.

Dans cette pensée, j'ordonnai à mes rameurs de se rapprocher autant que possible de la gondole amarrée, et de s'arrêter dès que je leur dirais de le faire.

Ils obéirent avec une répugnance qui me fut bientôt expliquée : une sentinelle placée sur une muraille nous défendit d'avancer.

Je menaçai mes gondoliers de les chasser s'ils se soumettaient à cette brutale injonction ; ils battirent encore la mer de quelques coups de rames, alors la sentinelle les coucha en joue : il fallut rester là

Un quart d'heure s'écoula : rien ne me disait que je dusse voir, entendre ou apprendre quelque chose, et cependant, pour quoi que ce soit au monde, je n'aurais voulu m'éloigner de là.

Enfin la porte de la citadelle ou de l'arsenal, comme on voudra l'appeler, s'ouvrit, et je vis paraître Nigro dans son costume officiel d'agent de la police vénitienne.

Derrière lui venaient quelques soldats.

A la suite de ces soldats marchait un homme de grande taille, que je reconnus tout de suite pour le personnage que j'avais vu entrer la veille au soir dans la petite maison de Balboni.

Il avait les mains attachées derrière le dos; mais sa contenance n'avait rien de celle d'un criminel, car elle était assurée et presque superbe.

Je compris alors pourquoi Nigro s'était empressé de se débarrasser de moi, la veille au

soir. Le hasard lui avait sans doute fait découvrir quelqu'un qu'il était chargé d'arrêter, et mes intérêts particuliers avaient été sacrifiés à ses devoirs d'employé du gouvernement.

Mais ces malheureuses femmes, que sont-elles devenues? qui sont-elles, enfin? rien ne me dit d'une manière irrécusable que l'une d'elles n'est pas madame de Candor.....

XII

Il y a, en vérité, des moments où je suis fondé à penser que les singularités de mon caractère tiennent à un dérangement de mon cerveau. Ainsi il m'arrive souvent de douter des choses les plus matériellement vraies, et parfois je m'obstine à en croire d'autres qui sont évidemment fausses : une raison saine ne doit pas procéder de cette manière.

Ce qui se passe en ce moment en est un exemple on ne peut plus frappant.

Les témoignages les plus irrécusables, les preuves les plus fortes me démontrent que ce n'est pas madame de Candor que j'ai vue hier à Baldoni. Je l'ai cru d'abord, je l'ai même consigné dans ces pages, et à chaque instant je me surprends à penser que tout le monde s'entend pour me tromper.

C'est absurde, je le reconnais, et cependant je ne puis triompher de cette idée.

On va comprendre quelle est l'aberration de mon jugement, et combien je suis ingénieux à maintenir mon esprit dans le trouble et la défiance.

En revenant de Baldoni je me suis fait conduire chez un vieux savant vénitien que j'avais connu lors de mon premier voyage en Italie, et avec lequel j'ai renouvelé connaissance depuis mon retour ici.

Le chevalier Matéo Libri est un de ces hommes rares dont il ne devrait pas être permis de révoquer en doute la sincérité. Candide comme un enfant, malgré son grand âge et sa prodigieuse connaissance du cœur humain, il ne cherche jamais à dénaturer sa pensée, et, pour ce qui me concerne, je ne l'ai pas une seule fois surpris en flagrant délit de dissimulation sur quoi que ce soit.

Il va sans dire qu'il vit dans un isolement presque complet, et que son esprit charmant et son vaste savoir ne le font rechercher de personne. Les gens qui disent toujours la vérité sont encore plus redoutés dans ce pays que partout ailleurs : on les trouve désagréables et compromettants.

Après mes émotions de la veille et de la matinée, je devais être très préoccupé, et je l'étais en effet en arrivant chez le chevalier : il s'en est aperçu sur-le-champ, et comme il ne cache

jamais ses impressions, il s'est informé sans détour, quoiqu'avec une extrême délicatesse, des causes du trouble d'esprit qu'il avait remarqué en moi dès les premières paroles que nous avions échangées.

Ce que j'aurais pu lui confier était si invraisemblable, si absurde, qu'il me fut impossible de lui répondre avec franchise. Je me rejetai donc sur l'irritation morale que me causaient des souffrances nerveuses auxquelles je prétendis être fort sujet, et je me plaignis de l'obligation où j'étais d'aller au bal, le soir même, dans cet état de malaise dont je ne savais pas triompher.

—Et qui donne un bal à Venise aujourd'hui? me demanda-t-il avec une vivacité qui m'étonna chez un homme habituellement calme.

—Le comte San-Felice.

Le comte San-Felice donne un bal! Aujourd'hui même! s'écria le chevalier. Mylord, n'y

allez pas ! c'est une mystification comme on en fait quelquefois à Venise.

— Mon cher chevalier, le comte me connaît depuis trop peu de temps, pour se permettre avec moi une de ces familiarités qu'autoriserait tout au plus une liaison intime : Il a pris la peine de venir lui-même chez moi, ce matin, pour me prier à sa soirée improvisée, m'a-t-il dit.

J'eus à peine prononcé ces mots que je vis le chevalier, qui m'écoutait avec une curiosité anxieuse, pencher sa tête sur sa poitrine et se couvrir la face avec ses deux mains.

— O honte ! murmura-t-il sourdement avec une expression douloureuse à laquelle se mêlait un sentiment de profonde indignation qui cherchait à se contenir.

— Honte ! honte ! répéta-t-il d'une voix plus faible, dont le son étouffé mourut dans un sanglot.

On sait que je suis de ma nature peu questionneur parce qu'il n'y a pas beaucoup de choses qui m'intéressent. Cependant, dans cette circonstance, et après les témoignages d'intérêt que le chevalier venait de me donner à l'instant même, je crus qu'il était de mon devoir de ne pas paraître indifférent au violent chagrin qu'il semblait éprouver.

Je le questionnai donc, à mon tour, avec toute la réserve possible, et en le priant de me pardonner cette indiscrétion.

Il découvrit lentement son visage altéré, saisit ma main, qu'il tint quelques instants pressée dans les deux siennes, puis il me dit avec douceur et résignation :

— Pardonnez-moi vous-même, cher lord... c'est une grande faiblesse... mais quoique j'assiste depuis près d'un demi-siècle à la lente dégradation de ma patrie, je ne puis m'habituer à ce spectacle, et quand je découvre qu'elle

peut tomber plus bas encore qu'elle n'est, je ressens une douleur dont je ne suis pas le maître.

Et il leva vers le ciel un regard désolé.

Tout cela ne m'apprenant rien et me paraissant inexplicable, je hasardai quelques autres questions.

— Je conçois, reprit-il, que vous ayez de la peine à comprendre comment tout ceci a pu venir à propos d'une chose aussi insignifiante qu'un bal... rien n'est plus naturel cependant... ce bal est une monstruosité, un déshonneur pour la société vénitienne.

Je comprenais de moins en moins, et l'étonnement qui se peignit sur ma physionomie le fit voir à mon interlocuteur, qui se hâta de continuer en ces termes :

— Le prince Severino, beau-frère du comte San-Felice, a été obligé de quitter Venise, il y a quelques mois, pour se soustraire aux poursui-

tes du gouvernement autrichien, qui l'accuse, non sans raison peut-être, de s'associer activement aux espérances de cette jeune noblesse qui rêve l'affranchissement de l'Italie. Il s'était réfugié en Suisse ; mais le désir irrésistible de revoir une jeune femme et un enfant, qu'il aime tous deux avec passion, lui a inspiré le funeste dessein de revenir, et j'ai appris ce matin qu'il avait été arrêté hier soir dans un petit village de la terre ferme.

Je n'ai pu retenir un cri de surprise et de douleur, dont le chevalier n'a pas dû comprendre toute la portée.

— N'est-ce pas, reprit-il après quelques secondes de silence, que c'est une bien grande honte, une lâcheté bien infâme à son propre beau-frère de donner une fête en ce moment?... eh bien! voilà la noblesse vénitienne d'aujourd'hui.

— Vous croyez au moins, j'espère, que la comtesse San-Felice...

— Je n'en doute pas, et j'ajouterai même qu'elle est une de nos plus fières et de nos plus courageuses patriciennes, car, pendant l'absence de son frère, elle a osé écrire deux fois à Vienne pour demander sa grâce.

— Vous me voyez au désespoir! ai-je dit.... si vous saviez...

— Oh! je n'en suis pas étonné, m'a-t-il répondu en me serrant de nouveau la main. Vous êtes noble, généreux, et vous appartenez à cette fière aristocratie qui ose aimer la liberté en face du trône, en même temps qu'elle défend ses priviléges contre le peuple! mais ici on tremble devant tout le monde, et l'on n'a pas d'autre courage que celui de la bassesse.

Nous avons gardé le silence pendant quelques minutes, puis le chevalier a repris :

— Il faut que cette police autrichienne ait fait un pacte avec le démon, car rien n'égale sa ruse, son habileté et le bonheur qui préside à toutes ses entreprises. Figurez-vous, mon cher lord, que le malheureux prince Severino n'avait confié le secret de son retour à personne; qu'il était venu seul, ne marchant que la nuit par des chemins de traverse. Eh bien! il n'y avait pas deux heures qu'il était près de la femme dont je vous ai parlé; il allait même la quitter, lorsque la maison a été cernée par une compagnie de grenadiers, conduite par un agent de police qui l'a arrêté. On l'a conduit d'abord à l'arsenal où il a été interrogé par le gouverneur, et depuis quelques heures il est sous *les Plombs,* d'où il ne sortira peut-être... Ah! c'est horrible à penser! On dit que la pauvre femme est presque folle de désespoir.

— Hélas! me suis-je écrié alors, j'ai la dou-

leur d'être la cause involontaire de cet horrible événement.

Et j'ai aussitôt expliqué au chevalier, sans lui tout dire précisément, comment une recherche faite pour mon propre compte avait amené la découverte qui le plongeait dans la consternation, car je ne doutai pas, à dater de ce moment, que le prince Severino ne fût l'homme que j'avais vu entrer la veille au soir dans la petite maison de Balboni.

— C'est une cruelle fatalité, m'a-t-il dit avec douceur. Mais soyez sûr qu'on serait tôt ou tard venu à bout de s'emparer de lui. Ces Allemands si épais, si lourds, si bonasses en apparence, ont une sagacité infernale quand il s'agit d'attirer dans un piège une des victimes de leur politique. Severino n'aurait pas échappé à l'œil terne mais toujours ouvert de la police autrichienne ; ainsi, ne vous faites pas trop de reproches... c'est le hasard qui l'a livré : plus

tard un de ses amis ou un de ses proches l'aurait peut-être vendu pour faire sa cour au premier ministre.

— Quelle horreur ! mais que peut espérer le souverain qui amène peu à peu ses sujets à ce degré d'avilissement ?

— L'obéissance.

— Et s'il a besoin de faire quelque jour un appel à leur patriotisme, à leur dévoûment ?

— Il pense dès à présent que le génie de ses ministres le mettra à même de se passer du concours de son peuple. Mais quittons ce sujet, mon cher lord... Il trouble la joie que j'ai à vous voir et à causer avec vous.

— Comme vous voudrez : seulement laissez-moi vous dire que je n'irai pas à ce bal et que je ne mettrai jamais le pied chez le comte San-Felice.

— Vous aurez tort.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a dans cette maison deux nobles créatures, une surtout, qui méritent toutes les sympathies d'un homme comme vous.

— Cependant le comte m'a dit que sa femme était d'accord avec lui pour donner cette fête.

— Soyez sûr que c'est un mensonge ! elle se soumettra, fera bonne contenance, mais je suis certain qu'au fond de l'âme elle est profondément malheureuse. Ne les abandonnez pas dans cette circonstance.

— Mais si elles viennent à savoir que c'est moi qui suis cause du malheur qui les frappe ?

— Comment voulez-vous qu'elles le sachent ? Ce misérable Nigro n'ira pas se vanter de n'avoir dû qu'au hasard la capture importante qu'il a faite.

— Ce que vous dites là est assez probable. Alors savez-vous ce que je ferai ? J'irai voir ces dames ce matin et je les prierai de m'excuser si je ne parais pas à leur bal de ce soir.

— A merveille ! Vous satisferez à tout en agissant ainsi.

Je suis resté pendant quelques instants encore avec le chevalier Libri, puis je me suis fait conduire au palais San-Felice, où je n'ai pu être reçu qu'en envoyant ma carte : la porte était fermée sous le prétexte des préparatifs du bal. Le comte était sorti.

J'ai trouvé les deux sœurs tout en larmes, et ma visite a paru les toucher profondément : elles ont compris que je venais leur exprimer la part que je prends à leur chagrin.

— C'est un affreux malheur ! m'a dit la comtesse en sanglotant.

— Et une grande honte à nous de donner cette fête ! a ajouté Antonia avec une douloureuse indignation.

— Mais si je suis bien informé, ai-je répondu, il est impossible que monsieur votre frère puisse encourir une peine sévère. On m'a

assuré qu'il n'y avait rien de grave à lui reprocher, et qu'il s'était borné à sympathiser avec quelques esprits exaltés.

— Il n'en faut pas tant pour faire un crime dans ce pays, a interrompu la comtesse. Mon pauvre frère est perdu!

— Si vous alliez à Vienne demander vous-même sa grâce à l'empereur.... On le dit humain, généreux...

— On ne me le laisserait pas voir, et on me renverrait à son premier ministre qui me baiserait la main, me dirait des choses extrêmement gracieuses, et me ferait des promesses qu'il ne me tiendrait pas. Cependant je suis décidée à faire cette démarche si mon mari m'en donne la permission.

— Je pense, madame la comtesse, que vous n'avez aucun doute à cet égard : ce que vous m'avez dit l'autre jour de la liberté dont jouissent les femmes à Venise...

— Nous sommes libres, en effet... libres de nous amuser comme nous l'entendons. Nous pouvons être coquettes, légères même; mais il nous est défendu d'être généreuses et dévouées: on trouve que c'est d'un mauvais exemple.

J'étais confondu de tout ce que j'entendais, et je m'affermis dans la résolution que j'avais prise de ne pas me mêler, pour ce jour-là du moins, aux fausses joies de cette société si tristement déchue de son antique orgueil.

Je le dis à la comtesse et à sa sœur, qui se récrièrent vivement contre ce parti.

— Nous comptions cependant sur vous, me dit la première. C'est mal de nous abandonner dans une épreuve comme celle que nous allons subir.

— Mais pourquoi la subissez-vous? Il me semble qu'à votre place, pardonnez-moi, madame la comtesse, de vous parler ainsi, il n'y aurait pas de puissance humaine... vous pour-

riez feindre une indisposition subite, par exemple.

— Je préfère la soumission au mensonge. Les personnes qui nous connaissent, Antonia et moi, sauront que nous sommes très malheureuses, cela suffira... mais soyez des nôtres, mylord, je vous en conjure,

— Ne l'exigez pas, madame la comtesse.

— Ainsi nous n'aurons personne avec qui nous puissions échanger un regard sympathique, dit à son tour la belle Antonia.

Ces paroles m'émurent profondément, et je ne crus vraiment plus qu'il fut bien à moi de résister plus longtemps. J'ai donc promis à ces dames que j'irais à leur bal, et même que j'arriverais de bonne heure.

Avant de prendre congé d'elles, pour le moment, je leur ai adressé quelques questions sur la malheureuse femme du prince Severino, et j'ai été tout étonné de les trouver réservées,

froides, et presque indifférentes sur ce sujet qui devrait cependant leur inspirer une vive sollicitude. Le prince Severino ne serait-il pas marié? C'est cette pensée qui m'a rendu quelques-uns de mes doutes. Qu'il est odieux de vivre ainsi! Il faut absolument que je découvre la vérité... Insensé que je suis! Elle m'éblouit, et je m'obstine à ne pas la voir.

FIN DU DEUXIEME VOLUME

